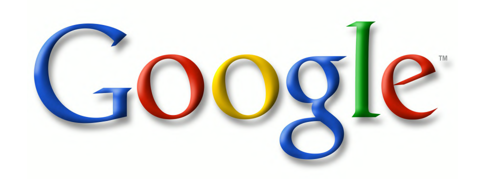
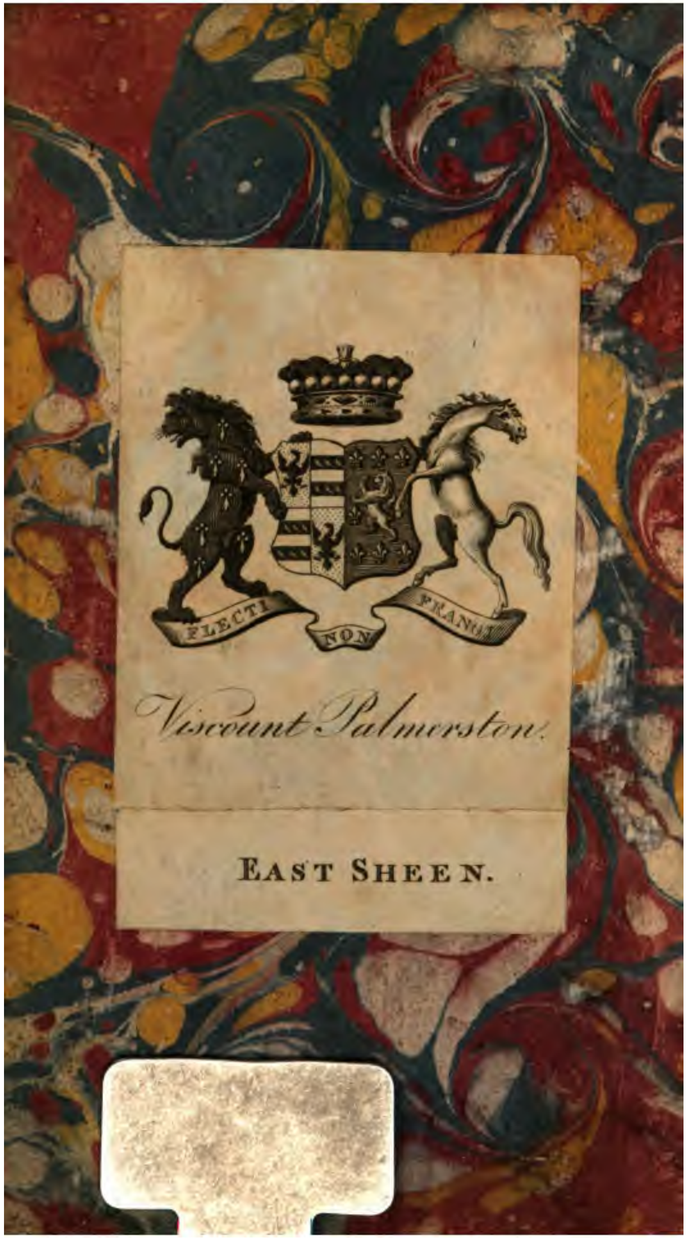





FLECTI
NON
FRANGI
Viscount Palmerston.
EAST SHEEN.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



LES CARACTERES DE THEOPHRASTE,

AVEC LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de la DEFENSE de M. DE LA BRUYERE & de ses CARACTERES,

Par M. COSTE.

TOME SECOND.



J. B. Scotin Sculp.

A AMSTERDAM,
Chez F. CHANGUION. 1733.
Avec Privilege de N. S. les Etats de Holl. & Westfr.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës
dans ce Second Volume.

SUITE DES CARACTERES DE CE SIECLE.

DISCOURS PRONONCE' DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE.

DE'-

La Table des Matieres de cette DE'FENSE *est à la fin de l'Ouvrage.*



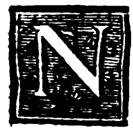
LES



LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

CHAPITRE XI.

DE L'HOMME.



NE nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres : ils sont ainsi CHAP. XI.

ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

* Les hommes en un sens ne sont point legers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent de goût quelquefois ; ils changent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes & constans dans le mal, ou dans l'indifference pour la vertu.

* Le Stoïcisme est un jeu d'esprit & une idée semblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis ; regarder froidement la mort, & comme une chose indifferente qui ne devoit ni réjouir, ni rendre triste ; n'être vaincu ni par le plaisir, ni par la douleur ; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ni jetter une seule larme ; & ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé, il leur a plû de l'appeller un Sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvez, & n'ont presque relevé aucun

cun de ses foibles : au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger ; ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un heroïsme dont il n'est point capable, & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le sage qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement & par lui-même au dessus de tous les évenemens & de tous les maux : ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aiguë ne sauroient lui arracher une plainte, le Ciel & la Terre peuvent être renversez sans l'entraîner dans leur chûte, & il demeureroit ferme sur les ruines de l'Univers ; pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se désespere, étincelle des yeux, & perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en piéces.

* Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite : tous vices de l'ame, mais differens, & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

* Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de manieres differentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été, il se succede à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? est-ce *Eutichrate* que vous abordez ? aujourd'hui quelle glace pour vous ! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnoît-il bien ? dites-lui votre nom.

* *Menalque* (a) descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme ;

(a) Ceci est moins un caractere particulier qu'un recueil de faits de distractions : ils ne sau-

ferme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons, & que sa chemise est par dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac, ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarasser dans ses jambes, & tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage, se reconnoître à peine, & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie,

sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les gouts étant differens, on a à choisir.

crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, *on lui perd tout, on lui égare tout*: il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenoit le tems de demander son masque, lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, & passe sous un lustre où sa perruque s'accroche & demeure suspenduë, tous les Courtisans regardent & rient: Menalque regarde aussi, & rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, & à qui il manque une perruque. S'il va par la Ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, & il demande où il est à des passans, qui lui disent précisément le nom de la ruë: il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans: le cocher touche, & croit remener son maître dans sa maison: Menalque se jette hors de la portiere, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'an-

l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout lui eſt familier, rien ne lui eſt nouveau, il s'aſſit, il ſe repoſe, il eſt chez ſoi. Le Maître arrive, celui-ci ſe leve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'aſſeoir, & croit faire les honneurs de ſa chambre : il parle, il rêve, il reprend la parole : le Maître de la maiſon s'ennuye, & demeure étonné : Menalque ne l'eſt pas moins, & ne dit pas ce qu'il en penſe, il a affaire à un fâcheux, à un homme oiſif, qui ſe retirera à la fin, il l'eſpere, & il prend patience ; la nuit arrive qu'il eſt à peine détrompé. Une autre fois il rend viſite à une femme, & ſe perſuadant bien-tôt que c'eſt lui qui la reçoit, il s'établit dans ſon fauteuil, & ne ſonge nullement à l'abandonner : il trouve enſuite que cette Dame fait ſes viſites longues, il attend à tous momens qu'elle ſe leve & le laiſſe en liberté : mais comme *cela* tire en longueur, qu'il a faim, & que la nuit eſt déja avancée ; il la prie à ſouper ; elle rit, & ſi haut, qu'elle le réveille. Lui-même ſe marie le matin, l'oublie le

soir, & découche la nuit de ses nôces : & quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obseques, & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, & sa tasse pour un benitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, & qui lui offre des raisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce & fait des efforts pour crier : Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passez sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étenduës qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche, il se retire confus & va s'agenouiller ailleurs : il tire un livre pour faire sa priere, & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas

hors

hors de l'Eglise qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur; Menalque lui montre la sienne, & lui dit, *Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi :* il se fouille néanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, & dont avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre; ainsi Menalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, & voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qui lui plaît, croit la remettre où il l'a prise: il entend abboyer dans son armoire qu'il vient de fermer, étonné de ce prodige il l'ouvre une seconde fois, & il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il jouë au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte, c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, & un verre de l'autre, & comme il a une gran-

CHAP. XI.

de soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il joue : & dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, & il demande quelle heure il est : on lui présente une montre, à peine l'a-t-il reçûë, que ne songeant plus ni à l'heure, ni à la montre, il la jette dans la riviere, comme une chose qui l'embarasse. Lui-même écrit une longue Lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette toujours la poudre dans l'encrier : ce n'est pas tout, il écrit une seconde Lettre, & après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux Lettres, & en l'ouvrant y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez si-tôt la présente reçûë, de m'envoyer ma provision de foin*..... Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la fait lire on y trouve, *Monseigneur, j'ai reçu avec une soûmission aveugle les ordres qu'il a plû à Votre Grandeur*..... Lui-même

me encore écrit une Lettre pendant la nuit, & après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte*, & il sait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'est vous que je cherche* : il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas : il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure. Il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il est déja bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre : ou bien il vous demande en courant comment se porte votre pere, & comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien-aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin ; *Il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose*, il contemple votre main, vous avez là, dit-il, un beau rubis, est-il Balais ? il vous quit-

te & continuë sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau, il tient à d'autres d'autres discours, puis revenant à celui-ci, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il baaille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouïr long-tems. On a inventé aux tables une grande cueillere pour la commodité du service : il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, &

il

il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'il s'en souvient, & qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite : il boit le reste tranquillement, & ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité, on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, & en leur présence il souleve sa couverture & crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux, on lui fait voir un Cloître orné d'Ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre : le Religieux qui les lui explique, parle de saint BRUNO, du Chanoine & de son avanture, en fait une longue histoire & la montre dans l'un de ses tableaux : Menalque qui pendant la narration est hors du Cloître, & bien loin au-delà, y revient enfin, & demande au pere si c'est le

CHAP. XI.

Chanoine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort ; cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fiévre qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là ?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se leve avant le fruit, & prend congé de la compagnie : on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fist attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques, il est étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'est-il devenu ? qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure : le valet arrive,

à

à qui il demande fierement d'où il vient, il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & il lui rend un fidele compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas ; pour un stupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins ; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires ; pour un homme fier & incivil, car vous le saluez, & il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut ; pour un inconsideré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache ; d'execution & d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté ; de roture devant les roturiers qui sont riches, & qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel, sous le nom & le personnage d'un valet ; & quoiqu'il veuille le dérober à la connoissance de sa femme & de ses enfans, il lui échape de l'appeller son fils dix fois le jour : il a pris aussi la résolution de marier son fils à la fille CHAP. XI.

d'un homme d'affaires, & il ne laisse pas de dire de tems en tems en parlant de sa maison & de ses ancêtres, que les Menalques ne se sont jamais mésalliez. Enfin il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation : il pense, & il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle, est rarement celle à laquelle il pense, aussi ne parle-t-il guéres conséquemment & avec suite : où il dit, *Non*, souvent il faut dire *Oui*, & où il dit, *Oui*, croyez qu'il veut dire *Non* : il a en vous répondant si juste les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point, il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui, & encore dans le tems qu'il est le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce sont ces mots. *Oui vraiment. C'est vrai. Bon ! Tout de bon ? Oui-dà ! je pense qu'oui, Assurément. Ah ! Ciel !* & quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placez à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle serieusement son laquais *Monsieur* ; & son ami,

ami, il l'appelle *la Verdure* : il dit *Votre Reverence* à un Prince du Sang, & *Votre Altesse* à un Jésuite. Il entend la Messe, le Prêtre vient à éternuer, il lui dit, *Dieu vous assiste*. Il se trouve avec un Magistrat : cet homme grave par son caractere, vénérable par son âge & par sa dignité l'interroge sur un évenement, & lui demande si cela est ainsi : Menalque lui répond, *Oui, Mademoiselle*. Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler & y réussissent, ils descendent de son carosse, lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, & il la rend : arrivé chez soi il raconte son avanture à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient*.

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïs-

De l'Homme.

haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste : il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

* Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit; mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irrémédiables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes : ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union & de commerce, c'est-à-dire à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse : elle ne leur manque jamais; & elle leur sert de piége pour surprendre les simples, & pour faire valoir leurs artifices : l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans, & qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les mé-

méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

* Le commun des hommes va de la colere à l'injure : quelques-uns en usent autrement, ils offensent & puis ils se fâchent : la surprise où l'on est toujours de ce procedé ne laisse pas de place au ressentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger & n'en rien faire. La chose la plus prompte & qui se présente d'abord, c'est le refus, & l'on n'accorde que par réfléxion.

* Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en general, & de chacun d'eux en particulier, & jettez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere.

* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit : un génie qui est droit & perçant conduit enfin à la regle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens & de la pé-

pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux : l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satyre qui le désignent aux autres, & où il ne se reconnoît pas lui-même : ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique ; qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, & que nous fortifions par l'habitude : il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des moeurs faciles, de la complaisance & tout le desir de plaire : mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est bien-tôt jetté hors de ses mesures, & même de son naturel, l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne se connoissoit point, l'on se voit une autre compléxion, l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

* L'on demande pourquoi tous les hom-

hommes ensemble ne composent pas comme une seule Nation & n'ont point voulu parler une même Langue, vivre sous les mêmes Loix, convenir entr'eux des mêmes usages & d'un même culte ; & moi pensant à la contrarieté des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toît, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

* Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

* Tout est étranger dans l'humeur, les moeurs & les manieres de la plûpart des hommes. Tel a vêcu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, interessé, qui étoit né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse : les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité forcent la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fond, & en lui-même

ne

ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui, l'alterent, le changent, le bouleversent, il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être.

* La vie est courte & ennuyeuse, elle se passe toute à desirer : l'on remet à l'avenir son repos & ses joyes, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déja disparu, la santé & la jeunesse. Ce tems arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là, quand la fiévre nous saisit & nous éteint : si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour desirer plus longtems.

* Lorsqu'on desire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espere : est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu, puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir

air à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette derniere ressource.

* Quoique j'aye pû dire ailleurs, peut-être que les affligez ont tort : les hommes semblent être nez pour l'infortune, la douleur & la pauvreté, peu en échapent ; & comme toute disgrace peut leur arriver, ils devroient être préparez à toute disgrace.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres interêts, si hérissez de difficultez, veulent si fort tromper, & si peu être trompez, mettent si haut ce qui leur appartient, & si bas ce qui appartient aux autres, que j'avouë que je ne sai par où, & comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la tréve, les traitez, les alliances.

* A

DE L'HOMME.

* A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur ; l'inhumanité, de fermeté ; & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croyent aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guéres être trompez, & ils ne trompent pas long-tems.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide & passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoûte la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, & de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir sû pendant tout le cours de leur vie tromper les autres ; comment voulez-vous qu'*Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir, ou désobligez, ne présume pas infiniment de soi & de son industrie ?

* L'on n'entend dans les places & dans les ruës des grandes Villes, & de

de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse* : est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité ? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent ?

Parchemins inventez pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les passions, l'interêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes Villes ! Les besoins & la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

* Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la réfléxion qu'il fait sur les vices de l'humanité ; & combien il est pénible aux hommes d'être constans, généreux, fideles, d'être touchez d'une amitié plus forte que leur interêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige

point d'eux qu'ils pénétrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut haïr les hommes en general, où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevez, & il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

* Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement, & dont l'idée seule nous enleve & nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouït moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

* Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, & dont la seule vûë fait fremir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on herite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule pour adoucir une gran-

grande douleur, & pour faire moins sentir une grande perte.

* Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est miserable, elle est pénible à supporter : si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

* *Irene* se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son Temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse & recruë de fatigue; & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appetit : l'Oracle lui ordonne de dîner peu : elle ajoûte qu'elle est sujette à des insomnies ; & il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit : elle lui demande pourquoi elle

devient pesante, & quel remede ? l'Oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher ; elle lui déclare que le vin lui est nuisible : l'Oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions, & il ajoûte qu'elle fasse diete. Ma vûë s'affoiblit, dit Irene, prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continuë-t-elle, je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été, c'est, dit le Dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? le plus court, Irene, c'est de mourir, comme ont fait votre mere & votre ayeule. Fils d'Apollon, s'écrie Irene, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette Science que les hommes publient, & qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare & de mysterieux, & ne savois-je pas tous ces remedes que vous m'enseignez ? Que n'en usiez-vous donc, répond le Dieu, sans venir me chercher de si loin, & abréger vos jours par un long voyage ?

* La mort n'arrive qu'une fois, &

& se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. CHAP. XI.

* L'inquiétude, la crainte, l'abbatement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le tems qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on appelle *éternité*.

* Pensons que comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, & ne reviendra point, la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore, & que nous n'estimons pas assez.

* L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

* L'on espere de vieillir & l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire, l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

* C'est plûtôt fait de ceder à la nature & de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de

raisons & de réflexions, & être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre.

* Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie semble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un soulagement & à ceux qui meurent, & à ceux qui restent.

* A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déja vêcu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

* La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long : ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent sou-

souvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les unes des autres : ils confondent leurs differens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le tems qu'ils ont vêcu. Ils ont eu un songe confus, informe & sans aucune suite : ils sentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-tems.

* Il n'y a pour l'homme que trois évenemens, naître, vivre & mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

* Il y a un tems où la Raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct à la maniere des animaux, & dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second tems où la Raison se développe, où elle est formée, & où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion & par un enchaînement de passions qui se succedent les unes aux autres, & conduisent jusques au troisiéme & dernier âge. La Raison alors dans sa force devroit produire, mais elle est refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur ;

DE L'HOMME.

déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : & ces tems néanmoins sont la vie de l'homme.

* Les enfans sont hautains, dédaigneux, coleres, envieux, curieux, interessez, paresseux, volages, timides, intemperans, menteurs, dissimulez, ils rient & pleurent facilement ; ils ont des joyes immoderées & des afflictions ameres sur de très-petits sujets : ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire ; ils sont déja des hommes.

* Les enfans n'ont ni passé ni avenir ; & ce qui ne nous arrive guéres ; ils jouissent du présent.

* Le caractere de l'enfance paroît unique : les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes ; & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénétre la difference : elle augmente avec la Raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions & les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux, & si contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déja de leur ame l'imagination & la mémoire, c'est-à-

dire

dire, ce que les vieillards n'ont plus, & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils repetent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire ; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits Ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste ; qu'ils se trouvent à un grand festin, & y font bonne chere ; qu'ils se transportent dans des palais & dans des lieux enchantez ; que bien que *seuls* ils se voyent un riche équipage & un grand cortége ; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, & jouissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes ; qu'ils sont Rois eux-mêmes, ont des Sujets, possedent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable ; & ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre felicité.

* Il n'y a nuls vices exterieurs, & nuls défauts du corps qui ne soient ap-

De l'Homme.

perçûs par les enfans : ils les saisissent d'une premiere vûë, & ils savent les exprimer par des mots convenables, on ne nomme point plus heureusement : devenus hommes, ils sont chargez à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moquez.

* L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pû les entamer ils gagnent le dessus, & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait décheoir une premiere fois de cette superiorité à leur égard, est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La paresse, l'indolence, & l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliquez, exacts, amoureux des regles & de la symmetrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négli-

gliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître ; & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-tems, & passent au Monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens & des petites loix qui les composent, les autres lui déferent ; & il se forme alors un Gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment : si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans, & sans une lon-

gue experience ; & si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

* C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même severement de celles qui sont legeres. Ils savent précisément & mieux que personne ce qu'ils méritent, & ils ne méritent gueres que ce qu'ils craignent ; ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes ; on en commet pendant tout le cours de sa vie ; & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir sû éviter de faire une sottise.

* Le récit de ses fautes est pénible : on veut les couvrir & en charger quelque autre : c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.

* Les

* Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes & si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesses du peuple.

* Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fiévre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes dans leur cœur veulent être estimez, & ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimez; parce que les hommes veulent passer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime & les louanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime & les louanges, ou être vains: les hommes sont très-vains, & ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de

 soi;

soi : un homme modeste ne parle point de soi.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, & qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité : elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, & se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractere : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité : elle nous conduit à vouloir être estimez par des choses qui à la verité se trouvent en nous, mais qui sont frivoles & indignes qu'on les releve : c'est une erreur.

* Les hommes parlent de maniere sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts, & encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens, ou de grandes qualitez. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement : l'on reçoit le re-

reproche de la distraction & de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit : l'on dit de soi qu'on est mal-adroit, & qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désinteressement, & que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa mal-propreté qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, & qui semblent supposer qu'on n'a d'application que pour les solides & les essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste très-périlleux, sans être de garde ni commandé; & il ajoûte qu'il en fut repris de son General. De même une bonne tête, ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquerir; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience;

que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent point; qui par l'étenduë de ses vûës & de sa pénétration se rend maître de tous les évenemens; qui bien loin de consulter toutes les réfléxions qui sont écrites sur le gouvernement & la politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, & sur qui ces premieres regles ont été faites; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire, & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions: Un homme ainsi fait, peut dire aisément & sans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sait rien: un homme dit, je suis vieux, il passe soixante ans: un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

* La

* La modestie n'est point, ou est confonduë avec une chose toute differente de soi, si on la prend pour un sentiment interieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, & qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de lui-même, & ne pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre, elle est une vertu du dehors qui regle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix ; & qui le fait agir exterieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

* Le monde est plein de gens qui faisant exterieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur mérite, & agissent consequemment.

* Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nez ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiettent pas sur ceux qui cedent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

De

De même l'on dit, il faut avoir des habits modeſtes, les perſonnes de mérite ne deſirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on lui en donne : il eſt avide de la ſuperfluité, on lui en montre. Quelques-uns n'eſtiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuſe pas toujours d'être eſtimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut ſe faire voir : un galon d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer ou refuſer.

* Notre vanité & la trop grande eſtime que nous avons de nous-mêmes, nous fait ſoupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y eſt quelquefois, & qui ſouvent n'y eſt pas : une perſonne modeſte n'a point cette délicateſſe.

* Comme il faut ſe défendre de cette vanité qui nous fait penſer que les autres nous regardent avec curioſité & avec eſtime, & ne parlent enſemble que pour s'entretenir de notre mérite & faire notre éloge : auſſi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne ſe parle à l'oreille que pour dire du

mal

mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer. CHAP. XI.

* D'où vient qu'*Alcippe* me saluë aujourd'hui, me sourit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? je ne suis pas riche, & je suis à pied, il doit dans les regles ne me pas voir; n'est-ce point pour être vû lui-même dans un même fond avec un Grand?

* L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte: l'on aime à être vû, à être montré, à être salué, même des inconnus: ils sont fiers, s'ils l'oublient; l'on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions: quelle bizarrerie!

* Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules: l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, & de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes

êtes sot & inconsideré, qu'il vous échape devant eux quelque impertinence, ils rient de vous : si vous êtes sage, & que vous ne disiez que des choses raisonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence, ou par l'injustice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à notre égard toute sorte d'estime, aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris, & l'une des manieres dont il se fait le mieux entendre : elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, & ainsi elle le convaint de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être

pour

pour lui, & le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improuver & de mépriser les autres ; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent, & nous méprisent.

* La santé & les richesses ôtent aux hommes l'experience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; & les gens déja chargez de leur propre misere sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

* Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie raprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame est au-dessus de l'injustice, de la douleur, de la moquerie ; & elle seroit invulnerable, si elle ne souffroit par la compassion.

* Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûë de certaines miseres.

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à pénétrer

trer ses défauts ; on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits ; on sait à peine que l'on est borgne ; on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gand pour montrer une belle main, & elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit ; elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents ; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite, & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses interêts à l'exception d'un seul, elle parle toujours, & n'a point d'esprit.

* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'esprit ; celui qui dit froidement de soi, & sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidele, sincere, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles & la peau douce ; cela est trop fort.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que

que les hommes admirent, la bravoure & la liberalité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font négliger la vie & l'argent ; aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou liberal.

Personne ne dit de soi, & sur tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime : on a mis ces qualitez à un trop haut prix ; on se contente de le penser.

* Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celui qui se trouve entre le Vice & la Vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres, avec cette difference, que celle-ci est un sentiment volontaire, courageux, sincere, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; & que celle-là au contraire est un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite

qui

qui est hors d'elle, qu'elle va même jusques à nier la Vertu dans les sujets où elle existe, ou qui forcée de la reconnoître, lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses ; une passion sterile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation, qui le rend froid & sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique : vice honteux, & qui par son excès rentre toujours dans la vanité & dans la présomption ; & ne persuade pas tant à celui qui en est blessé, qu'il a plus d'esprit & de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit & du mérite.

* L'émulation & la jalousie ne se rencontrent guéres que dans les personnes de même Art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils Artisans sont les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des Arts liberaux ou des belles Lettres, les Peintres, les Musiciens, les

Ora-

Orateurs, les Poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation. . . . .

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, & souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans notre ame les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le Ministere. . . . . .

L'envie & la haine s'unissent toujours, & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet ; & elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un Statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces Arts des *regles* & une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure ; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'ap-

prentiſſage d'un certain métier, pour ſe conſoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être ſuſceptible d'envie & même de jalouſie contre un Miniſtre & contre ceux qui gouvernent, comme ſi la Raiſon & le Bon Sens qui lui ſont communs avec eux, étoient les ſeuls inſtrumens qui ſervent à régir un Etat & à préſider aux affaires publiques; & qu'ils duſſent ſuppléer aux régles, aux préceptes, à l'expérience.

* L'on voit peu d'eſprits entierement lourds & ſtupides: l'on en voit encore moins qui ſoient ſublimes & tranſcendans. Le commun des hommes nâge entre ces deux extrémitez: l'intervalle eſt rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui ſont d'un grand uſage, ſervent à la République, & renferment en ſoi l'utile & l'agréable. Comme le Commerce, les Finances; le détail des armées, la Navigation, les Arts, les Métiers, l'heureuſe mémoire, l'eſprit du jeu, celui de la ſocieté & de la converſation.

* Tout l'eſprit qui eſt au monde, eſt inutile à celui qui n'en a point: il

il n'a nulles vûës, & il est incapable de profiter de celles d'autrui.

* Le premier degré dans l'homme après la Raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perduë: la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque: par là on feroit l'impossible, on sauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine mediocrité est sérieux & tout d'une piece, il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle: aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sait à peine joüer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même: il meurt sans le savoir, & sans que personne se soit vengé.

* Quelle mesintelligence entre l'esprit & le coeur! Le Philosophe vit

mal avec tous ses préceptes ; & le Politique rempli de vûës & de réfléxions ne sait pas se gouverner.

* L'esprit s'use comme toutes choses : les Sciences sont ses alimens, elles le nourrissent & le consument.

* Les petits sont quelquefois chargez de mille vertus inutiles : ils n'ont pas dequoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soûtiennent facilement le poids de la faveur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevez. Ceux au contraire que la fortune aveugle sans choix & sans discernement a comme accablez de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil & sans modération : leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accès marquent long-tems en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens ; & ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large, & de larges épau-

ticules, porte legerement & de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre, un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge : ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires ; ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouënt & se brisent : ils parviennent, en blessant toutes les regles de parvenir : ils tirent de leur irrégularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée : hommes dévouez à d'autres hommes, aux Rois à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernieres esperances, ils ne les servent point, mais ils les amusent ; les personnes de mérite & de service sont utiles aux Rois, ceux-ci leur sont necessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense : ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, & s'élevent par un continuel enjouëment jusqu'aux serieux des dignitez : ils finis-

De l'Homme.
sent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni esperé. Ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

* L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque, & qui a été sûë de toute la terre, que sans paroître comme épuisez par un si grand effort, ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage & judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petitesses indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquise; que se mêlant moins dans le peuple, & ne lui laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration à l'indifference, & peut-être au mépris.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut: ils sont mêmes si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le

moins

moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur réputation ne soit entiere. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairez & plus amis de l'ordre & de la discipline, plus fideles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si differens d'eux-mêmes par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en sait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de

De l'Homme.

fond : ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité : ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de regle, de réflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même & de Dieu.

* L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même : les ténébres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer.

* L'ennui est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la societé. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

* La plûpart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miserable.

* Il y a des ouvrages qui commencent par A & finissent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié : quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages : On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carriere. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre, mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre, on poursuit, on s'anime par les contradictions, la vanité soutient, supplée à la Raison qui cede & qui se désiste : on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles même où il entre de la Religion.

CHAP. XI.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligez de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables, & qui nous soutient dans nos entreprises. N ** aime une pieté fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend

De l'Homme. dépositaire de leur patrimoine, & fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions : les gens à petits collets, & les *Sœurs grises* y ont une libre entrée : toute une ville voit ses aumônes, & les publie : qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers ?

* *Geronte* meurt de caducité, & sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab intestat* partager sa succession. Il ne vivoit depuis longtems que par les soins d'*Asterie* sa femme, qui jeune encore s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vûë, secouroit sa vieillesse, & lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'une autre vieillard.

* Laisser perdre charges & benefices plûtôt que de vendre ou de résigner même dans son extrême vieillesse; c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent, ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même & n'aimer que soi.

* Fau-

* *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* son oncle n'a pû haïr ni desheriter.

Frontin neveu d'Aurele après vingt années d'une probité connuë, & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pû fléchir en sa faveur; & ne tire de sa dépoüille qu'une legere pension que Fauste unique legataire lui doit payer.

* Les haines sont si longues & si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

* L'on s'insinuë auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmitez qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre: de là vient que celui qui se porte bien, & qui desire peu de choses, est moins facile à gouverner.

* La mollesse & la volupté naissent avec l'homme, & ne finissent qu'avec lui; ni les heureux, ni les tristes évenemens ne l'en peuvent séparer:

c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

* C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chastes & temperans. La premiere chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter : l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous, ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

* Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour qui les rend avares, car il y en a de tels qui ont de si grands fonds, qu'ils ne peuvent gueres avoir cette inquiétude : & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commoditez de la vie, puisqu'ils s'en pri-

privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice. Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'heritiers. Ce vice est plûtôt l'effet de l'âge & de la compléxion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement, qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril, il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare : l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans ses coffres, & se priver de tout. Cela est commode aux vieillards à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes. CHAP. XI.

* Il y a des gens qui sont mal logez, mal couchez, mal habillez & plus mal nourris, qui essuyent les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la societé des hommes, & passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent,

du passé, & de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle, & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

* Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards : ils aiment les lieux où ils l'ont passée : les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce tems leur sont cheres : ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé : ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter, & pour la vieille danse : ils vantent les modes qui regnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages : ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, & qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préferer de nouveaux usages, & des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'esperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse?

* Une trop grande négligence, comme une excessive parure dans les vieil-

vieillards multiplient leurs rides, & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard est fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

* Un vieillard qui a vécu à la Cour, qui a un grand sens & une mémoire fidelle, est un trésor inestimable : il est plein de faits & de maximes : l'on y trouve l'histoire du siecle, revêtuë de circonstances très-curieuses, & qui ne se lisent nulle part : l'on y apprend des regles pour la conduite & pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'experience.

* Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

* *Phidippe* déja vieux raffine sur la propreté & sur la mollesse, il passe aux petites délicatesses ; il s'est fait un Art du boire, du manger, du repos & de l'exercice : les petites regles qu'il s'est prescrites, & qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, & ne les romproit pas pour une maîtresse, si le regime

lui

lui avoit permis d'en retenir. Il s'est accablé de superfluitez, que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi & renforce les liens qui l'attachent à la vie, & il veut employer ce qui lui en reste à en rendre la perte plus douloureuse : n'appréhendoit-il pas assez de mourir ?

* *Gnathon* ne vit que pour soi ; & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la premiere place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous, tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, & en use de maniere qu'il faut que les conviez, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ces malpropretez dégoûtantes, capables d'ôter l'appetit aux plus affamez : le jus & les sausses lui degout-

tent

tent du menton & de la barbe : s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat & sur la nappe, on le suit à la trace : il mange haut & avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un ratelier : il écure ses dents, & il continuë à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une maniere d'établissement, & ne souffre pas d'être plus pressé au Sermon ou au Théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent, dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit & tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries ; & il fait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit : il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui courent dans le même tems pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa repletion & sa bile : ne pleure point

la

la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du Genre humain.

* *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin & de souper le soir, il ne semble né que pour la digestion ; il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages, il place ensuite le rôt & les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas les *hors-d'œuvre* ; le fruit & les assiettes ; il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû, il possede le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, & il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a sur tout un palais sûr, qui ne prend point le change, & il ne s'est jamais vû exposé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, & qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller,

on

On ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux ; & il n'est guéres permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort, quelque part où il soit il mange, & s'il revient au monde, c'est pour manger.

* *Ruffin* commence à grisonner ; mais il est sain, il a un visage frais & un oeil vif qui lui promettent encore vingt années de vie, il est gai, *jovial*, familier, indifferent, il rit de tout son cœur, & il rit tout seul & sans sujet : il est content de soi, des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune homme de grande esperance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille, il remet sur d autres le soin de pleurer, il dit, *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mere*, & il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle

le à celui qu'il voit une premiere fois avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & il lui fait part bientôt de ses *quolibets* & de ses historiettes : on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention ; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

* N * * est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans, mais il a la goutte, & il est sujet à une colique néphrétique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruine : il fait marner sa terre, & il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer : il plante un jeune bois, & il espere qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la ruë * * une maison de pierre de taille, rafermie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il assure en toussant & avec une voix frêle & débile, qu'on ne verra jamais la fin : il se promene tous les jours dans ses atteliers sur

le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ni pour ses heritiers, personnes viles, & qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, & il mourra demain.

* *Antagoras* a un visage trivial & populaire, un Suisse de Paroisse ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le soir les ruës & les carrefours d'une Ville : il plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires. Il n'y a point eu au Palais depuis tout ce tems de causes célébres ou de procedures longues & embroüillées où il n'ait du moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous, il n'y a guéres de familles dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent

gnent de lui : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *Committimus*, ou à mettre un Arrêt à execution, outre qu'il assiste chaque jour à quelques assemblées de créanciers, par tout Syndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes ; il a des heures de reste pour ses visites : vieil meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Fauxbourg, où il vous a prévenu, & où déja il redit ses nouvelles & son procès. Si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres, & ils meurent consumez de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre, & des enlevemens de meubles, des pri-

sons

sons & des supplices, je l'avouë : mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle ferocité les hommes traitent d'autres hommes.

* L'on voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlez du Soleil, attachez à la terre qu'ils fouillent, & qu'ils remuënt avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, & quand ils se levent sur leurs pieds, *ils* montrent une face humaine, & en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanieres où ils vivent de pain noir, d'eau, & de racine ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer & de recueillir pour vivre, & méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* *Don Fernand* dans sa Province est *oisif*, ignorant, médisant, querelleur, fourbe, intemperant, impertinent, mais il tire l'épée contre ses voisins, & pour un rien il expose sa vie : il a tué des hommes, il sera tué.

* Le

* Le noble de Province inutile à sa patrie, à sa famille, & à lui-même, souvent sans toît, sans habits, & sans aucun mérite, repete dix fois le jour qu'il est Gentilhomme, traite les fourrures & les mortiers de bourgeoisie; occupé toute sa vie de ses parchemins & de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un Chancelier.

* Il se fait generalement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignitez, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la bassesse. Ces choses mêlées ensemble en mille manieres differentes, & compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états & les differentes conditions. Les hommes d'ailleurs qui tous savent le fort & le foible les uns des autres; agissent aussi réciproquement comme ils croyent le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la superiorité que quelques-uns ont

sur

sur eux, & celle qu'ils ont sur quelques autres, & de là naissent entr'eux ou la familiarité, ou le respect & la déference, ou la fierté & le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics, & où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, & cet autre que l'on feint de ne pas connoître, & dont l'on veut encore moins se laisser joindre, que l'on se fait honneur de l'un, & qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, & que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarassé de vous, & qui vous quitte; & que le même est souvent celui qui rougit d'autrui, & dont on rougit, qui dédaigne ici, & qui là est dédaigné: il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise: quelle misere! Et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient si peu aux foibles

CHAP. XI.

hommes, & de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiez, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne.

* Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie. (a) Elle convient à tout le monde: la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions: elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préferences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté: elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie, & la mort, contre les sots & les mauvais railleurs: elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes, & se laissent dominer par de petits cha-

(a) L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la Religion Chrétienne.

chagrins : rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur coeur & dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

* Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins sont plus capables d'un grand effort, que d'une longue perseverance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, & qui marchent lentement, mais constamment.

* J'ose presque assurer que les hom-

mes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose, & ensuite ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la premiere qui échape.

* Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plûtôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangeres, & qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractere.

* La difference d'un homme qui se revêt d'un caractere étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

* *Telephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir: il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite, & ce qu'il projette, dix fois au delà de ce qu'il a de force & d'étenduë, ce raisonnement est juste. Il a comme une barriere qui le

le ferme, & qui devroit l'avertir de s'arrêter en deçà, mais il passe outre, il se jette hors de sa sphere, il trouve lui-même son endroit foible, & se montre par cet endroit : il parle de ce qu'il ne sait point, ou de ce qu'il sait mal : il entreprend au dessus de son pouvoir, il desire au delà de sa portée : il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre : il a du bon & du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est *pas*, & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point : son caractere est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, & qui est le sien.

* L'homme du meilleur esprit est inégal, il souffre des accroissemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en sort : alors s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume ? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le sot est *Automate*, il est ma-

De l'Homme.

chine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, & toujours, & dans le même sens, & avec la même égalité : il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vû une fois, l'a vû dans tous les instans & dans toutes les périodes de sa vie, c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui sifle : il est fixé & déterminé par sa nature, & j'ose dire par son espece : ce qui paroît le moins en lui, c'est son ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

* Le sot ne meurt point, ou si cela lui arrive selon notre maniere de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son ame alors pense, raisonne, infere, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point : elle se trouve dégagée d'une masse de chair, où elle étoit comme ensevelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, & des organes brutes & im-

imparfaits, ausquels elle s'est vûë attachée si long-tems, & dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide: elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDE', de RICHELIEU, de PASCAL, & de LINGENDES.

CHAP. XI.

* La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses & en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût & de compléxion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte ou affectée: c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur: c'est une autre qui par mignardise pâlit à la vûë d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanouïr aux tubereuses.

* Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un Prince, quelque bon & quelque puissant qu'il

fût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son Palais à ses Courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûë seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraîchissemens, qu'il y ajoûte une chere splendide & une entiere liberté, qu'il entre avec eux en societé des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable, & que le Heros soit humain & familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmez dans leurs commencemens, ils deserteroient *la table des Dieux* ; & le *Nectar* avec le tems leur devient insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites, il y entre de la vanité & une mauvaise délicatesse : leur goût, si on les en croit, est encore au-delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire, & d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réüssir ; il s'y mêle

de

& la malignité qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joye qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire si flatteurs & si complaisans peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme jusques dans le Courtisan.

CHAP. XI.

* L'affectation dans le geste, dans le parler, & dans les manieres est souvent une suite de l'oisiveté, ou de l'indifference ; & il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

* Les hommes n'ont point de caracteres, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la regle ou dans le desordre ; & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice : ils ont des passions contraires, & des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extré-

trémitez, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre : ennemis de la moderation, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode & se faire dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifferemment les plus grands désastres, s'échappent, & ont une bile intarissable sur les plus petits inconveniens. Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale & ne se dément point : c'est donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les évenemens, où il y a de quoi faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste.

* L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler : maxime usée & triviale

que

que tout le monde sait, & que tout le monde ne pratique pas. CHAP. XI.

C'est se venger contre soi-même, & donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vrayes, & de mentir pour les décrier.

* Si l'homme savoit rougir de soi; quels crimes non seulement cachez, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur premiere instruction.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribuë à les rendre sages.

* Il faut aux enfans les verges & la ferule: il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La Raison & la Justice dénuées de tous leurs ornemens ni ne persuadent ni n'intimident. L'homme qui est esprit se mene par les yeux & les oreilles.

* *Timon* ou le Misanthrope peut

avoir l'ame austere & farouche, mais extérieurement il est civil & *cérémonieux* : il ne s'échape pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes ; au contraire il les traite honnêtement & sérieusement, il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ni s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

* La Raison tient de la Verité ; elle est une : l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étenduë que celle que l'on feroit des sots & des impertinens. Celui qui n'a vû que des hommes polis & raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi : quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent reciproquement, qui semblent communs à tous, & qui font

font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon : il avance par ces experiences continuelles dans la connoissance de l'humanité, calcule presque en combien de manieres différentes l'homme peut être insupportable.

* Après avoir mûrement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on est réduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

* Combien d'ames foibles, molles & indifferentes, sans de grands défauts, & qui puissent fournir à la satyre. Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui par leur singularité

 ne

De l'Homme. ne tirent point à conséquence, & ne sont d'aucune ressource pour l'instruction & pour la morale : ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux, & qui sont moins de l'humanité que de la personne.



CHA-

CHAPITRE XII.

DES JUGEMENS.

RIEN ne ressemble mieux à la vive persuasion que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les hérésies.

* L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement & le dégoût se suivent de près.

* Les grandes choses étonnent, & les petites rebutent : nous nous apprivoisons avec les unes & les autres par l'habitude.

* Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit très-modestement avant leur élévation.

* La

Des Jugemens.

* La faveur des Princes n'exclud pas le mérite, & ne le suppose pas aussi.

* Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflez, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui est loué, bien plus que ce qui est louable.

* Je ne sai s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer, que ce qui est plus digne d'approbation & de louange; & si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un dévot (a) sait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve.

(a) Faux dévot.

Si

Si un Poëte loüe les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver reciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur recite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet ; & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

* Le commun des hommes est si enclin au déreglement & à la bagatelle ; & le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite Raison & d'une conduite réguliere.

* Il faut faire comme les autres : maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on

qu'on l'étend au-delà de ces choses purement exterieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode & des bienséances.

* Si les hommes sont hommes plûtôt qu'Ours & Pantheres, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les Loix, leur texte & le prodigieux accablement de leurs Commentaires? que devient le *petitoire* & le *possessoire*, & tout ce qu'on appelle Jurisprudence? où se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes Loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la sincerité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouïes les disputes de l'Ecole, la Scholastique, & les Controverses? S'ils sont temperans, chastes & moderez, que leur sert le mysterieux jargon de la Medecine, & qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Legistes, Docteurs, Medecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages?

De

De combien de grands hommes dans les differens exercices de la paix & de la guerre auroit-on dû se passer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certaines Sciences qui ne devoient point être nécessaires, & qui sont dans le monde comme des remedes à tous les maux, dont notre malice est l'unique source! CHAP. XII.

Que de choses depuis VARRON, que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être savant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

* Tel à un Sermon, à une Musique, ou dans une gallerie de peintures a entendu à sa droite & à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposez. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais: le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres: l'on ne risque guéres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

* Le Phoenix de la Poësie *Chantante*, renaît de ses cendres, il a vû mou- M. Quinaut.

 mourir & revivre sa réputation en un même jour. Ce Juge même si infaillible & si ferme dans ses jugemens, le Public a varié sur son sujet, ou il se trompe ou il s'est trompé : celui qui prononceroit aujourd'hui que Quinaut en un certain genre est mauvais Poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque tems, *il est bon Poëte.*

* Chapelain étoit riche, & Corneille ne l'étoit pas : *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture. Ainsi l'on a toujours demandé pourquoi dans telle ou telle profession, celui-ci avoit fait sa fortune, & cet autre l'avoit manquée ; & en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé, & de leur vie, leur font souvent (1) laisser les meilleurs, & prendre les pires.

* La

(1) Une Personne qui a beaucoup de pénetration & de goût, m'ayant indiqué cet endroit comme entierement inexplicable, je crûs qu'il y avoit ici une faute d'impression, & qu'il falloit mettre *laisser le meilleur, & prendre*

* La condition des Comediens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

* Il suffisoit à *Bathylle* d'être Pantomime pour être couru des Dames Romaines, à *Rhoé* de danser au théâtre, à *Roscie* & à *Nerine* de representer dans les Chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du secret & du mystere : ils se plaisoient à faire du théâtre public

dre *le pire*. Mais je n'ai pas été long-tems sans m'appercevoir que cette correction n'étoit nullement néçessaire ; & que par *les meilleurs & les pires*, il faut entendre ici des *personnes*, ceux qui sont les plus habiles, les plus dignes d'estime, comme *Corneille* ; & ceux qui sont les moins habiles, comme *Chapelain*, &c. ce qu'on pourroit expliquer par une espece d'allusion à ce mot de l'Evangile, *l'un sera pris, & l'autre laissé*. Je ne prétens pas que la Bruyere ait eu cette allusion dans l'esprit ; mais je m'en sers pour faire mieux comprendre à ses Lecteurs le sens d'une expression qui paroit d'abord assez obscure.

blic celui de leurs amours : ils n'étoient point jaloux de l'amphithéâtre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente Comédienne, mais une Comédienne.

* Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des Sciences & des Belles-Lettres, & de quelle utilité ils les croyent dans la République, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'Art si méchanique ni de si vile condition, où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts & plus solides. Le Comédien couché dans son carosse jette de la bouë au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, savant & pedant sont synonymes.

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

* Il

CHAP. XII.

* Il y a une sorte de hardiesse à soûtenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les Savans, à qui ils ôtent les manieres du monde, le savoir vivre, l'esprit de societé, & qu'ils renvoyent ainsi dépouillez à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Savans. S'ils alleguent en leur faveur les noms d'ESTRE'ES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LA MOIGNON, SCUDERY *, PELISSON, & de tant d'autres Personnages également doctes & polis ; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDE', de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de Princes qui ont sû joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances, & l'Atticisme des Grecs, & l'Urbanité des

* Mlle. Scudery.

Ro-

Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers : & s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, & se donner seulement la peine de douter, si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les Sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fond pour la politesse dans les manieres : il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

* Il est savant, dit un politique ; il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garderobe ; & il a raison. OSSAT, XIMENES, RICHELIEU étoient savans, étoient-ils habiles ? ont-ils passé pour de bons Ministres ? Il sait le Grec, continuë l'homme d'Etat, c'est un Grimaud, c'est un Philosophe. Et en effet, une Fruitiere à Athenes selon les apparences parloit Grec, & par cette raison étoit Philosophe : les BIGNONS, les LAMOIGNONS,

GNONS, étoient de purs grimauds : qui en peut douter ? ils savoient le Grec. Quelle vision, quel delire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN de dire, *qu'alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit, ou si le Philosophe, ou le Grimaud venoit à l'Empire !*

Les Langues sont la clef ou l'entrée des Sciences, & rien davantage : le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les Langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossieres ou polies ; si les Livres qu'elles ont formez, sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre Langue pût un jour avoir le sort de la Grecque & de la Latine ; seroit-on pédant quelques siécles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE OU LA FONTAINE ?

* Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'est un bel esprit : vous dites aussi de celui qui travaille une poutre, il est Charpentier ; & de celui qui refait un mur, il est Maçon. Je vous demande quel est l'attelier où

travaille cet homme de métier, ce bel esprit? quelle est son enseigne? à quel habit le reconnoît-on? quels sont ses outils? est-ce le coin, sont-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où cogne-t-il son Ouvrage, où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être ouvrier: Euripile se pique-t-il d'être bel esprit? s'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile & mécanique, à qui ni ce qui est beau, ni ce qui est esprit, ne sauroient s'appliquer sérieusement; & s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage & qui a de l'esprit: ne dites-vous pas encore du Savantasse, il est bel esprit, & ainsi du mauvais Poëte? Mais vous-même vous croyez-vous sans aucun esprit? & si vous en avez, c'est sans doute de celui qui est beau & convenable, vous voilà donc un bel esprit: ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les sots sans le moindre discernement, ou comme les ignorans

qu'elle

qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'Imprimeur, d'Imprimerie : qu'on ne se hazarde plus de me dire, vous écrivez si bien, *Antisthene*, continuez d'écrire : ne verrons-nous point de vous un *in-folio* ? Traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un Ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajoûter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, & qui sera Livre. *Berylle* tombe en syncope à la vûë d'un chat, & moi à la vûë d'un Livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire, dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien : ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? Le vil Praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas,

& il a pour gendre un Comte ou un Magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient Commis, & bientôt plus riche que son Maître, il le laisse dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes : BB** à vendre en bouteille l'eau de la riviere. * Un autre Charlatan arrive ici de de-là les Monts avec une malle, il n'est pas déchargé, que les pensions courent ; & il est prêt de retourner d'où il arrive avec des mulets & des fourgons. *Mercure* est *Mercure*, & rien davantage, & l'or ne peut payer ses médiations & ses intrigues : on y ajoûte la faveur & les distinctions. Et sans parler que des gains licites, on paye au Thuillier sa thuille, & à l'ouvrier son tems & son ouvrage : paye-t-on à un Auteur ce qu'il pense & ce qu'il écrit ? & s'il pense très-bien, le paye-t-on très-largement ? se meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penser & d'écrire juste ? Il faut que les hommes soient habillez, qu'ils soient rasez, il faut que retirez dans leurs maisons ils ayent une porte qui ferme bien ;

est-

est-il nécessaire qu'ils soient instruits? folie, simplicité, imbécillité! continue Antisthene, de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philosophe; avoir, s'il se peut, un *Office lucratif*; qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre: écrire alors par jeu, par oisiveté, & comme *Tityre* sifle ou joue de la flûte, cela, ou rien; j'écris à ces conditions, & je cede ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, & me disent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau Livre: Du Beau, du Bon, du Vrai. Des Idées. Du premier Principe, *par Antisthene vendeur de marée.*

*. Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des Singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriere, & à se faire entendre par interprete, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, & le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du païs, jointe à l'orgueil

DES JUGEMENS.

de la Nation, nous fait oublier que la Raison est de tous les climats, & que l'on pense juste partout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être traitez ainsi de ceux que nous appellons barbares : & s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantez de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

* Tous les étrangers ne sont pas barbares, & tous nos compatriotes ne sont pas civilisez : de même toute campagne n'est pas agreste (*a*), & toute ville n'est pas polie. Il y a dans l'Europe un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois est doux & insinuant, le Bourgeois au contraire & le Magistrat grossiers, & dont la rusticité est hereditaire.

* Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des moeurs si cultivées, de si belles loix & un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques Peuples.

* Si

(*a*) Ce terme s'entend ici métaphoriquement.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la Raison, & les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

* Ce Prélat se montre peu à la Cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes : il ne jouë ni à grande ni à petite prime, il n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles, il n'est point homme de cabale ; & il n'a point l'esprit d'intrigue : toujours dans son Evêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole, & à l'édifier par son exemple : il consume son bien en des aumônes ; & son corps par la pénitence : il n'a que l'esprit de régularité, & il est imitateur du zele & de la pieté des Apôtres. Les tems sont changez, & il est menacé sous ce Regne d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractere & d'une profession sérieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligez à faire dire d'eux,

 qu'ils

qu'ils jouent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes, & qu'à les voir si plaisans & si agréables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers & si séveres : oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manieres de la politesse dont ils se piquent, qu'elle assortit au contraire & conforme les dehors aux conditions ; qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures différentes, & qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque.

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & premiere vûë : il y a un intérieur, & un cœur qu'il faut approfondir : le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, & forcez même par le tems & les occasions que la vertu parfaite, & le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

FRAGMENT.

» * .... Il disoit que l'esprit

» dans

» dans cette belle personne étoit un » diamant bien mis en œuvre ; & » continuant de parler d'elle : c'est, » ajoûtoit-il, comme une nuance de » raison & d'agrément qui occupe » les yeux & le cœur de ceux qui lui » parlent, on ne sait si on l'aime ou » si on l'admire : il y a en elle de » quoi faire une parfaite amie, il y » a aussi de quoi vous mener plus loin » que l'amitié : trop jeune & trop » fleurie pour ne pas plaire, mais » trop modeste pour songer à plaire, » elle ne tient compte aux hommes » que de leur mérite, & ne croit » avoir que des amis. Pleine de viva» citez & capable de sentimens elle » surprend & elle interesse ; & sans » rien ignorer de ce qui peut entrer » de plus délicat & de plus fin dans » les conversations, elle a encore ces » saillies heureuses qui entr'autres » plaisirs qu'elles font, dispensent » toujours de la replique : elle vous » parle comme celle qui n'est pas » savante, qui doute & qui cherche » à s'éclaircir, & elle vous écoute » comme celle qui sait beaucoup, qui » connoît le prix de ce que vous lui CHAP. XII.

DES JUGEMENS.

» dites, & auprès de qui vous ne per-
» dez rien de ce qui vous échappe.
» Loin de s'appliquer à vous contre-
» dire avec esprit, & d'imiter *Elvire*
» qui aime mieux passer pour une
» femme vive, que marquer du bon
» sens & de la justesse, elle s'appro-
» prie vos sentimens, elle les croit
» siens, elle les étend, elle les embe-
» lit, vous êtes content de vous d'a-
» voir pensé si bien & d'avoir mieux
» dit encore que vous n'aviez crû.
» Elle est toujours au dessus de la va-
» nité, soit qu'elle parle, soit qu'elle
» écrive : elle oublie les traits où il
» faut des raisons, elle a déja com-
» pris que la simplicité est éloquen-
» te. S'il s'agit de servir quelqu'un &
» de vous jetter dans les mêmes inte-
» rêts, laissant à Elvire les jolis dis-
» cours & les belles lettres qu'elle
» met à tous usages, *Artenice* n'em-
» ploye auprès de vous que la since-
» rité, l'ardeur, l'empressement & la
» persuasion. Ce qui domine en elle
» c'est le plaisir de la lecture, avec
» le goût des personnes de nom & de
» réputation, moins pour en être
» connuë que pour les connoître. On
» peut

» peut la louer d'avance de toute la
» sagesse qu'elle aura un jour, & de
» tout le mérite qu'elle se prépare par
» les années, puisqu'avec une bonne
» conduite elle a de meilleures inten-
» tions, des principes sûrs, utiles à
» celles qui sont comme elle exposées
» aux soins & à la flatterie; & qu'é-
» tant assez particuliere sans pourtant
» être farouche, ayant même un peu
» de penchant pour la retraite, il ne
» lui sauroit peut-être manquer que
» les occasions, ou ce qu'on appelle
» un grand théâtre pour y faire bril-
» ler toutes ses vertus.

* Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être négligée, & sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté & de sa jeunesse. Une grace naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions: il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. De même un homme de bien est respectacle par lui-même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, & sa vertu plus specieuse. Un

 air

air réformé, une modeſtie outrée, la ſingularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoûtent rien à la probité, ne relevent pas le mérite, ils le fardent, & font peut-être qu'il eſt moins pur, & moins ingénu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce ſont comme des extrémitez qui ſe touchent & dont le milieu eſt dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le perſonnage : celui qui ſonge à le devenir ne le ſera jamais. Ou la gravité n'eſt point, ou elle eſt naturelle, & il eſt moins difficile d'en deſcendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de réputation, s'il eſt chagrin & auſtere, il effarouche les jeunes gens, les fait penſer mal de la vertu, & la leur rend ſuſpecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuſe : s'il eſt au contraire d'un bon commerce, il leur eſt une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieuſement, avoir des vûës ſérieuſes ſans renoncer aux plaiſirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut ſuivre.

* La

* La physionomie n'est pas une régle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

* L'air spirituel est dans les hommes, ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature ! combien de tems, de régles, d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on sait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on pense, jetter autant de force, de vivacité, de passion & de persuasion dans un discours étudié & que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement & sans préparation dans les entretiens les plus familiers !

* Ceux qui sans nous connoître as-

assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

* Il y a de petites regles, des devoirs, des bienséances attachées aux tems, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, & que l'usage apprend sans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux, c'est vouloir un jour être détrompé.

* Je ne sai s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique : & si un besoin extrême, ou une une violente passion, ou un premier mouvement tirent à conséquence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes, est souvent la verité.

* Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oui & le non sur une même chose, ou sur une même per-

son-

sonne, déterminé seulement par un esprit de societé & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci & celui-là qui en parlent differemment.

* Un homme partial est exposé à de petites mortifications, car comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, & que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquierent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une Dignité ou Seculiere ou Ecclesiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie: foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la misere de la prévention. Il faut ajoûter qu'elle est un mal déselperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déserter les égaux, les

inferieurs, les parens, les amis, jusqu'aux Médecins : ils sont bien éloignez de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remedes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer, & de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge & l'interêt, sont les charlatans en qui il se confie, & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît : ce sont eux aussi qui l'empoisonnent & qui le tuent.

* La régle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres veritez avant qu'elles soient connuës clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nos manieres, que l'indignité & le mauvais caractere de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on néglige un homme de merite, l'on sait encore admirer un sot.

* Un

* Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

* Un fat est celui que les sots croyent un homme de mérite.

* L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebutte : l'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offense, il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent & le sot ; il est composé de l'un & de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur : les défauts, d'un vice de temperament ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractere : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent : il semble que le ridicule

cule réside tantôt dans celui qui en effet est ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croyent voir le ridicule où il n'est point, & ne peut être.

* La grossiereté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

* Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

* La même chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot; & dans celle du sot, une sottise.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit de son caractere.

* L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de toujours conter.

* Le sot est embarassé de sa personne, le fat a l'air libre & assuré, l'impertinent passe à l'effronterie: le mérite a de la pudeur.

* Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, se trouve

jointe

jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

Un grain d'esprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom : dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

* L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ses deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & est sur le point de disparoître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses interêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a sû acquerir du bien, ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins, & qui ne tuë personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais

il

DES JUGEMENS. il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

* Faux dévot.

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint ni un dévot *, & qui s'est peiné à n'avoir que de la vertu.

* Talent, goût, esprit, bon sens, choses differentes, non incompatibles.

Entre le bon sens & le bon goût il y a la difference de la cause à son effet.

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à sa partie.

Appellerai-je homme d'esprit, celui qui borné & renfermé dans quelque Art, ou même dans une certaine Science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ni jugement, ni memoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un Musicien, par exemple, qui aprés m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus sans cet instrument, qu'une machine dé-

mon-

montée, à qui il manque quelque chose, & dont il n'est plus permis de rien attendre. CHAP. XII.

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu, pourroit-on me le définir? ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté pour jouer l'ombre ou les échecs? & s'il en faut, pourquoi y voit-on des imbécilles qui y excellent, & de très-beaux génies qui n'ont pû même atteindre la médiocrité, à qui une piece ou une carte dans les mains, troublent la vûë, & fait perdre contenance?

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est le modele des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point: ce n'est que legereté, qu'élégance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation: il prend un mot pour un autre, & il ne juge de

la

la bonté de sa piece que par l'argent qui lui en revient, il ne sait pas la réciter ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPE'E, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roi, & un grand Roi, il est politique, il est Philosophe : il entreprend de faire parler des Heros, de les faire agir ; il peint les Romains ; ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers, que dans leur histoire.

* Voulez-vous quelque autre prodige : concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux : imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de se recueillir, ou plûtôt de se livrer à un génie, qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son insçû, quelle verve ! quelle élévation, quelles images ! quelle Latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous ? Oui, du même, de *Theodas*, & de lui seul. Il crie, il s'agite,

te, il se roule à terre, il se releve, il tonne, il éclate ; & du milieu de cette tempête il sort une lumiere qui brille & qui réjouit : disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage : il dit ridiculement des choses vrayes, & follement des choses sensées & raisonnables ; on est surpris de voir naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions : qu'ajoûterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout differens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme

dans Theodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.

* Après l'esprit de discernement, ce qu'il a au monde de plus rare, sont les diamans & les perles.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & chéri par tout où il se trouve, est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pu réduire à l'estime : tel autre au contraire, prophete dans son païs, jouït d'une vogue qu'il a parmi les siens ; & qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison ; s'applaudit d'un mérite rare & singulier, qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi toutes les fois qu'il sort, & qu'il ne porte nulle part.

* Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant, & une premiere vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession. L'on ne se rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses : tous

tous alors se rapprochent de lui, & de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite. CHAP. XII.

* Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres, & de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins notre vûë, & nous devient plus douce & plus supportable.

* L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vûë, & font leur route: tout leur rit, tout leur succede, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassez & félicitez. Il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied. la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'est le public, où ces gens échouënt.

* Il est ordinaire & comme natu-

tel de juger du travail d'autrui, seulement par rapport à celui qui nou occupe. Ainsi le Poëte rempli u grandes & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits ; & celui qui écrit l'Histoire de son Païs ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable employe sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siecles traite toute autre doctrine de Science triste, vaine & inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du Geometre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matiere & en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance : il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égare, & fait que l'homme illustre parle comme un sot.

* *Herille*, soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au Prince des Philosophes ; que le vin enyvre, & à l'Orateur Ro-

Romain que l'eau le tempere. S'il se jette dans la Morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui assure que la Vertu est aimable, le Vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude. Les chôses les plus communes, les plus triviales, & qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sait : il veut citer.

* C'est souvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour sien : il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit ou qui se croyent tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de savoir : il est dit avec plus d'insinuation, & reçu avec moins de jalousie : personne n'en souffre : on rit, s'il faut rire ; & s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE qu'il

étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe ! quelles mœurs étranges & particulieres ne décrit-il point ! où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs, quel pinceau ! ce sont des chimeres. Ils se trompoient, c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel, on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

* Celui qui est riche par son savoir-faire, connoît un Philosophe, ses préceptes, sa morale & sa conduite ; & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur : Je le plains, je le tiens échoué ce rigide Censeur, il s'égare & il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive

au

au délicieux port de la fortune ; & selon ses principes il raisonne juste.

Je pardonne, dit *Antisthius*, à ceux que j'ai loüez dans mon Ouvrage, s'ils m'oublient : qu'ai-je fait pour eux, ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me doivent un aussi grand bien que celui d'être corrigez ; mais comme c'est un évenement qu'on ne voit point, il suit de là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoute ce Philisophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense : on ne sauroit en diminuer la réputation ; & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser ?

* Il est bon d'être Philosophe, il n'est gueres utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de Philosophe : ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, & en restituant à un si beau nom son idée propre & convenable,

de lui concilier toute l'estime qui lui est dûë,

* Il y a une Philosophie qui nous éleve au dessus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands, & que les puissans; qui nous fait négliger les postes, & ceux qui les procurent; qui nous exempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner; & qui nous sauve même l'émotion & l'excessive joye d'être exaucez. Il y a une autre Philosophie qui nous soumet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure.

* C'est abréger, & s'épargner mille discussions, que de penser de certaines gens, qu'ils sont incapables de parler juste, & de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

* Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes; & il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soi.

* Les

* Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds & insupportables, sont chez nous comme dans leur centre, ils ne pesent plus, on ne les sent pas. Tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La sage conduite roule sur deux pivots, le passé & l'avenir. Celui qui a la mémoire fidele & une grande prévoyance, est hors du péril de censurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonstances, où elle lui sera un jour inévitable.

* Le Guerrier & le Politique non plus que le joueur habile, ne font pas le hazard, mais ils le préparent ;

ils l'attirent, & semblent presque le déterminer : non seulement ils savent ce que le sot & le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hazard quand il arrive, ils savent même profiter par leurs précautions & leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois : si ce point arrive, ils gagnent, si c'est cet autre, ils gagnent encore : un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres. Ces hommes sages peuvent être loüez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, & le hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au-dessus d'un grand politique que celui qui néglige de le devenir, & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire : ils viennent d'ailleurs que de notre esprit, c'est assez pour être rejettez d'abord par présomption & par humeur ; & suivis seulement par nécessité, ou par réflexion.

* Quel

CHAP. XII.

* Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie ! quelle autre fortune mieux soutenuë, sans interruption, sans la moindre disgrace ! les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses tresors, une santé parfaite, & une mort douce : mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur ! des conseils que l'on a donnez, de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux au contraire que l'on a fait, ou par soi-même, ou par les autres : en un mot de toute sa prosperité.

* L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* & pour *Pison*.

Le bruit court que Pison est mort ; c'est une grande perte, c'étoit un homme de bien, & qui méritoit une plus longue vie, il avoit de l'esprit & de l'agrément, de la fermeté & du courage, il étoit sûr, généreux, fidele : ajoutez, pourvû qu'il soit mort.

* La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foi, le désinteressement & la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décréditement du Genre humain.

* Tel soulage les miserables, qui néglige sa famille & laisse son fils dans l'indigence : un autre éleve un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisiéme fait des présens & des largesses, & ruine ses créanciers. Je demande, la pitié, la liberalité, la magnificence sont-ce les vertus d'un homme injuste, ou plûtôt si la bizarrerie & la vanité ne sont pas les causes de l'injustice ?

* Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans differer : la faire attendre, c'est injustice. Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, (1) qui font ce qu'ils doivent.

(1) Le premier sens que ces paroles presentent à l'Esprit, est, à mon avis, très-fade, & tout-à fait indigne de la Bruyere. Un Savant

vent. Celui qui dans toute sa conduite laisse long-tems dire de soi, qu'il fera bien, fait très-mal.

* L'on dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour, & qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas ri-

vant de mes amis, qui estime beaucoup l'Ouvrage de la Bruyere, m'ayant fait remarquer cet endroit, me dit qu'il y avoit là sans doute une omission qui devoit être mise sur le compte de l'Imprimeur. C'est de quoi je convins d'abord avec lui : & comme ce Passage se trouve constamment le même dans toutes les meilleures Editions, je croi qu'il faut suppléer ici le mot *promptement*, ou quelque autre qui signifie à peu près la même chose : *Ceux-la font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font* promptement *ce qu'ils doivent*. Du reste, ou l'omission de ce mot une fois faite par l'Imprimeur, la Bruyere ne s'en est jamais apperçu, parce que d'une édition à l'autre il ne se mettoit guéres en peine de revoir son Ouvrage, comme il me seroit aisé de le prouver ; ou bien il a lui-même omis le mot tout exprès, se remettant du soin de le suppléer à la vivacité de son Lecteur, conformément à ce qu'il nous dit ailleurs, que *si quelquefois un Ecrivain affecte une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'il a de ses Lecteurs*. Le Principe est beau : mais que la Bruyere l'ait employé ici fort à propos, c'est ce que je n'oserois décider.

riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses créanciers.

* L'honnêteté, les égards & la politesse des personnes avancées en âge de l'un & de l'autre sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux tems.

* C'est un excès de confiance dans les parens d'esperer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien & de la négliger.

* Quand il seroit vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond, & ne touche qu'aux superficies, je ne laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit ; & s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

* Ne songer qu'à soi & au present ; source d'erreur dans la politique.

* Le

* Le plus grand malheur après celui d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrêts nous déchargent & nous renvoyent absous, qui sont infirmez par la voix du peuple.

* Un homme est fidele à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, personne ne le louë, ni ne le desaprouve, on n'y pense pas : tel autre y revient après les avoir négligées dix années entieres, on se récrie, on l'exalte, cela est libre : moi je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, & je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi, ni des autres.

* Tels sont oubliez dans la distribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoi les oublier*, qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire, *pourquoi s'en souvenir* : d'où vient cette contrarieté ? Est-ce du caractere de ces personnes ou de l'incertitude de nos jugemens ; ou même de tous les deux ?

* L'on dit communément, après

un tel, qui sera Chancelier ? qui sera Primat des Gaules ? qui sera Pape ? On va plus loin : chacun selon ses souhaits ou son caprice fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux & plus caducs que celui qui est en place ; & comme il n'y a pas de raison qu'une Dignité tuë celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un évenement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

* La disgrace éteint les haines & les jalousies : celui-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne : il seroit un Heros impunément.

* Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ni le fer, ni le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemi que BAYARD & MONTREVEL †; c'est un bravache, on en plai-

† Marq. de Montrevel, Com. Gen. L. C. Lieut. Gen.

plaiſante : il n'a plus de quoi être un Heros.

Je me contredis, il eſt vrai, accuſez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens ; je ne dis pas de differens hommes, je dis les mêmes qui jugent ſi differemment.

* Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion ſur les choſes les plus ſerieuſes, comme ſur celles qui leur ont paru les plus ſûres & les plus vrayes. Je ne hazarderai pas d'avancer que le feu en ſoi & indépendamment de nos ſenſations, n'a aucune chaleur, c'eſt-à-dire rien de ſemblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à ſon approche, de peur que quelque jour il ne devienne auſſi chaud qu'il a jamais été. J'aſſurerai auſſi peu qu'une ligne droite tombant ſur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque choſe de plus ou de moins, je ne ſois raillé de ma propoſition. Ainſi dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France,

VAU-

DES JUGEMENS. VAUBAN est infaillible, on n'en appelle point : qui me garentiroit que dans peu de tems on n'insinuera pas que même sur le siege, qui est son fort & où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile* ?

* Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, & que la passion domine, l'homme docte est un *Savantasse*, le Magistrat un Bourgeois ou un Praticien, le Financier un *Maltotier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre* : mais il est étrange que de si mauvais noms que la colere & la haine ont sû inventer, deviennent familiers, & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur tout lorsque les ennemis commencent à fuir, & que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un siege à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du General de peur de les suivre, & à cher-

chercher les occasions, plûtôt que de les attendre & les recevoir ; votre valeur seroit-elle fausse ? CHAP. XII.

* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tuez, & où néanmoins ils ne soient pas tuez : ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, & que la gloire qu'ils préferent à la vie, ne fut souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point.

* Ceux qui ni Guerriers ni Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour, qui ne font pas un siege, mais qui y assistent, ont bien-tôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes & du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre & le succès d'une attaque qu'ils entrevoyent : la résistance continuë, les pluyes surviennent, les fatigues croissent, on plonge

Des Jugemens.

plonge dans la fange, on a à combattre les saisons & l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; quelles extremitez! on perd courage, on murmure, est-ce un si grand inconvenient que de lever un siege? Le salut de l'Etat dépend-il d'une Citadelle de plus ou de moins? ne faut-il pas, ajoute-t-ils, fléchir sous les ordres du Ciel qui semble se déclarer contre nous, & remettre la partie à un autre tems? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du General qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit & s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t on capitulé, ces hommes si découragez relevent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagerent la nécessité qu'il y avoit de la faire, le péril & la honte qui suivoient de s'en désister, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible: ils reviennent avec la Cour, passent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regar-

dez

dez de la Bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils se croyent braves : revenus chez eux ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braye, de courtines, & de chemin couvert : ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portez, & où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril*, des hazards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tuez par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvenient du monde, que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue. Il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de moeurs & de doctrine, il ne lui ôte rien : mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espece de honte & de ridicule, s'exposent par de longs, & souvent d'inutiles discours à en courir tout le risque.

* Ceux qui employent mal leur tems sont les premiers à se plaindre de sa brieveté. Comme ils le consument

ment à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, & souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de tems, cela va loin à la fin d'une longue vie ; & si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, & dont l'on se plaint qu'on n'a point assez.

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réünie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entierement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plûpart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, & se répan-

pandent en tant d'actions & d'exercices, où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense, cet éloge même est devenu vulgaire ; qui pourtant ne met cet homme qu'au-dessus du chien, ou du cheval.

* A quoi vous divertissez-vous ? à quoi passez-vous le tems ? vous demandent les sots & les gens d'esprit. Si je replique que c'est à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à entendre, & à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire : les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptez, ne se font pas sentir : Jouez-vous ? masquez-vous ? il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande & trop étenduë, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire desirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du tems, c'est le choix du travail & de l'exercice : être libre en un mot n'est pas ne rien faire, c'est

DES JUGEMENS. c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce sens que la liberté !

* CESAR n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'Univers (a) : il n'avoit point d'autre béatitude à se faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom après sa mort : né fier, ambitieux, & se portant bien comme il faisoit ; il ne pouvoit mieux employer son tems qu'à conquerir le Monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si sérieux : il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plûtôt rompu son entreprise.

* UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNE' DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITE' DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRE' A L'UNIVERS PAR SES

(a) V. les Pensées de M. Pascal. Ch. 31. où il dit le contraire.

SES DIVINES QUALITEZ, ET PAR UNE VERTU ANTICIPE'E, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES (a) DE L'ESTRE QUE LES AUTRES HOMMES. CHAP. XII.

* Si le Monde dure ſeulement cent millions d'années, il eſt encore dans toute ſa fraîcheur, & ne fait preſque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches, & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des ſiecles ſi reculez : mais ſi l'on juge par le paſſé de l'avenir, quelles choſes nouvelles nous ſont inconnuës dans les Arts, dans les Sciences, dans la Nature, & j'oſe dire dans l'Hiſtoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ! quelles differentes révolutions ne doivent pas arriver ſur toute la face de la terre, dans les Etats & dans les Empires ! quelle ignorance eſt la nôtre ! & quelle legere expérience que celle de ſix ou ſept mille ans.

* Il n'y a point de chemin trop long

(a) Contre la maxime Latine & triviale.

long à qui marche lentement & sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignez à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

* Le monde est pour ceux qui suivent les Cours ou qui peuplent les Villes : la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne, eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

* Pourquoi me faire froid, & vous plaindre de ce qui m'est échapé sur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours ? êtes-vous vicieux, ô *Thrasille* ? je ne le savois pas, & vous me l'apprenez : ce que je sai est que vous n'êtes plus jeune.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre ? êtes-vous dédaigneux, mal-faisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite ? je l'ignorois, & ne pen-

soisi

fois pas à vous, j'ai parlé des Grands. CHAP. XII.

* L'esprit de modération & une certaine sagesse dans la conduite, laissent les hommes dans l'obscurité : il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirez, ou peut-être de grands vices.

* Les hommes sur la conduite des grands & des petits indifferemment, sont prévenus, charmez, enlevez par la réüssite : il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus. C'est un noir attentat, c'est une sale & odieuse entreprise, que celle que le succès ne sauroit justifier.

* Les hommes séduits par de belles apparences & de spécieux prétextes, goûtent aisément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec interêt, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté que l'on lui impute, ils y sont déja accoutumez, & n'en attendent que le succès, lorsque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance & sans

DES JUGEMENS. nulle crainte de se tromper, qu'il étoit téméraire & ne pouvoit réussir.

* Il y a de tels projets, d'un si grand éclat & d'une conséquence si vaste, qui font parler les hommes si long-tems, qui font tant esperer, ou tant craindre selon les divers interêts des peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y sont commises. Il ne peut pas avoir paru sur la Scene avec un si bel appareil, pour se retirer sans rien dire, quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame, le moindre mal pour lui, est de la manquer.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vûës & ses projets, admirez sa conduite, exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part, & où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

* Un ennemi eſt mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, deſtinée à paſſer le Rhin : il ſavoit la guerre ; & ſon expérience pouvoit être ſecondée de la fortune, quels feux de joye a-t-on vûs, quelle fête publique? Il y a des hommes au contraire naturellement odieux, & dont l'averſion devient populaire : ce n'eſt point préciſément par les progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout treſſaille, juſqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en eſt délivrée.

* O tems ! ô mœurs ! s'écrie *Heraclite*, ô malheureux ſiecle ! ſiecle rempli de mauvais exemples, où la vertu ſouffre, où le crime domine, où il triomphe ! Je veux être un *Lycaon*, un *Ægiſte*, l'occaſion ne peut être meilleure, ni les conjonctures plus favorables, ſi je deſire du moins de fleurir & de proſperer. Un homme dit, je paſſerai la mer, je dépouillerai mon Pere de ſon patrimoine, je le chaſſerai lui, ſa femme, ſon heritier, de ſes Terres & de ſes Etats ; &

DES JUGEMENS. comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender, c'étoit le ressentiment de plusieurs Rois qu'il outrage en la personne d'un seul Roi : mais ils tiennent pour lui : ils lui ont presque dit, passez la mer, dépoüillez votre pere, montrez à tout l'Univers qu'on peut chasser un Roi de son Royaume, ainsi qu'un petit Seigneur de son Château, ou un Fermier de sa métairie : qu'il n'y ait plus de difference entre de simples particuliers & nous, nous sommes las de ces distinctions : apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds, peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un Etranger ; & qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux, & de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs, & une ame tranquille! Il n'y a point de charges qui n'ayent leurs privileges ; il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre ; la Dignité Royale seule n'a plus de privileges, les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul toujours bon & magnanime

gnanime ouvre ſes bras à une famille malheureuſe. Tous les autres ſe liguent comme pour ſe venger de lui, & de l'appui qu'il donne à une cauſe qui lui eſt commune : l'eſprit de pique & de jalouſie prévaut chez eux à l'interêt de l'honneur, de la Religion, & de leur Etat; eſt-ce aſſez, à leur interêt perſonnel & domeſtique; il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur ſucceſſion, de leurs droits comme héréditaires, enfin dans tout l'homme l'emporte ſur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe, ſe délivroit lui-même d'un fatal ennemi, alloit joüir de la gloire d'avoir détruit un grand Empire: il la néglige pour une guerre douteuſe. Ceux qui ſont nez arbitres & médiateurs temporiſent; & lorſqu'ils pourroient avoir déja employé utilement leur médiation, ils la promettent. O paſtres, continuë Heraclite! O ruſtres qui habitez ſous le chaume & dans les cabanes! ſi les évenemens ne vont point juſqu'à vous, ſi vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, ſi on ne parle plus d'hommes

CHAP. XII.

DES JUGEMENS. mes dans vos contrées, mais seulement de renards & de loups cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, & à boire l'eau de vos citernes.

§ * Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géans, & comme des pieces rares dont il faut acheter la vûë, dès que vous allez jusques à huit pieds, qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* & de l'*éminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel, & qui voyent les nuages se former au-dessous d'elles : espece d'animaux glorieux & superbes, qui méprisez toute autre espece, qui ne faites pas même comparaison avec l'Elephant & la Baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite*. Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups ravissans, des lions furieux, malicieux comme un singe* : & vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles, *l'homme est un animal raisonnable* : qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups, les singes,

& les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déja une chose plaisante, que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur, laissez-les un peu se définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous serez traitez. Je ne parle point, ô hommes; de vos legeretez, de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au-dessous de la taupe & de la tortuë, qui vont sagement leur petit train, & qui suivent, sans varier, l'instinct de leur nature : mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort leger, & qui fait une belle descente sur la perdrix, voilà un bon oiseau ; & d'un lévrier, qui prend un liévre corps à corps, c'est un bon lévrier : je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'abboyent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites, voilà de

 sots

Des Jugemens. sots animaux, & vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand païs se sont assemblez par milliers dans une plaine, & qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettez avec fureur les uns sur les autres, & ont joué ensemble de la dent & de la griffe, que de cette mêlée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieuës de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais oui parler ? & si les loups en faisoient de même, quels hurlemens, quelle boucherie ! Et si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours, qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi, & à anéantir leur propre espece ; ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déja en animaux raisonnables, & pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques,

ques, les dards, les sabres & les cimeterres, & à mon gré fort judicieusement, car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête: au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges playes d'où peut couler votre sang jusqu'à la derniere goutte; sans que vous puissiez craindre d'en échaper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien encheri sur cette vieille maniere de vous exterminer: vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine: vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlevent les voutes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant & la

nourrice ; & c'est là encore où gist la gloire, elle aime le *remuë-menage*, & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives ; & dans les bonnes regles vous devez en guerre être habillez de fer ; ce qui est sans mentir une jolie parure, & qui me fait souvenir de ces quatre puces célébres que montroit autrefois un charlatan subtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre : il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassars, des genouilléres, la lance sur la cuisse, rien ne leur manquoit, & en cet équipage elles alloient par sauts & par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos*, pourquoi non ; une ame seroit-elle embarassée d'animer un tel corps ? elle en seroit plus au large : si cet homme avoit la vûë assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives & défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmouzets ainsi équipez, & de ce que vous appellez guerre, cavalerie,

infanterie, un mémorable siege, une fameuse journée : n'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous ? le monde ne se divise-t il plus qu'en régimens, & en compagnies ? tout est-il devenu bataillon ou escadron ? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisiéme, il a gagné une bataille, deux batailles : il chasse l'ennemi, il vainc sur la mer, il vainc sur terre* ; est-ce de quelques-uns de vous autres, est-ce d'un géant, d'un *Athos* que vous me parlez ? Vous avez sur tout un homme pâle & livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair, & que l'on croiroit jetter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combustion, il vient de pêcher en eau trouble une Isle toute entiere : ailleurs à la verité, il est battu & poursuivi, mais il se sauve par *les marais* ; & ne veut écouter ni paix ni tréve. Il a montré de bonne heure ce qu'il savoit faire, il a mordu le sein de sa nourrice, elle en est morte la pauvre femme, je m'entens, il suffit. En un mot il étoit

 né

né sujet, & il ne l'est plus, au contraire il est le maître, & ceux qu'il a domptez & mis sous le joug, vont à la charruë & labourent de bon courage : ils semblent même appréhender, les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour & de devenir libres, car ils ont étendu la courroye & allongé le fouet de celui qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur servitude : ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux & s'aquerir de nouveaux domaines : il s'agit, il est vrai, de prendre son pere & sa mere par les épaules, & de les jetter hors de leur maison, & ils l'aident dans une si honnête entreprise. Les gens de delà l'eau & ceux d'en deça se cottisent & mettent chacun du leur, pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable : les *Pictes* & les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, & ceux-ci aux *Pictes* & aux *Saxons*, tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, & autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des Comtes ou

des

des Marquis dont la terre fourmille, mais des Princes & des Souverains ; ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, & ils ne parlent que quand on les interroge : sont-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préséances, & qui consument pour les regler, les mois entiers dans une Diette ? Que fera ce nouvel *Archonte* pour payer une si aveugle soumission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne : si l'ennemi fait un siege, il doit le lui faire lever, & avec honte, à moins que tout l'Ocean ne soit entre lui & l'ennemi : il ne sauroit moins faire en faveur de ses Courtisans. *Cesar* lui-même ne doit-il pas en venir grossir le nombre, il en attend du moins d'importans services ; car ou l'Archonte échouëra avec ses alliez, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir ; ou s'il réussit & que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses alliez jaloux de la Religion & de la puis-

CHAP. XII.

puissance de *Cesar* pour fondre sur lui, pour lui enlever l'*Aigle* & le réduire lui & son heritier à la *fasce d'argent* & aux pays héréditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrez à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope ne leur diroit-il pas, *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur : elle se réfugie auprès de la béte, qui lui fait parler d'accommodement & la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*



CHA-

CHAPITRE XIII.

DE LA MODE.

UNE chose folle & qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé & la conscience. La viande noire est hors de mode, & par cette raison insipide : ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fiévre par la saignée : de même l'on ne mouroit plus depuis long-tems par *Theotime* : ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, & Theotime a vû son successeur.

* La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, & souvent si violente, qu'elle

qu'elle ne cede à l'amour & à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a generalement pour les choses rares & qui ont cours; mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, & pourtant à la mode.

Le Fleuriste a un jardin dans un Fauxbourg, il y court au lever du Soleil, & il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, & qui a pris racine au milieu de ses tulippes & devant la *solitaire*: il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vûë si belle, il a le cœur épanoui de joye: il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie de dîner, aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pieces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice: il la contemple, il l'admire; Dieu & la Nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point: il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulippe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il don-

donnera pour rien quand les tulippes seront négligées & que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un Culte & une Religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers ; il n'a de l'amour que pour une certaine espece, toute autre que vous lui nommez le fait sourire & se moquer. Il vous mene à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs : & là-dessus ses narines s'enflent,

ſent, il cache avec peine ſa joye & ſa vanité par quelques dehors de modeſtie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais aſſez louer & admirer! homme dont il ſera parlé dans pluſieurs ſiecles! que je voye ſa taille & ſon viſage pendant qu'il vit, que j'obſerve les traits & la contenance d'un homme qui ſeul entre les mortels poſſede une telle prune.

Un troiſiéme que vous allez voir, vous parle des curieux ſes confreres, & ſur tout de *Diognete*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais : penſez-vous qu'il cherche à s'inſtruire par les médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne hiſtoire, rien moins : vous croyez peut-être que toute la peine qu'il ſe donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaiſir qu'il ſe fait de ne voir pas une ſuite d'Empereurs interrompuë, c'eſt encore moins : Diognete fait d'une médaille le *fruſt*, le *feloux* & la *fleur de coin*, il a une tablette dont toutes les places ſont gar-

garnies à l'exception d'une seule, ce vuide lui blesse la vûë, & c'est précisément & à la lettre pour le remplir, qu'il employe son bien & sa vie. CHAP. XIII.

Vous voulez, ajoûte *Democede*, voir mes estampes, & bien-tôt il les étale & vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont ou la ruë neuve : il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée très-cher, & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continuë-t-il, une sensible affliction, & qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout *Calot* hormis une seule qui n'est pas à la verité de ses bons ouvrages, au contraire c'est un des moindres, mais qui m'acheveroit Calot, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estam-

pe.

pe, & je deſeſpere enfin d'y réüſſir : cela eſt bien rude.

Tel autre fait la ſatyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curioſité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes ; qui vont pour voir, & qui ne voyent pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui deſirent ſeulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de paſſer des rivieres qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire, qui ſortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être abſens, qui veulent un jour être revenus de loin : & ce ſatyrique parle juſte, & ſe fait écouter.

Mais quand il ajoûte que les Livres en apprennent plus que les Voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ſes diſcours qu'il a une Bibliotheque, je ſouhaite de la voir : je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maiſon, où dès l'eſcalier je tombe en foibleſſe d'une odeur de maroquin noir dont ſes livres ſont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils

qu'ils sont dorez sur tranche, ornez de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa gallerie est remplie à quelques endroits près, qui sont peints de maniere, qu'on les prend pour de vrais livres arrangez sur des tablettes, & que l'œil s'y trompe; ajoûter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, & ne veut non plus que lui visiter sa tannerie, qu'il appelle Bibliotheque.

* Quelques-uns par une intemperance de savoir, & par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes & n'en possedent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup, que de savoir bien & être foibles & superficiels dans diverses Sciences, que d'être sûrs & profonds dans une seule: ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître & qui les redresse: ils sont les duppes de leur vaine curiosité, & ne peuvent au plus par de longs & penibles efforts

forts que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des Sciences, où ils n'entrent jamais : ils passent leur vie à déchiffrer les Langues Orientales & les Langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux Pôles, & celle qui se parle dans la Lune. Les idiomes les plus inutiles avec les caracteres les plus bizarres & les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion & qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui se bornent ingenuëment à savoir leur Langue, ou tout au plus la Grecque & la Latine. Ces gens lisent toutes les Histoires & ignorent l'Histoire : ils parcourent tous les livres, & ne profitent d'aucun : c'est en eux une sterilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande, mais à la verité la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer : ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens; il

Il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable: le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proye aux Anglois & aux Allemans qui voyagent, & qui viennent là du Palais Royal, du Palais L..G... & du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte: tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

On en sait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot, que dis-je, elles ne sont pas vêtuës, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc, qui sont pauvres; & la source de leur misere n'est pas fort loin, c'est un garde-meuble chargé & embarassé de bustes rares, déja poudreux & couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

Diphi-

DE LA MODE.

Diphile commence par un oiseau & finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliere : ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit si perçant & si aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échapent & qui ne reviennent plus, à verser du grain & à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministere que de sifler des serins au flageolet, & de faire couver des *Canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir joüir du moin-

dre

dre repos, que ses oiseaux ne reposent; & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil, lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche; il rêve la nuit qu'il muë, ou qu'il couve. CHAP. XIII.

Qui pourroit épuiser tous les differens genres de curieux? Devineriez-vous à entendre parler celui-ci de son *Leopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoi non? s'il les achete au poids de l'or.

*** Noms de coquillage.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes: c'est sur tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel tems prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irréparable: approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son

DE LA MODE. doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille !

Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, & l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante : il a été approuvé par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espece de Religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la negociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dé-

génerent de ce qu'ils furent autrefois? est-ce leur merite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes passent: s'il est par hazard homme de mérite, il n'est pas anéanti, & il subsiste encore par quelque endroit: également estimable, il est seulement moins estimé.

La Vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, & qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs: le manque d'appui & d'approbation non seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure & la rend parfaite: qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure Vertu.

* Si vous dites aux hommes & sur tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celui sur tout qui plaît & qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour lui; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel tems il fait: mais si vous leur apprenez

qu'il y a un *Tigillin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, &, chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il? amenez-le moi, demain, ce soir, me l'amenerez-vous? on le leur amene; & cet homme propre à parer les avenuës d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, & qui le souleve davantage que le grand jeu: cela va du pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un Catulle ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une séance.

* Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleuë*, qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épics, diminuë la moisson & tient la place de quelque chose de meilleur; qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît & qui tombe

pres-

presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courüe, les femmes s'en parent; demain elle est négligée, & renduë au peuple.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur; l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les tems & d'une vogue ancienne & populaire; que nos peres ont estimée, & que nous estimons après nos peres; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauroit nuire : Un lys, une rose.

* L'on voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouit d'un air pur & d'un ciel serain : il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le Ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée : on voit Eustrate revenir sur l'eau & faire quelques efforts, on espere qu'il pourra du moins se sauver & venir à

 bord,

bord, mais une vague l'enfonce, on le tient perdu : il paroît une seconde fois, & les esperances se réveillent, lorsqu'un flot survient & l'abîme, on ne le revoit plus, il est noyé.

* VOITURE & SARRASIN étoient nez pour leur siecle, & ils ont paru dans un tems, où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressez de venir, ils arrivoient trop tard, & j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors : les conversations legeres, les cercles, la fine plaisanterie, les Lettres enjouées & familieres, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu : & qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre, ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre : mais les femmes sont de nos jours ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place & la défendent contre les gens d'esprit.

* Un

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chausses à éguillettes & des bottines : il rêve la veille par où & comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un Philosophe se laisse habiller par son Tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuïr la mode qu'à l'affecter. CHAP. XIII.

* L'on blâme une mode qui divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entiere pour le buste, & laisse l'autre pour le reste du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre & la structure changent selon leurs caprices ; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les releve & les hérisse à la maniere des Bacchantes, & semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur physionomie douce & modeste, en une autre qui soit fiere & audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle

dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut esperer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance & la legereté des hommes, qui attachent successivement les agrémens & la bienséance à des choses tout opposées, qui employent pour le comique & pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, & d'ornemens les plus sérieux; & que si peu de tems en fasse la difference.

* N.. est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coëffures changent; & lorsqu'elle y pense le moins & qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

Iphis voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, & en rougit, il ne se croit plus habillé: il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache: le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents: il fait la petite bouche, & il n'y a guéres de momens où il ne veuille sourire: il re-

gar-

garde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne sai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude : il est vrai aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles ; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

* Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence & le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préferent une parure arbitraire, une drapperie indifferente, fantaisies du Peintre qui ne sont prises ni sur

DE LA MODE.

l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni la personne: ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une maniere dure, sauvage, étrangere, qui font un Capitan d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un homme de robe; une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple & timide une Amazone ou une Pallas; une Laïs d'une honnête fille; un Scythe, un Attila d'un Prince qui est bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cede elle-même à celle qui la suit, & qui ne sera pas la derniere; telle est notre legereté: pendant ces révolutions un siecle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées & qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne: aidée du tems & des années, elle a le même agrément dans les portraits qu'a la saye ou l'habit Romain sur les théâtres, qu'ont la mante *, le voile * & la tiare * dans

* Habits des Orientaux.

dans nos tapisseries & dans nos peintures.

Nos peres nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes *, & des autres ornemens qu'ils ont aimez pendant leur vie : nous ne saurions bien reconnoître cette sorte de bienfait, qu'en traitant de même nos descendans.

* Offensives & défensives.

* Le Coutisan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chaussès & en pourpoint, portoit de larges canons, & il étoit libertin, cela ne sied plus : il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, & il est dévot, tout se regle par la mode.

* Celui qui depuis quelque tems à la Cour étoit dévot, & par là contre toute raison peu éloigné du ridicule, pouvoit-il esperer de devenir à la mode ?

* De quoi n'est point capable un Courtisan dans la vûë de sa fortune, si pour ne la pas manquer il devient dévot?

* Les couleurs sont préparées, & la toile est toute prête : mais com-

DE LA MODE.

ment le fixer, cet homme inquiet, leger, inconstant, qui change de mille & mille figures. Je le peins dévot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échape, & déja il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, & je saurai le prendre dans un point de déréglement de cœur & d'esprit où il sera reconnoissable, mais la mode presse, il est dévot.

* Celui qui a pénétré la Cour, connoît ce que c'est que vertu, & ce que c'est que dévotion*, & il ne peut plus s'y tromper.

* Fausse dévotion.

* Négliger Vêpres comme une chose antique & hors de mode, garder sa place soi-même pour le Salut, savoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, savoir où l'on est vû & où l'on n'est pas vû : rêver dans l'Eglise à Dieu & à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres & des commissions, y attendre les réponses, avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile ; tirer toute sa sainteté & tout son relief de la réputation de son Directeur, dédaigner ceux dont le Directeur a

moins

moins de vogue, & convenir à peine de leur salut : n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi ou par son Directeur, préferer sa Messe aux autres Messes ; & les Sacremens donnez de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance ; ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ni Evangiles ni Epîtres des Apôtres, ni Morale des Peres, lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siecles : circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens, s'accuser de ses souffrances, de sa patience, dire comme un peché son peu de progrès dans l'heroïsme : être en liaison secrette avec de certaines gens contre certains autres, n'estimer que soi & sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même : goûter, savourer la prosperité & la faveur, n'en vouloir que pour soi, ne point aider au mérite, faire servir la pieté à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune & des dignitez, c'est du moins jusqu'à ce jour le plus bel effort de la dévotion du tems. CHAP. XIII.

Un dévot * est celui qui sous un Roi athée, seroit athée.

* Faux dévot.

* Les dévots † ne connoissent de crimes que l'incontinence, parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence : si *Pherecide* passe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice* pour être fidelle à son mari, ce leur est assez : laissez-les jouer un jeu ruineux, faire perdre leurs créanciers, se réjouir du malheur d'autrui & en profiter, idolâtrer les grands, mépriser les petits, s'enyvrer de leur propre merite, sécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état : voulez-vous qu'ils empietent sur celui des gens de bien, qui avec les vices cachez fuyent encore l'orgueil & l'injustice.

† Faux dévots.

* Quand un Courtisan sera humble, guéri du faste & de l'ambition, qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses créanciers, qu'il ne sera ni fourbe, ni médisant, qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illégitimes, qu'il priera autrement que des

lé-

lévres, & même hors de la présence du Prince : quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche & difficile, qu'il n'aura point le visage austere & la mine triste, qu'il ne sera point paresseux & contemplatif, qu'il saura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois très-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur tout d'une suite la plus étenduë pour les peuples & pour tout l'Etat : quand son caractere me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je dirai de ce personnage, il est dévot ; ou plûtôt, c'est un homme donné à son siécle pour le modele d'une vertu sincere & pour le discernement de l'hypocrisie.

* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le cotton & sur le duvet : de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort legere en Eté, & d'une autre fort moëlleuse pendant l'Hyver, il porte

porte des chemises très-déliées qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire & ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, & il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit sans qu'il le dise, qu'il porte une haire & qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifferemment, ouvrez-les, c'est *le Combat spirituel*, *le Chrétien interieur*, & *l'année sainte* : d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est necessaire qu'il soit dévot, les yeux baissez, la démarche lente & modeste, l'air recueilli, lui sont familiers, il jouë son rôle. S'il entre dans une Eglise, il observe d'abord de qui il peut être vû, & selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux & prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il

pousse

pousse des élans & des soupirs : si l'homme de bien se retire, celui-ci qui le voit partir s'appaise & ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des Courtisans qui parlent, qui rient, & qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, & où il trouve son compte. Il évite une Eglise déserte & solitaire, où il pourroit entendre deux Messes de suite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & lui, & sans que personne lui en sût gré : il aime la Paroisse, il fréquente les Temples où se fait un grand concours, on n'y manque point son coup, on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, ou à propos de rien il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'hyver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs,

il a eu la fiévre ; il se fait prier, presser, quereller pour rompre le Carême dès son commencement, & il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, & il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a sû imposer, dont il est le parasite, & dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration ; il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même : il est encore plus éloigné d'employer pour la flater & pour la séduire le jargon de la * dévotion : ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, & selon qu'il lui est utile, & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables & plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-tems, quand ce ne

* Fausse dévotion.

seroit

feroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage exténué & d'un homme qui ne se ménage point. Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prosperent à l'ombre de la dévotion †, lui conviennent, seulement avec cette petite difference qu'il néglige celles qui ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-ci les plus belles & les mieux faites, c'est son attrait : elles vont, & il va, elles reviennent, & il revient, elles demeurent, & il demeure ; c'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir : qui pourroit n'en être pas édifié ? elles sont dévotes, & il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne peut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais

† Fausse dévotion.

mais retirer. Il dit une autre fois & d'une certaine maniere, que rien ne lui manque, & c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme ; il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à lui faire une grande largesse : il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à attirer une donation generale de tous ses biens, s'il s'agit sur tout de les enlever à un fils, le légitime heritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même interessé : Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être crû tel, & par une parfaite, quoique fausse imitation de la pieté, ménager sourdement ses interêts : aussi ne se jouë-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'insinuë jamais dans une famille, où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir, il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, & il l'appréhende ; sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il

à d'être découvert & de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collaterale, on l'attaque plus impunément : il est la terreur des cousins & des cousines, du neveu & de la niéce, le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & sans enfans, & il faut que celui-ci le desherite, s'il veut que ses parens recueillent sa succession : si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une legere médisance lui suffit pour ce pieux dessein, c'est le talent qu'il possede à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile, il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, & ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il desire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'*Eudoxe*, il sourit, ou il soupire : on

l'in-

CHAP. XIII.

De la Mode.

l'interroge, on insiste, il ne répond rien, & il a raison, il en a assez dit.

* Riez, *Zelie*, soyez badine & folâtre à votre ordinaire, qu'est devenuë votre joye? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respirer: riez plus haut, Zelie, éclatez, que sert une meilleure fortune, si elle amene avec soi le sérieux & la tristesse? Imitez les Grands qui sont nez dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cedent à leur temperament, suivez le vôtre: ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrémité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit: je m'en doutois, Zelie, mais croyez-moi, ne laissez pas de rire, & même de me sourire en passant comme autrefois; ne craignez rien, je n'en serai ni plus libre ni plus familier avec vous; je n'aurai pas une moindre opinion de vous & de votre poste, je croirai également que vous êtes riche & en faveur. Je suis dévote, ajoûtez-

vous;

vous : c'est assez, Zelie, & je dois me souvenir que ce n'est plus la serenité & la joye que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage, les passions tristes & austeres ont pris le dessus & se répandent sur les dehors, elles menent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion * sache encore mieux que la beauté & la jeunesse rendre une femme fiere & dédaigneuse.

* Fausse dévotion.

* L'on a été loin depuis un siecle dans les Arts & dans les Sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du salut que l'on a réduit en regle & en méthode, & augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime. La dévotion † & la Geometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art; celui qui ne les sait pas, n'est ni dévot, ni Geometre. Les premiers dévots, ceux mêmes qui ont été dirigez par les Apôtres, ignoroient ces termes, simples gens qui n'avoient que la foi & les œuvres, & qui se réduisoient à croire & à bien vivre.

† Fausse dévotion.

* C'est

* C'est une chose délicate à un Prince religieux de réformer la Cour, & de la rendre pieuse : instruit jusques où le Courtisan veut lui plaire, & aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolere, il dissimule, de peur de le jetter dans l'hypocrisie ou le sacrilege : il attend plus de Dieu & du tems que de son zele & de son industrie.

* C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions, & de distribuer des graces à un Musicien, à un Maître de danse, à un Farceur, à un Joueur de flute, à un flateur, à un complaisant : ils ont un mérite fixe & des talens sûrs & connus qui amusent les Grands, & qui les délassent de leur grandeur. On sait que Favier est beau danseur, & que Lorenzani fait de beaux motets : qui sait au contraire si l'homme dévot a de la vertu ; il n'y a rien pour lui sur la cassette ni à l'épargne, & avec raison, c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit le Prince à mettre en honneur la dissimulation & la four-

fourberie, & à payer pension à l'hypocrite. CHAP. XIII.

* L'on espere que la dévotion de la Cour ne laissera pas d'inspirer la résidence.

* Je ne doute point que la vraye dévotion ne soit la source du repos : elle fait supporter la vie & rend la mort douce, on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

* Chaque heure en soi, comme à notre égard est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entierement, les millions de siécles ne la rameneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent, & se perdent sans retour dans l'abîme des tems. Le tems même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, & il sera effacé. Il y a de legeres & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables, qui passent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joyes, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le tems même aura disparu ? La Vertu seule si peu à la mode va au-delà des tems.

CHAPITRE XIV.

DE QUELQUES USAGES.

DE QUELQUES USAGES.

IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles.*

** Vétérans.

Quelques autres se couchent roturiers & se levent nobles.*

Combien de nobles dont le pere & les aînez sont roturiers?

* Tel abandonne son pere qui est connu, & dont l'on cite le Greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son ayeul, qui mort depuis longtems est inconnu & hors de prise. Il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, & pour être noble, il ne lui manque que des titres.

* Réhabilitations, mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui de Lettres de noblesse, autrefois si François & si

si usité. Se faire réhabiliter suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit; qu'à la vérité son pere a pû déroger ou par la charruë, ou par la hoüe, ou par la malle, ou par les livrées; mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, & de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de sa vaisselle d'étain: qu'en un mot les Lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est-à dire celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

CHAP. XIV.

* Un homme du peuple à force d'assûrer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continuë de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas, a

le plaisir de croire qu'il en descend.

* Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une piéce honorable, des suppôts, un cimier, une devise, & peut-être le cri de guerre? Qu'est devenuë la distinction des Casques & des *Heaumes*? le nom & l'usage en sont abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermez; & ceux-ci de tant ou de tant de grilles: on n'aime pas les minuties, on passe droit aux Couronnes, cela est plus simple, on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une Couronne de Marquis, trop satisfaits de la Comtale; quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font passer de leur enseigne à leur carosse.

* Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumiere répanduë dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être crû noble sur sa parole.

* Un

* Un bon Gentilhomme veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préséances, de nouvelles armes, & d'une genealogie que d'HOSIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince. CHAP. XIV.

* Les Grands en toutes choses se forment & se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inferieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont leur condition se trouve chargée, & préferent à cette servitude une vie plus libre & plus commode : ceux qui suivent leur piste, observent déja par émulation cette simplicité & cette modestie : tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvénient!

* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou

DE QUELQUES USAGES.

de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur, un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit ; & de *Syrus* devient *Cyrus*. Plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toûjours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portez. Il s'en trouve enfin qui nez à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout païs, allongent leurs noms François d'une terminaison étrangere, & croyent que venir de bon lieu c'est venir de loin.

* Le besoin d'argent a reconcilié la noblesse avec la roture, & a fait évanoüir la preuve des quatre quartiers.

* A combien d'enfans seroit utile la Loi qui décideroit que c'est

le

le ventre qui annoblit ! mais à combien d'autres seroit-elle contraire !

CHAP. XIV.

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité ; & par l'autre au simple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble ; franchises, immunitez, exemptions, privileges ; que manque-t-il à ceux qui ont un titre ? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires * se sont faits nobles ? Ils ne sont pas si vains : c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles ? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs voeux s'y opposent, je dis même à la Communauté.

* Maison Religieuse, Secretaire du Roi.

* Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroi de la Bruyere que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de Fran-

comme au théâtre, les entrevûës & les rendez-vous fréquens, le murmure & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familierement, sechement, & sans autre zele que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & des voix qui concertent depuis long-tems, se fassent entendre. Est-ce à moi à m'écrier que le zele de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile leger qui couvre les mysteres, témoins d'une telle indécence : quoi ? parce qu'on ne danse pas encore aux TT**, me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, Office divin ?

* L'on ne voit point faire de voeux ni de pelerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante; d'être plus équitable & moins malfaisant, d'être gueri de la vanité, de l'inquiétude & de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bizarre, que de se representer une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui

qui se rassemblent à certains jours dans une salle, pour y applaudir à une troupe d'excommuniez, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, & qui est déja payé d'avance. Il me semble qu'il faudroit, ou fermer les Théâtres, ou prononcer moins sévérement sur l'état des Comédiens.

CHAP. XIV.

* Dans ces jours qu'on appelle saints le Moine confesse, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine & ses adhérans : telle femme pieuse sort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilege. N'y a-t-il point dans l'Eglise, une puissance à qui il appartienne, ou de faire taire le Pasteur, ou de suspendre pour un tems le pouvoir du Barnabite ?

* Il y a plus de rétributions dans les Paroisses pour un mariage que pour un baptême ; & plus pour un baptême que pour la confession. L'on diroit que ce soit un taux sur les Sacremens, qui semblent par là être appreciez. Ce n'est rien au fond que cet usage ; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croyent

De quelques Usages.

point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter : ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples & aux indévots.

* Un Pasteur frais & en parfaite santé, en linge fin & en point de Venise, a sa place dans l'Oeuvre auprès les pourpres & les fourrures ; il y acheve sa digestion ; pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule & son desert, où il est lié par ses voeux & par la bienséance, pour venir le prêcher, lui & ses ouailles, & en recevoir le salaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites, quelle censure! & combien elle est nouvelle & peu attenduë! ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la parole divine, & le pain de l'Evangile ? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les Temples, dans les maisons, dans les places, sur les toits ; & que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poulmons capables de lui

 méri-

mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouve établi, & qu'il laissera à son successeur: mais c'est cet usage bizarre & dénué de fondement & d'apparence que je ne puis approuver, & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obseques, pour soi, pour ses droits, pour sa presence, pour son assistance.

CHAP. XIV.

* *Tite* par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la premiere qui est vacante: ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les voeux des Paroissiens ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre * Clerc pour la remplir. Tite est reculé ou congedié, il ne s'en plaint pas; c'est l'usage.

* Ecclésiastique.

* Moi, dit le Cheffecier, je suis Maître du Choeur: qui me forcera d'aller à Matines? mon prédécesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma Dignité entre mes mains, ou la laisser telle

De quelques Usages.

que je l'ai reçuë? Ce n'est point, dit l'Ecolâtre, mon intérêt qui me mene; mais celui de la Prebende : il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au Chœur, pendant que le Thresorier, l'Archidiacre, le Pénitencier & le Grand-Vicaire s'en croyent exempts. Je suis bien fondé, dit le Prevôt, à demander la rétribution sans me trouver à l'Office : il y a vingt années entieres que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé; & l'on ne me verra point déroger à mon titre : Que me serviroit d'être à la tête d'un Chapitre? mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entr'eux tous à qui ne louëra point Dieu, à qui fera voir par un long usage, qu'il n'est point obligé de le faire : l'émulation de ne se point rendre aux Offices divins ne sauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille; & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfans de chœur, endort les Chanoines; les plonge dans un sommeil doux & facile, & qui ne leur procure que

de

de beaux ſonges : ils ſe levent tard, & vont à l'Egliſe ſe faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, ſi l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à ſe réſoudre d'eux-mêmes à leur propre felicité, & qu'on ait beſoin de gens d'un certain habit, qui par un diſcours préparé, tendre & pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en ſueur & qui les jettent dans l'épuiſement, faſſent enfin conſentir un homme Chrétien & raiſonnable, dont la maladie eſt ſans reſſource, à ne ſe point perdre & à faire ſon ſalut.

* La fille d'*Ariſtippe* eſt malade & en péril, elle envoye vers ſon pere, veut ſe reconcilier avec lui & mourir dans ſes bonnes graces : cet homme ſi ſage, le conſeil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche ſi raiſonnable, y entraînera-t-il ſa femme ? Ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du Directeur ?

* Une

* Une mere, je ne dis pas qui cede & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution : afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

* Un homme joue & se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pû sauver des mains d'un *Ambreville*. La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur & une bonne vocation ; mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

* Celle qui délibere sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastere pour s'y renfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

* Faire une folie & se marier *par amourette*, c'est épouser *Melite* qui est jeune, belle, sage, œconome ; qui

qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose, & qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, & tout votre fond avec sa dot.

* Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse, & qui méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise : même table, même demeure, même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une pension : avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

* Qu'on évite d'être vû seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée : qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée, cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire

sa

sa joye, ses délices & toute sa société, avec celle qu'il aime & qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur ? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage ?

Je connois la force de la coûtume, & jusqu'où elle maîtrise les esprits, & contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison & de fondement : je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y passer en revûë avec une personne, qui seroit ma femme.

* Ce n'est pas une honte, ni une faute à un jeune Homme que d'épouser une femme avancée en âge, c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se joüer de sa bienfactrice par des traitemens indignes, & qui lui découvrent qu'elle est la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat. Si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié : s'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincere. Mais elle vit long-

long-tems : Aviez-vous ſtipulé qu'elle mourût après avoir ſigné votre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes ? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir ſon haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë ? A-t-elle tort de vivre ? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déja reglé les funerailles, à qui vous destiniez la groſſe ſonnerie & les beaux ornemens, en eſt-elle reſponſable ?

* Il y a depuis long-tems dans le monde une maniere † de faire valoir ſon bien, qui continuë toujours d'être pratiquée par d'honnêtes gens, & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

* On a toujours vû dans la République de certaines charges, qui ſemblent n'avoir été imaginées la premiere fois, que pour enrichir un ſeul aux dépens de pluſieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule ſans fin & ſans interruption ; dirai-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard ? C'eſt un gouffre, c'eſt une mer qui reçoit les

† Billets & obligations.

les eaux des fleuves, & qui ne les rend pas, ou si elle les rend, c'est par des conduits secrets & souterrains, sans qu'il y paroisse, ou qu'elle en soit moins enflée; ce n'est qu'après en avoir joui long-tems, & qu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu, autrefois si sûr, si religieux & si inviolable, est devenu avec le tems, & par les soins de ceux qui en étoient chargez, un bien perdu. Quel autre secret de doubler mes revenus & de thesauriser? Entrerai-je dans le huitiéme denier; ou dans les aides? Serai-je avare, partisan ou administrateur?

* Vous avez une piece d'argent; ou même une piece d'or, ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opere: faites-en, si vous pouvez, un amas considérable & qui s'éleve en pyramide, & je me charge du reste. Vous n'avez ni connoissance ni esprit, ni talens ni expérience, n'importe; ne diminuez rien de votre monceau, & je vous placerai si haut que vous vous couvrirez devant votre maître si vous en avez: il sera

même fort éminent, si avec votre métal qui de jour à autre se multiplie, je ne fais ensorte qu'il se découvre devant vous.

* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglément de Juges, pour une affaire juste, capitale, & où il y va de toute sa fortune: elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses Juges, & dans quel Tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

* L'on applaudit à la coûtume qui s'est introduite dans les Tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes seches qui établissent leurs causes & le droit de leurs Patries; & cette pratique si severe qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs Discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, & va faire du Parlement une muette Jurisdiction, on l'autorise par une raison solide & sans replique, qui est celle de

DE QUELQUES USAGES.

de l'expédition : il est seulement à desirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle reglât au contraire les bureaux comme les audiences ; & qu'on cherchât une fin aux Ecritures *, comme on a fait aux Plaidoyers.

* Procès par écrit.

* Le devoir des Juges est de rendre la Justice, leur métier est de la differer : quelques-uns savent leur devoir, & font leur métier.

* Celui qui sollicite son Juge ne lui fait pas honneur : car ou il se défie de ses lumieres, & même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause ; & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

* Le Magistrat coquet ou galant est pire dans les conséquences que le dissolu : celui-ci cache son commerce & ses liaisons, & l'on ne sait souvent par où aller jusqu'à lui : celui-là est ouvert par mille foibles qui sont con-

connus ; & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la Religion & la Justice n'aillent de pair dans la République, & que la Magistrature ne consacre les hommes comme la Prêtrise. L'homme de Robe ne sauroit guéres danser au Bal, paroître aux Théâtres, renoncer aux habits simples & modestes, sans consentir à son propre avilissement ; & il est étrange qu'il ait falu une loi pour regler son exterieur, & le contraindre ainsi à être grave & plus respecté.

* Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage ; & en montant dés moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un tems de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans conséquence, & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître & durer que par la confusion & le desordre, a ses préceptes : on ne se massacre pas par pelotons & par troupes en rase campagne, sans l'avoir appris ; & l'on s'y tue méthodiquement : il y a l'école de la guerre. Où

est

De quelques Usages.

est l'école du Magistrat ? Il y a un Usage, des Loix, des Coûtumes : où est le tems, & le tems assez long que l'on employe à les digerer & à s'en instruire ? L'essai & l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la ferule à la pourpre, & dont la consignation a fait un Juge, est de décider souverainement des vies & des fortunes des hommes.

* La principale partie de l'Orateur, c'est la probité : sans elle il dégénere en déclamateur, il déguise ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion & les haines de ceux pour qui il parle ; & il est de la classe de ces Avocats, dont le proverbe dit, qu'ils sont payez pour dire des injures.

* Il est vrai, dit-on, cette somme lui est dûë, & ce droit lui est acquis : mais je l'attends à cette petite formalité : S'il l'oublie, il n'y revient plus, & *consequemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchû de son droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile

utile au public, remplie de raison, de sagesse & d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit, que la forme emporte le fond.

CHAP. XIV.

* La question est une invention merveilleuse & tout-à-fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & sauver un coupable qui est né robuste.

* Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi, je ne serai pas voleur ou meurtrier : je ne serai pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procedure ont trouvé un crime, celle même de son Juge peut-elle l'être davantage ?

* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prevôt ou l'un de ces Magistrats créez pour poursuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-tems de nom & de visage, savoit leurs vols, j'en-

j'entends l'espece, le nombre & la quantité, pénétroit si avant dans toutes ces profondeurs, & étoit si initié dans tous ces affreux mysteres, qu'il sut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, & dont il étoit sur le point de faire de l'éclat, que le Parlement intervint dans cette affaire, & fit le Procès à cet Officier, je regarderois cet évenement comme l'une de ces choses dont l'Histoire se charge, & à qui le tems ôte la croyance : comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits récens, connus & circonstanciez qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & passé en coûtume ?

* Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans nuls égards pour les petits, rigides & séveres dans les minuties, qui refusent les petits presens, qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, & que les femmes seules peuvent corrompre.

* Il

* Il n'est pas absolument impossible, qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès. CHAP. XIV.

* Les mourans qui parlent dans leurs testamens, peuvent s'attendre à être écoutez comme des oracles : chacun les tire de son côté, & les interprete à sa maniere, je veux dire selon ses desirs ou ses interêts.

* Il est vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la derniere volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution & l'inquiétude : Un dépit pendant qu'ils vivent, les fait tester, ils s'appaisent, & déchirent leur minute, la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette, que d'almanachs sur leur table, ils les comptent par les années : un second se trouve détruit par un troisiéme, qui est anéanti lui-même par un autre mieux digeré, & celui-ci encore par un cinquiéme *Olographe*. Mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celui qui a interêt de le

supprimer, il faut qu'il en essuye les clauses & les conditions : car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte, signé de leur main & après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire.

* S'il n'y avoit point de testamens pour régler le droit des héritiers, je ne sai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les differends des hommes. Les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des Chambres, au Parquet, à la porte ou dans la Salle du Magistrat, des heritiers *ab intestat*? Non, les Loix ont pourvû à leurs partages : on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exheredées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, conscientieux, & qui a été aidé d'un bon conseil ; d'un acte où le Praticien n'a rien *obmis*

mis de son jargon & de ses finesses ordinaires : il est signé du testateur & des témoins publics, il est paraphé ; & c'est en cet état qu'il est cassé & déclaré nul.

* *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges & humides, & le cœur serré de la perte de celui dont il espere recueillir la succession : un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisiéme le rend maître d'une terre à la campagne : il y a une clause qui, bien entenduë, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, & avec les meubles : son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux : le moyen de les contenir ? il se voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de même, il se voit une bonne table, & un carosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme ?* Il y a un codicile, il faut le lire : il fait *Mævius* legataire universel, & il renvoye Titius dans son Fauxbourg, sans rentes, sans titre & le met à pied. Il essuye ses

larmes : c'eſt à Mævius à s'affliger.

* La Loi qui défend de tuer un homme n'embraſſe-t-elle pas dans cette défenſe, le fer, le poiſon, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent ſervir à l'homicide ? La Loi qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de ſe donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voyes directes & immédiates de donner ? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes ? a-t-elle introduit les fideicommis, ou ſi même elle les tolere ? avec une femme qui nous eſt chere & qui nous ſurvit, legue-t-on ſon bien à un ami fidele par un ſentiment de reconnoiſſance pour lui, ou plûtôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon uſage qu'il ſaura faire de ce qu'on lui legue ? donne-t-on à celui que l'on peut ſoupçonner de ne devoir pas rendre à la perſonne, à qui en effet l'on veut donner ? faut-il ſe parler, faut-il s'écrire, eſt-il beſoin de pacte, ou de ſermens pour former cette colluſion ? Les hommes ne ſentent-ils pas

pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent esperer les uns des autres ? Et si au contraire la proprieté d'un tel bien est dévoluë au fideicommissaire, pourquoi perd-il sa réputation à le retenir ? sur quoi fonde-t-on la satyre & les vaudevilles ? voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son maître lui envoye porter ? on auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une liberalité, & à conserver pour soi ce qui est à soi ? étrange embarras, horrible poids que le fideicommis ! Si par la révérence des loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien : si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions, en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la Loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes ; cela peut être ; & il ne me convient pas de dire ici, la Loi peche, ni les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques Compagnies, tel & tel Corps se contestent l'un à l'autre la préséance : le Mortier & la

Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celui qui cede, & qui sentant son foible juge lui-même en faveur de son concurrent.

* *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne lui fournit-il point! sa protection le rend audacieux, il est impunément dans sa Province tout ce qui lui plaît d'être, assassin, parjure; il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asyle: Il faut enfin que le Prince se mêle lui-même de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares & inintelligibles en notre Langue: & s'il est vrai qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le tems de la guerre & d'une misere publique, à la vûë de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siége; où est-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius*? ai-je lû quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*,

minondas, qu'*Agesilas* ayent fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté & de la somptuosité des Generaux, qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise : j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

* *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commoditez, il leur sacrifie l'usage reçû, la coûtume, les modes, la bienséance : il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont pratiquables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appetit le porte. Il voit faire son lit, quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni

DE QUELQUES USAGES.

oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un Serrurier & d'un Menuisier selon ses besoins: pour lui s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs & plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent: il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, & dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de tems & sans peine un travail fort inutile: Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garderobe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a sû tourner sa chambre; combien de pas épargnez dans le cours d'une vie! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre, ou l'on tire à soi, & une porte s'ouvre, quelle fatigue! voilà un mouvement de trop qu'il fait s'épargner, & comment? c'est un mystere qu'il ne révele point: il est à la

verité

verité un grand maître pour le ressort & pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter & de descendre autrement que par l'escalier, & il cherche celui d'entrer & de sortir plus commodément que par la porte.

* Il y a déja long-tems que l'on improuve les Médecins, & que l'on s'en sert : le théâtre & la satyre ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prélature, & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Médecin sera raillé & bien payé.

* Un bon Médecin est celui qui a des remedes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

* La temerité des Charlatans, & leurs

leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la Medecine & les Medecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuënt.

* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remede, & qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amelioré en ses mains, de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fiévre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'esprit, l'hémorragie, dites-vous? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude, & ce n'est que par hazard que son pere & son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les Medecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne ; quelques-uns se contentent d'un remerciment : Carro Carri est si sûr de son remede, & de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, &

& de recevoir avant que de donner : si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application & de son remede : commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, & ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms vénérables qui imposent aux malades & aux maladies. Vos Medecins, * Fagon, & de toutes les Facultez, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement : ceux au contraire qui ont herité de leurs peres la Medecine pratique, & à qui l'experience est échûë par succession, promettent toujours & avec sermens qu'on guérira : qu'il est doux aux hommes de tout esperer d'une maladie mortelle, & de se porter encore passablement bien à l'agonie ! la mort surprend agréablement & sans s'être fait craindre : on la sent plûtôt qu'on n'a songé à s'y préparer & à

CHAP. XIV.

* Fagon premier Medecin du Roi.

DE QUELQUES USAGES.

à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE! faites regner sur toute la terre le Quinquina & l'Emetique, conduisez à sa perfection la Science des simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures, avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les tems, les symptomes & les complexions : guérissez de la maniere seule qu'il convient à chacun d'être guéri : chassez des corps où rien ne vous est caché de leur œconomie, les maladies les plus obscures & les plus invetérées : n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* & à *Carpus* la passion ou la fureur des Charlatans.

* L'on souffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire verité, & ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront

ront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompez. CHAP. XIV.

* Que penser de la Magie & du Sortilege? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarassans, affirmez par des hommes graves qui les ont vûs, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous, ou les nier tous paroît un égal inconvénient, & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des communes regles, il y a un parti à trouver entre les ames crédules & les esprits forts.

* L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoissance de trop de Langues, & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire : elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée

ou

ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perseverer; & si l'on y perfevere, c'est consumer à la recherche des Langues le même tems qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire, c'est borner à la Science des mots un âge qui veut déja aller plus loin, & qui demande des choses, c'est au moins avoir perdu les premieres & les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire, que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement, & profondement; que la memoire est neuve, prompte, & fidele; que l'esprit & le cœur sont encore vuides de passions, de soins & de desirs, & que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

* L'étude des textes ne peut jamais

mais être assez recommandée : c'est le chemin le plus court, le plus sûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition : ayez les choses de la premiere main, puisez à la source, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de memoire, citez-le dans les occasions, songez sur tout à en pénétrer le sens dans toute son étenduë & dans ses circonstances : conciliez un Auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers Commentateurs se sont trouvez dans le cas où je desire que vous soyez : n'empruntez leurs lumieres, & ne suivez leurs vûës, qu'où les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous, & peuvent aisément vous échaper. Vos observations au contraire naissent de votre esprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation & dans la dispute : ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultez qui sont invincibles, où les Commentateurs & les Scholiastes eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ail-

CHAP. XIV.

DE QUELQUES USAGES.

d'ailleurs, si abondans & si chargez d'une vaine & fastueuse érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres : achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plûtôt qu'à enrichir les Bibliotheques, à faire périr le texte sous le poids des Commentaires ; & qu'elle a en cela agi contre soi-même & contre ses plus chers interêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui regle les hommes dans leur maniere de vivre & d'user des alimens ; la santé & le régime ? cela est douteux. Une Nation entiere mange les viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, & les finissent par d'autres : est-ce raison, est-ce usage ? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises & des colets, eux qui ont eu si long-tems la poitrine découverte ? Est-ce par bien-séance, sur

tout

tout dans un tems où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillez ? Et d'ailleurs les femmes qui montrent leur gorge & leurs épaules, sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienséances ? quelle est la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes & presque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au dessus du coude ? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes, qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre, ou pour attaquer, & qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives & des défensives ? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, & pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soutenir sans armes & en pourpoint des travailleurs, exposez à tout le feu d'une contrescarpe ? Nos Peres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensez ? Et nous-mêmes quels Heros celebrons-nous dans notre Histoire ? Un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui

tous

DE QUELQUES USAGES.

tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse.

Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres ? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence; & si propre pour l'élision, n'a pû le sauver, il a cedé à un autre monosyllabe * & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son déclin : la Poësie le reclame; & notre Langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour lui dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est Françoise. *Moult*, quoique Latin, étoit dans son tems d'un même mérite, & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *Car* n'a-t-il pas essuyée ? & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une Langue à qui il a rendu de si longs

* *Mais.*

longs services, sans qu'on sçût quel mot lui substituer. *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la Langue Françoise, il est douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*, celui-ci se passe, bien que ce fût une richesse pour la Langue, & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'employe qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux* : *Haine*, *haineux* : *Peine*, *peineux* : *Fruit*, *fructueux* : *Pitié*, *piteux* : *Joye*, *jovial* : *Foi*, *féal* : *Cour*, *courtois* : *Giste*, *gisant* : *Haleine*, *halené* : *Vanterie*, *vantart* : *Mensonge*, *mensonger* : *Coûtume*, *coûtumier*. Comme *part* maintient *partial* : *Point*, *pointu* & *pointilleux* : *Ton*, *tonnant* : *Son*, *sonore* : *Frein*, *effrené* : *Front*, *effronté* : *Ris*, *ridicule* : *Loi*, *loyal* : *Cœur*, *cordial* : *Bien*, *benin* : *Mal*, *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sauroit entrer, il a fait *heureux*, qui est si François, & il a cessé de l'être : si quelques Poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure.

mesure. *Issuë* prospere, & vient *d'Issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer* qui vient de lui, pendant que *cesse* & *cesser* régnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ni *féte*, *fêtoyer*; ni *larme*, *larmoyer*; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir*; ni *joye*, *s'éjouïr*, bien qu'il fasse toujours *se réjouïr*, se *conjouïr*; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*: ce mot si facile non seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentie* dans sa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que*, ou *de maniere que*; *de moi* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi*; de dire, *je sai que c'est qu'un mal*, plûtôt que *je sai ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie Latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préferé *par conséquent* à *par conséquence*, & *en conséquence* à *en conséquent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, & *manieres d'agir* à *façons*

d'agir

agir..... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoûtumé* à *souloir* : *contenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *piquer* à *poindre*, *faire ressouvenir* à *ramentevoir*...... Et dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot, & dont le vers se trouvoit si bien, *grandes actions* à *prouesses*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaistié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastere* à *monstier*, *prairies* à *prées*..... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, & rendre une Langue plus abondante. L'usage a par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres fait *frelater* de *fralater* : *Prouver* de *preuver* : *Profit* de *proufit* : *Froment* de *froument* : *Profil* de *pourfil* : *Provision* de *pourveoir* : *Promener* de *pourmener*, & *Promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait selon l'occasion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*, sans y rien changer, des genres differens : au contraire de *vil*, *vile* ; *subtil*, *subtile*, selon leur terminaison masculins ou feminins. Il a alteré

CHAP. XIV.

DE QUELQUES USAGES.

alteré les terminaisons anciennes. De *scel* il a fait *sceau* ; de *mantel*, *manteau* ; de *capel*, *chapeau* ; de *coutel*, *couteau* ; de *hamel*, *hameau* ; de *damoisel*, *damoiseau* ; de *jouvencel*, *jouvenceau* ; & cela sans que l'on voye gueres ce que la Langue Françoise gagne à ces differences & à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrès d'une Langue que de déferer à l'usage ? seroit-il mieux de secouer le joug de son empire si despotique ? faudroit-il dans une Langue vivante écouter la seule Raison qui prévient les équivoques, suit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les Langues originaires dont ils sont sortis, si la Raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage.

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour & l'expression, par la clarté & la brieveté du discours, c'est une question souvent agitée, toûjours indécise : on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre siécle aux plus celebres de celui-ci,

ou

ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pour prononcer juste sur cette matiere opposer siécle à siécle & excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs Rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservez, sans nous en marquer le tems ni l'Auteur.

Bien à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs de mescreans monder:
Ja n'est besoin de conter sa vaillance,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en assurance,
De voyager il voulut s'enharder:
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il sceut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout decrepite;
Transmué fut par maniere subite
En jeune gars, frais, gracieux & droit.

Grand dommage est que cecy soit fornettes;
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

DE QUELQUES USAGES.

DE cettuy preux maints grands clercs ont escrit
Qu'oncques dangier n'étonna son courage,
Abusé fut par le malin esprit
Qu'il épousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ni de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit très-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de Roy s'éprit
De son amour, qui voulentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou Diable ou femme avoir,
Et qui des deux bruit plus en menage,
Ceulx qui voudront, si le pourront savoir
De cettuy preux.

CHA-

CHAP. XV.

CHAPITRE XV.

DE LA CHAIRE.

LE Discours Chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse Evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus: elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, & par les longues énumerations. On n'écoute plus serieusement la Parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs.

* L'Eloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du Barreau où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'ont fait regner & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'Autel & en la presence des Mysteres. Celui qui écou-

te s'établit Juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir; & n'est pas plus converti par le Discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une chose, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprentif est docile, il écoute son maître, il profite de ses leçons, il devient maître. L'homme indocile critique le Discours du Prédicateur, comme le Livre du Philosophe; & il ne devient ni Chrétien ni raisonnable.

* Jusqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la Parole divine uniment & familierement, les Orateurs & les Declamateurs seront suivis.

* Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathetique; les antitheses, les figures outrées ont fini: les portraits finiront, & feront place à une simple explication de l'Evangile, jointes aux mouvemens

vemens qui inſpirent la converſion.

* Cet homme que je ſouhaitois impatiemment, & que je ne daignois pas eſperer de notre ſiecle, eſt enfin venu. Les Courtiſans à force de goût & de connoître les bienſeances lui ont applaudi : ils ont, choſe incroyable ! abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la Parole de Dieu annoncée par cet homme Apoſtolique. * La ville n'a pas été de l'avis de la Cour, où il a prêché les Paroiſſiens ont deſerté, juſqu'aux Marguilliers ont diſparu, les Paſteurs ont tenu ferme ; mais les ouailles ſe ſont diſperſées, & les Orateurs voiſins en ont groſſi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à ſe montrer pour être ſuivi, & qu'à parler pour être écouté : ne ſavois-je pas quelle eſt dans les hommes & en toutes choſes la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années on prête l'oreille aux Rheteurs, aux Declamateurs, aux *Enumerateurs* : on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature. Il n'y a pas

* Le P. Seraphin, Capucin.

DE LA CHAIRE.

longtems qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingenieuses, quelquefois même si vives & si aiguës qu'elles pouvoient passer pour épigrammes : ils les ont adoucies, je l'avouë, & ce ne sont plus que des Madrigaux. Ils ont toujours d'une necessité indispensable & géometrique trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la premiere partie de leur Discours, cette autre dans la seconde partie, & cette autre encore dans la troisiéme : ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine verité & c'est leur premier point, d'une autre verité & c'est leur second point, & puis d'une troisiéme verité & c'est leur troisiéme point ; de sorte que la premiere reflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre Religion, la seconde d'un autre principe qui ne l'est pas moins, & la derniere reflexion d'un troisiéme & dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant faute de loisir à une autre fois : enfin pour reprendre & abreger cette division, & former un plan..... *Encore*, dites-

vous

vous, *& quelles preparations pour un Discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire ! plus ils cherchent à le digerer & à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent*. Je vous crois sans peine, & c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la memoire de leurs auditeurs. Il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions, comment neanmoins seroit-on converti par de tels Apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre & ne les pas perdre de vûë ? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impetueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, & laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perduës! Le tems des Homelies n'est plus, les Basiles, les Chrysostomes ne le rameneroient pas : on passeroit en d'autres Diocèses pour être hors de la portée de leur voix, & de leurs familieres instructions. Le commun des hommes aime les phrases & les

CHAP. XV.

periodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier & un second point, ou entre le dernier Sermon & le penultiéme.

* Il y a moins d'un siecle qu'un Livre François étoit un certain nombre de pages Latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre Langue. Les passages, les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens, & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles : le sacré & le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissez ensemble jusques dans la chaire : S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece parloient alternativement : les Poëtes étoient de l'avis de S. Augustin & de tous les Peres : on parloit Latin & longtems devant des femmes & des Marguilliers, on a parlé Grec : il faloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre tems, autre usage : le texte est encore Latin, tout le discours est François, l'Evangile même n'est pas cité : il faut

savoir

ſavoir aujourd'hui très-peu de choſe pour bien prêcher. CHAP. XV.

* L'on a enfin banni la Scholaſtique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'inſtruction & pour le ſalut du Laboureur ou du Vigneron.

* C'eſt avoir de l'eſprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un ſtyle fleuri, une morale enjoüée, des figures réïterées, des traits brillans & de vives deſcriptions, mais ce n'eſt point en avoir aſſez. Un meilleur eſprit neglige ces ornemens étrangers, indignes de ſervir à l'Evangile, il prêche ſimplement, fortement, chrétiennement.

* L'Orateur fait de ſi belles images de certains deſordres, y fait entrer des circonſtances ſi délicates, met tant d'eſprit, de tour & de raffinement dans celui qui pêche, que ſi je n'ai pas de pente à vouloir reſſembler à ſes portraits, j'ai beſoin du moins de quelque Apôtre avec un ſtyle plus Chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture ſi agréable.

DE LA CHAIRE.

* Un beau Sermon est un Discours oratoire qui est dans toutes ses regles, purgé de tous ses défauts ; conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait, ni une seule pensée, ils suivent sans peine l'Orateur dans toutes les énumerations où il se promene, comme dans toutes les évaluations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

* Le solide & l'admirable Discours que celui qu'on vient d'entendre ! les points de Religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion y ont été traitez ; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les Auditeurs ? les voilà rendus, ils en sont émûs, & touchez au point de resoudre dans leur cœur sur ce Sermon de *Theodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

* La morale douce & relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille & qui pique la curiosité d'un homme du

monde

monde, qui craint moins qu'on ne pense, une doctrine severe, & qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux Etats qui doivent la partager : celui de dire la verité dans toute son étenduë, sans égards, sans déguisement, celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, & de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

* L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plûpart des Predicateurs : au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour benir le Ciel de si rares presens, qui en sont venus, ils ont entré en societé avec les Auteurs & les Poëtes ; & devenus comme eux Panegyristes, ils ont encheri sur les Epîtres Dedicatoires, sur les Stances & sur les Prologues, ils ont changé la Parole sainte en un tissu de loüanges ; justes à la verité, mais mal placées, interressées, que personne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point

* L'oisiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soûtiennent quelque tems ceux qui ont decliné.

* Devroit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le monde, pour être louable ou non, & devant le saint Autel, & dans la chaire de la Verité loué & celebré à ses funerailles ? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance ? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidelité, dans la pieté ? Ce qu'on appelle une Oraison funébre n'est aujourd'hui bien reçûë du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du Discours chrétien; ou, si vous l'aimez mieux ainsi, quelle approche de plus près d'un éloge profane.

* L'Orateur cherche par ses Discours un Evêché : l'Apôtre fait des con-

conversions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche. CHAP. XV.

* L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour ; vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pû faire, se comparer déja aux VINCENS & aux XAVIERS, & se croire des hommes Apostoliques : de si grands travaux & de si heureuses Missions ne seroient pas à leur gré payées d'une Abbaye.

* Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vais faire un Livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement, prenez une seie *Dioscore*, seiez, ou bien tournez ou faites une jante de rouë, vous aurez votre salaire. Il n'a point fait d'apprentissage de tous ces métiers : copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire & faire imprimer ; & parce qu'on n'envoye pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il

il le barbouille de ce qui lui plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le tems est à la pluye; & comme ce discours n'est ni contre la Religion ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre desordre dans le puplic que de lui gâter le goût & l'accoûtumer aux choses fades & insipides, il passe à l'Examen, il est imprimé, & à la honte du siecle comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur, je prêcherai, & il prêche: le voilà en chaire sans autre talent ni vacation que le besoin d'un Benefice.

* Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est declamateur.

Il y a au contraire des hommes saints, & dont le seul caractere est efficace pour la persuasion: ils paroissent, & tout un peuple qui doit les écouter est déja émû & comme persuadé par leur présence: le Discours qu'ils vont prononcer, fera le reste.

* L'

* L'. † de MEAUX & le P. BOURDALOUE me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux maîtres dans l'Eloquence de la Chaire, ont eu le destin des grands modeles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes. CHAP. XV.

L'Eloquence de la Chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, est cachée, connuë de peu de personnes & d'une difficile execution : quel Art en ce genre pour plaire en persuadant ! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matieres sont grandes, mais usées & triviales : les principes sûrs, mais dont les Auditeurs penetrent les conclusions d'une seule vûë : il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime ? Il y a des mysteres que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une Leçon de l'Ecole que par un Discours oratoire. La Morale même de la Chaire, qui comprend une matiere aussi vaste

† Jaques Benigne Bossuet.

DE LA CHAIRE.

vaste & aussi diversifiée, que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses & le plaisir, il ne reste plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de son Discours & à congedier l'Assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est émû, après avoir fait attention au genie & au caractere de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matiere qui se prêche elle-même, & notre interêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une veritable éloquence, que la ferme poitrine du Missionnaire, qui nous ébranle & qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le Prédicateur n'est point soûtenu comme l'Avocat par des faits toûjours nouveaux, par de differens évenemens, par des avantures inoüies, il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les présomptions, toutes choses neanmoins qui élevent le genie, lui donnent de la

force

force & l'étenduë, & qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent : il doit au contraire tirer son Discours d'une source commune, & où tout le monde puise ; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou declamateur, il ne prêche plus l'Evangile : il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre ; talent rare, & qui passe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de genie, d'imagination, d'érudition & de memoire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'Avocat est penible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fond & de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé comme le Prédicateur d'un certain nombre d'Oraisons composées avec loisir, recitées de memoire, avec autorité, sans contradicteurs, & qui avec de mediocres changemens lui font honneur plus d'une fois : il prononce de graves plaidoyez devant des Juges qui peuvent lui imposer silence, & contre

des

des adversaires qui l'interrompent : il doit être prêt sur la replique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de differentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes : il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne lui prépare point des raffraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le feliciter sur l'agrément & sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se delasse d'un long Discours par de plus longs Ecrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du Barreau de la fonction de l'Avo-

l'Avocat, & l'éloquence de la Chaire du ministere du Predicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider. CHAP. XV.

* Quel avantage n'a pas un Discours prononcé sur un Ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt, & le Discours fini ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur : son ouvrage est lû dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet : il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabinet pour lui sacrifier tous ses rivaux, & pour l'élever à la Prelature. On lit son Livre quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver mediocre : on le

feuillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'oublient, ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier ; & le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à apprehender d'en être diverti, on ne quitte ce Livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur, les phrases, les figures, le don de la memoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille toûjours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien & écrire encore mieux ce qu'il a pensé, il en est moins favorable à celui qui pense & qui écrit aussi bien que lui. En un mot le *Sermoneur* est plûtôt Evêque que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple ; & dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'Auteur

teur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

* S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persecutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractere : de même si certains hommes sujets à se récrier sur le mediocre desaprouvent un Ouvrage que vous aurez écrit, ou un Discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau, soit dans la Chaire, ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut gueres être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

* Il me semble qu'un Predicateur devroit faire choix dans chaque Discours d'une verité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond & l'épuiser, abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées & si differentiées, ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde fait sa Religion & ses devoirs, & ne pas apprehender de

faire

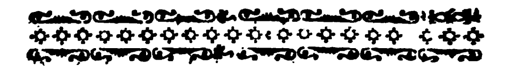
faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprit si raffinez des Catechismes; ce tems si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere, que le tour & les expressions naissent dans l'action, coulent de source, se livrer après une certaine préparation à son genie & aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer: qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire serieuse, qui corrompent le geste & defigurent le visage, jetter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits & l'allarme dans le cœur, & toucher ses Auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

* Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministere de la Parole sainte, ne se décourage point par les regles austeres qu'on lui prescrit, comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, & de monter aux Dignitez où il aspire: quel plus

plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement, & quel autre merite mieux un Evêché? FENELON (a) en étoit-il indigne? auroit-il pû échaper au choix du Prince, que par un autre choix? CHAP. XV.

(a) L'Archevêque de Cambray, Auteur de Telemaque.





CHAPITRE XVI.

DES ESPRITS-FORTS.

DES ESPRITS FORTS.

LES Esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Etre superieur à tous les Etres, qui les a tous faits, & à qui tous se doivent rapporter; d'un Etre souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, & si j'ose dire, une portion com-

me esprit, & comme immortelle?

* Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions, l'on en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire que le premier est persuadé & fidele, & que le second est entêté & corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraye Religion, & l'esprit foible, ou n'en admet aucune ou en admet une fausse: or l'Esprit fort ou n'a point de Religion ou se fait une Religion, donc l'Esprit fort, c'est l'esprit foible.

* J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit & le cœur sont attachez à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la Terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limitez que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine que l'on mesure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la Verité; si avec des vûës si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres

jusques à Dieu même ; si ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame ils ressentent encore moins combien la Terre entiere est au dessous d'elle, de quelle nécessité lui devient un Etre souverainement parfait qui est DIEU, & quel besoin indispensable elle a d'une Religion qui le lui indique, & qui lui en est une caution sûre. Je comprens au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'incrédulité ou l'indifference ; & de faire servir Dieu & la Religion à la politique, c'est-à-dire, à l'ordre & à la décoration de ce monde, la seule chose selon eux qui merite qu'on y pense.

* Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de Religion qui leur restoit : ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses moeurs, diverses cérémonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magazins, indéterminez sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter, le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférens, elles ont chacune

cune leur agrément & leur bienséance ; ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette. CHAP. XVI.

* Il y a des hommes qui attendent à être dévots & religieux, que tout le monde se déclare impie & libertin : ce sera alors le parti du vulgaire, ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matiere si sérieuse & si profonde, ils ne suivent la mode & le train commun que dans les choses de rien & de nulle suite : qui fait même s'ils n'ont pas déja mis une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir ? il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étenduë d'esprit, & de certaines vûës, l'on songe à croire comme les Savans & le peuple.

* L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre * : quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

* Une fille.

* Il faudroit s'éprouver & s'exa-

miner très-serieusement, avant que de se déclarer Esprit fort ou Libertin, afin au moins & selon ses principes de finir comme l'on a vécu; ou si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place, si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misere que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien serieuse que de mourir: ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

* Il y a eu de tout tems de ces gens d'un bel esprit, & d'une agreable litterature: esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumieres, & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes,

&

& ils semblent les avoir regardez comme leur derniere fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur ; & ils se sont perdus par déférence ou par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des Grands assez grands, & des Puissans assez puissans pour mériter de nous que nous croyions, & que nous vivions à leur gré, selon leur goût & leurs caprices ; & que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la maniere qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage ?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes regles, qu'ils sûssent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme sobre, moderé, chaste, équitable prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans interêt, mais cet homme ne se trouve point.

* J'aurois une extrême curiosité

de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point : il me diroit du moins la raison invincible qui a sû le convaincre.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.

* Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent, seul Juge en sa propre cause, ce qui répugne s'il n'est lui-même la Justice & la Verité, c'est-à-dire s'il n'est Dieu.

* Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point, cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature : j'en ai reçû les principes trop aisément dans mon enfance, & je les ai conservez depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes : c'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement, qu'il y a des monstres.

* L'Athéisme n'est point. Les

Grands

Grands qui en sont le plus soupçonnez, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusqu'à les rendre froids & indifferens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, & sur les conséquences d'une vraie Religion : ils ne nient ces choses, ni ne les accordent, ils n'y pensent point. Chap. XVI.

* Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces & de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit interêt : il semble au contraire que la bienseance & la coûtume exigent de nous, que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanouïr, & il meurt : un autre Grand perit insensiblement, & perd chaque jour quelque chose de soi-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! Des circonstances si marquées & si sensiblement opposées ne se relevent point, & ne touchent personne. Les hommes n'y sont pas

plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

* Les hommes sont-ils assez bons, assez fideles, assez équitables, pour meriter toute notre confiance, & ne nous pas faire desirer du moins que Dieu existât, à qui nous pussions appeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en sommes persécutez ou trahis.

* Si c'est le grand & le sublime de la Religion qui éblouït, ou qui confond les Esprits forts, ils ne sont plus des Esprits forts, mais de foibles génies & de petits esprits : si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebutte, ils sont à la verité des Esprits forts, & plus forts que tant de grands Hommes si éclairez, si élevez, & néanmoins si fideles, que les LEONS, les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

* Un Pere de l'Eglise, un Docteur de l'Eglise, quels noms ! quelle tristesse

triſteſſe dans leurs Ecrits ! quelle ſéchereſſe, quelle froide dévotion, & peut-être quelle ſcholaſtique ! diſent ceux qui ne les ont jamais lûs : mais plûtôt quel étonnement pour tous ceux qui ſe ſont fait une idée des Peres ſi éloignée de la verité ! s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour & de délicateſſe, plus de politeſſe & d'eſprit, plus de richeſſe d'expreſſion & plus de force de raiſonnement, des traits plus vifs, & des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plûpart des Livres de ce tems, qui ſont lûs avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaiſir d'aimer la Religion, & de la voir crûë, ſoûtenuë, expliquée par de ſi beaux génies & par de ſi ſolides eſprits ! ſur tout lorſque l'on vient à connoître, que pour l'étenduë de connoiſſance, pour la profondeur & la penetration, pour les principes de la pure Philoſophie, pour leur application & leur développement, pour la juſteſſe des concluſions, pour la dignité du diſcours, pour la beauté de la morale & des ſentimens, il n'y a rien, par

CHAP. XVI.

exemple, que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN, que PLATON & que CICERON.

* L'homme est né menteur : la Verité est simple & ingenuë, & il veut du spécieux & de l'ornement : elle n'est pas à lui, elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire, & dans toute sa perfection, & l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction & la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossiereté & par sottise; demandez même au plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisemens où engagent nécessairement la vanité & la legereté, si pour faire un meilleur conte il ne lui échape pas souvent d'ajoûter à un fait qu'il recite, une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, & presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vûë, la racontent en cent façons differentes, celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une maniere qui n'a pas été dite, quelle créance donc pourrois je

donner

donner à des faits qui sont anciens & éloignez de nous par plusieurs siécles ? quel fondement dois-je faire sur les plus graves Historiens ? que devient l'Histoire ? Cesar a-t-il été massacré au milieu du Senat ? y a-t-il eu un Cesar ? quelle conséquence, me dites-vous ! quels doutes ! quelle demande ! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse ; & je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le Livre qui fait mention de Cesar, ne soit pas un Livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les Bibliotheques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des Histoires vrayes ou apocryphes, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soi ces caracteres, qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une Societé nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce tems la moindre alteration, & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son integrité, qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foi pour

tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de Cesar & de sa Dictature ; avouëz-le, *Lucille*, vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar.

* Toute Musique n'est pas propre à louër Dieu, & à être entenduë dans le Sanctuaire. Toute Philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses operations, & de ses mysteres : plus cette Philosophie est subtile & ideale, plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses, qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusques à un certain point, & qui au-delà sont inexplicables. Vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, & si j'ose ainsi parler ; de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens Philosophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs, mais ce n'est pas rencontrer si juste, c'est creuser long-tems & profondément, sans trouver les sources de la Verité. Dès qu'on a abandonné les termes de bonté, de misericorde, de justice & de toute-puissance, qui donnent de Dieu de si hautes & de si ai-

ma-

mables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions séches, steriles, vuides de sens, admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles & les ingénieuses, & à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Méthaphysique, perdre un peu de sa Religion.

* Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'interêt de la Religion, dont ils sont si peu persuadez, & qu'ils pratiquent si mal.

* Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mêmes dans leur esprit par des sentimens particuliers, ils y ajoûtent, & ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule Nation, qu'elle vit sous un même culte, & qu'elle n'a qu'une seule Religion: mais à parler exactement, il

est vrai qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

* Deux sortes de gens fleurissent dans les Cours, & y dominent dans divers tems, les libertins & les hypocrites; ceux-là gayement, ouvertement, sans art & sans dissimulation, ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale: cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la posseder seuls, la partager entr'eux, & en exclure tout autre: dignitez, charges, postes, benefices, pensions, honneurs, tout leur convient, & ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les esperer: une troupe de masques entre dans un bal, ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention: on languit, on seche de les voir danser & de ne danser point: quel-

quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur parti & s'en vont. CHAP. XVI.

* Il y a deux especes de libertins, les libertins, ceux du moins qui croyent l'être, & les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs.

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu, parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

* Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le Prince ?

* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme, à permettre l'entrée de son Royaume aux *Talapoins*, qui eussent penetré dans nos maisons, pour persuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans & à nous-mêmes par leurs Livres & par leurs entretiens ; qui eussent éle-

vé

vé des *Pagodes* au milieu des Villes; où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées ; avec quelles risées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ? Nous faisons cependant six mille lieuës de mer pour la conversion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon, c'est-à-dire pour faire très-serieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres : ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs Eglises, & faire leurs Missions : qui fait cela en eux & en nous, ne seroit-ce point la force de la Verité ?

* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblez à sa porte, qui y reçoivent leurs portions : qui ne sait pas au contraire des miseres plus secrettes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immédiatement & par ses secours, ou du moins par sa médiation ? De même il n'est pas donné

à tous de monter en Chaire, & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catechiste la Parole sainte : mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire, & à ramener par de douces & insinuantes conversations, à la docilité ? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile.

* Il y a deux Mondes, l'un où l'on séjourne peu, & dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer, l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier Monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

* Qui a vêcu un seul jour, a vêcu un siécle ; même Soleil, même Terre, même Monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant impatient de la nou-

DES ESPRITS FORTS.

nouveauté n'est point curieux sur ce seul article, né inquiet & qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sait: la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre Monde: il faut tout le sérieux de la Religion pour le réduire.

* Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre: après avoir medité profondement ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie; ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la santé, que pour les voir changer inviolablement, & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainsi le jouët des biens & des maux, l'on ne sauroit gueres à quoi se résoudre. La nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choisir; & la mort qu'elle nous rend nécessaire, est encore adoucie par la Religion.

* Si ma Religion étoit fausse, je

l'avouë,

l'avouë, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer, il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris ; quelle majesté, quel éclat des mysteres ! quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de moeurs ! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siécles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus moderez qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même verité soûtient dans l'exil, dans les fers, contre la vûë de la mort & du dernier supplice ! Prenez l'Histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du Monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire : par où échaper ? où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? il faut périr, c'est par là que je veux perir, il m'est

CHAP. XVI.

plus

plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse & si entiere : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion, c'en est fait.

* La Religion est vraye, ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut soixante années perduës pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire ; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la verité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination : la pensée est trop foible pour les concevoir ; & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la verité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

* Je ne sai si ceux qui osent nier Dieu, meritent qu'on s'efforce de le leur prouver, & qu'on les traite plus serieusement que l'on n'a fait dans

dans ce chapitre. L'ignorance qui est leur caractere les rend incapables des principes les plus clairs & des raisonnemens les mieux suivis : je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvû qu'ils ne se persuadent pas, que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une verité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi qui suis une fois de n'être plus : j'ai donc commencé, & je continuë d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur & plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moi qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une Nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons en remontant jusques à l'infinité des tems * : mais cette Nature, ou elle est seulement esprit, & c'est Dieu ; ou elle est matiere, & ne peut par conséquent avoir créé mon esprit, ou elle est

* Objection ou systême des libertins.

DES ESPRITS FORTS.

est un composé de matiere & d'esprit : & alors ce qui est esprit dans la Nature, je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit, n'est qu'une portion de matiere qui existe par la force d'une Nature universelle qui est aussi matiere, qui a toujours été, & qui sera toujours telle que nous la voyons ; & qui n'est point Dieu * : mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense, & que s'il est matiere, il est nécessairement une matiere qui pense, car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi, & qui pense, s'il doit son être & sa conservation à une Nature universelle, qui a toujours été & qui sera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une Nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble & plus parfaite que ce qui pense ; & si cette Nature ainsi faite est matiere, l'on doit encore conclure

* Instance des libertins.

dure que c'est une matiere universelle qui pense, ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pense. CHAP. XVI

Je continuë & je dis, cette matiere telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimerique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les Sens, & si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, & qui en fait la difference, elle est donc elle-même tous ces differens corps : & comme elle est une matiere qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle du moins selon quelques-uns de ce corps, & par une suite necessaire selon tous ces corps, c'est-à-dire qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent, c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossieres, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matiere universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque

chose qui est en moi, qui pense, & que j'apelle mon esprit ; ce qui est absurde.

Si au contraire cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il *suit* de là qu'elle n'est point matiere, ni perceptible par aucun des Sens : si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense : je conclus encore qu'elle est Esprit, ou un Etre meilleur & plus accompli que ce qui est esprit : si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, & que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa premiere cause & son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi, & qu'il le trouve encore moins dans la matiere, ainsi qu'il a été *demontré*, alors je ne dispute point des noms, mais cette source originaire *de tout* esprit, qui est esprit elle-même, & qui est plus excellente que *tout* esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je pense, *donc Dieu* existe : car ce qui pense en moi, je ne

ne le dois point à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une premiere fois, qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant : je ne le dois point à un Etre qui soit au dessous de moi, & qui soit matiere, puisqu'il est impossible que la matiere soit au dessus de ce qui pense ; je le dois donc à un Etre qui est au dessus de moi, & qui n'est point matiere ; & c'est Dieu.

* De ce qu'une nature universelle qui pense exclut de soi generalement tout ce qui est matiere, il suit necessairement, qu'un Etre particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matiere : car bien qu'un Etre universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance & de capacité qu'un Etre particulier qui pense, il ne renferme pas neanmoins une plus grande exclusion de matiere ; puisque cette exclusion dans l'un & l'autre de ces deux Etres est aussi grande qu'elle peut être & comme infinie ; & qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matiere,

 qu'il

qu'il est inconcevable que Dieu soit matiere : ainsi comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

* Je ne sais point si le chien choisit, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense : quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel & necessaire de la disposition de sa machine preparée par le divers arrangement des Parties de la matiere, je puis au moins acquiescer à cette doctrine : mais je pense, & je suis certain que je pense ; or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiere, c'est-à-dire, d'une étenduë selon toutes ces dimensions, qui est longue, large & profonde, & qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense ?

* Si tout est matiere, & si la pensée en moi comme dans tous les autres hommes n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiere : qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses materielles ? La matiere a-t-elle dans son fond une idée aussi pure, aussi

sim-

simple, aussi immaterielle qu'est celle de l'esprit ? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de son propre être ? comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire, ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matiere ?

* Il y a des êtres qui durent peu; parce qu'ils sont composez de choses très-differentes, & qui se nuisent réciproquement : il y a en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples, mais ils périssent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisez. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parce que c'est un être pur, exemt de tout mélange & de toute composition, & il n'y a pas de raison qu'il doive perir, car qui peut corrompre ou separer un être simple, & qui n'a point de parties ?

* L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, & entend les sons par l'organe de l'oreille ; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces Sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être,

parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons ; elle n'est que, ce qui pense : or comment peut-elle cesser d'être telle ; ce n'est point par le défaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matiere ; ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles veritez : elle est donc incorruptible.

* Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de son Etre infini, & souverainement parfait, doive être aneantie.

* Voyez, *Lucille*, ce morceau de terre plus propre, & plus orné que les autres terres qui lui sont contiguës : ici se font des compartimens mêlez d'eaux plattes & d'eaux jallissantes, là des allées en palissades qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nord : d'un côté c'est un bois épais qui défend de tous les Soleils, & d'un autre un beau point de vûë : plus bas une Yvette ou un Lignon qui couloit obscurément entre les saules & les peupliers,

pliers, est devenu un canal qui est revêtu : ailleurs de longues & fraîches avenues se perdent dans la campagne, & annoncent la maison qui est entourée d'eaux : vous récrierez-vous, quel jeu de hazard ! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément ! Non sans doute vous direz au contraire, cela est bien imaginé & bien ordonné, il regne ici un bon goût & beaucoup d'intelligence ; je parlerai comme vous, & j'ajoûterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette piece de terre ainsi disposée & où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir ? si même toute la Terre n'est qu'un atôme suspendu en l'air, & si vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucille, quelque part sur cette atôme, il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place ; cependant vous avez des yeux qui

DES ESPRITS FORTS.

sont deux points imperceptibles, ne laissez pas de les ouvrir vers le Ciel; qu'y appercevez-vous quelquefois, la Lune dans son plein ? elle est belle alors & fort lumineuse, quoique sa lumiere ne soit que la reflexion de celle du Soleil : elle paroît grande comme le Soleil, plus grande que les autres Planettes, & qu'aucune des Etoiles, mais ne vous laissez pas tromper par les dehors : il n'y a rien au Ciel de si petit que la Lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la Terre, sa solidité quarante-huit fois, & son diametre de sept cens cinquante lieuës n'est que le quart de celui de la Terre : aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la Terre, ou que sa distance n'est que de cent mil lieuës. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le Soleil fait dans les espaces du Ciel, car il est certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieuës;

ce n'eſt par heure que vingt-deux mille cinq cens lieuës, & trois cens ſoixante & quinze lieuës dans une minute. Il faut néanmoins pour accomplir cette courſe, qu'elle aille cinq mille ſix cens fois plus vîte qu'un cheval de poſte qui feroit quatre lieuës par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus legerement que le ſon, que le bruit par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens ſoixante & dix-ſept lieues.

Mais quelle comparaiſon de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la courſe! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous ſeulement du diametre de la Terre, il eſt trois mille lieues, celui du Soleil eſt cent fois plus grand, il eſt donc de trois cens mille lieues. Si c'eſt là ſa largeur en tout ſens, quelle peut être toute ſa ſuperficie! quelle ſa ſolidité! comprenez-vous bien cette étenduë, & qu'un million de terres comme la nôtre ne feroient toutes enſemble pas plus groſſes que le Soleil! quel eſt donc, direz-vous, ſon éloignement,

ſi l'on en juge par ſon apparence: vous avez raiſon, il eſt prodigieux: il eſt démontré: qu'il ne peut pas y avoir que la terre au Soleil moins de dix mille diametres de la Terre, autrement moins de trente millions de lieues: peut-être y a-t-il quatre fois, ſix fois, dix fois plus loin, on n'a aucune methode pour déterminer cette diſtance.

Pour aider ſeulement votre imagination à ſe la repreſenter, ſuppoſons une meule de moulin qui tombe du Soleil ſur la terre, donnons-lui la plus grande vîteſſe qu'elle ſoit capable d'avoir, celle même qui n'ont pas les corps tombans de fort haut; ſuppoſons encore qu'elle conſerve toûjours cette même vîteſſe, ſans en acquerir, & ſans en perdre; qu'elle parcourt quinze toiſes par chaque ſeconde de tems, c'eſt-à-dire la moitié de l'élevation des plus hautes tours, & ainſi neuf cens toiſes en une minute, paſſons-lui mille toiſes en une minute pour une plus grande facilité; mille toiſes font une demie lieuë commune, ainſi en deux minutes, la meule fera une lieuë, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle

elle fera sept cens vingt lieues : or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante-un mille six cens soixante & six jours, qui sont plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi : la distance de la Terre à Saturne est au moins decuple de celle de la Terre au Soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieues, & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élevation de Saturne élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieues de diametre, & par consequent plus de dix-huit cens millions de lieues de circonference ; un cheval Anglois qui feroit dix lieues par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

DES ESPRITS FORTS.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce Monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hazard, que vous admettez seul pour la Cause premiere de toutes choses : il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez, connoissez le hazard, laissez-vous instruire de toute la puissance de vôtre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la Terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieues de la Terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la Terre aux Etoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison : quelle proportion à la verité de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas : on ne connoît point la hauteur d'une Etoile, elle est, si j'ose ainsi parler *immensurable*, il n'y a plus ni angles, ni sinus, ni parallaxes dont on puisse s'aider : si un homme observoit à Paris une Etoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient

roient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet Astre, ne feroient pas un angle, & se confondroient en une seule & même ligne, tant la Terre entiere n'est pas espace par rapport à cet éloignement : mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus. Si deux Observateurs, l'un sur la Terre, & l'autre dans le Soleil, observoient en même tems une Etoile, les rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement : si un homme étoit situé dans une Etoile, notre Soleil, notre Terre, & les trente millions de lieuës qui les séparent, lui paroîtroient un même point : cela est démontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux : une Etoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queuë de la grande Ourse, à peine la vûë peut-elle atteindre à discerner la partie

du Ciel qui les sépare, c'est comme une Etoile qui paroît double : Si cependant tout l'art des Astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux Etoiles, qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raison des deux polaires ? quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre ? & que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre ? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section ? Serons-nous encore surpris que ces mêmes Etoiles si démesurées dans leur grandeur ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles ? N'admirerons-nous pas plûtôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vûë ? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échape : on fixe le nombre des Etoiles, oui de celles qui sont apparentes ; le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point ? celles, par exem-

exemple, qui composent la voye de Lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au Ciel dans une nuit sereine du Nord au Midi, & qui par leur extraordinaire élévation ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles sont placées. CHAP. XVI.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, & qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, & traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des Cieux. Voulez-vous un autre Systême, & qui ne diminuë rien du merveilleux? la Terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers. Je me les represente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche, ils ne s'embarassent point l'un l'autre, ils ne se cho-

choquent point, ils ne se dérangent point : si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la Terre, que deviendroit la Terre ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est marqué, & si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, & que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. O œconomie merveilleuse du hazard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réüssir ? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine, ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense, qu'on appelle le Monde, après les avoir observez, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces Astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans ; voilà mon scrupule, Lucile, si c'est par hazard qu'ils observent des régles si invariables, qu'est-

qu'eſt-ce que l'ordre ? qu'eſt-ce que la regle ?

Je vous demanderai même ce que c'eſt que le hazard : eſt-il corps, eſt-il eſprit ? eſt-ce un être diſtingué des autres êtres, qui ait ſon exiſtence particuliere, qui ſoit quelque part ? ou plûtôt, n'eſt-ce pas un mode, ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'eſt un hazard : mais eſt-ce autre choſe que ces deux corps qui ſe choquent fortuitement ? ſi par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement ; ſi ſon mouvement n'eſt plus direct, mais réfléchi ; ſi elle ne roule plus ſur ſon axe, mais qu'elle tournoye & qu'elle piroüette, conclurai-je que c'eſt par ce même hazard qu'en general la boule eſt en mouvement ? ne ſoupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle ſe meut, ou de ſoi-même, ou par l'impulſion du bras qui l'a jettée ? Et parce que les roues d'une pendule ſont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîteſſe, examinerai-

nerai-je moins curieusement que peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte : mais ni ces rouës, ni cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature ; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs, & par une puissance qui leur est étrangere : & les corps celestes s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature ? seroient-ils moins des corps ? je ne me l'imagine pas ainsi ; ils se meuvent cependant ; & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir ; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à la verité qui les met en mouvement, mais on seroit toujours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces rouës, ou cette boule ;

boule ; & quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui se sont liez & enchaînez ensemble par la figure & la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet atome ? est-il matiere, est-il intelligence ? a-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même ? il étoit donc un moment avant que d'être, il étoit, & il n'étoit pas tout à la fois ; & s'il est Auteur de son être & de sa maniere d'être, pourquoi s'est-il fait corps plûtôt qu'esprit ? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé ? est-il éternel, est-il infini ? ferez-vous un Dieu de cet atome ?

* Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met sur l'ébene pour le mieux remarquer, si dans le tems qu'il marche vers un côté, on lui presente le moindre fétu, il change de route : est-ce un jeu du hazard que son crystalin, sa retine & son nerf optique ?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper,

a alterée, un nombre presque innombrable de petits animaux, dont le microscope nous fait appercevoir la figure, & qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer : chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, & néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres, & un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable, paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits ; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts ; il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines, & les philtres qui séparent les alimens des petites plantes ! & si l'on vient à considerer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes & les pins ; & que ces petits animaux dont je viens de parler, se multiplient

par

par voye de géneration comme les Eléphans & les Baleines, où cela ne mene-t-il point ? qui a sû travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échapent à la vûë des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les Cieux, bien que dans l'autre extrêmité ? ne seroit-ce point celui qui a fait les Cieux, les Astres ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élevation, par la rapidité & l'étenduë de leur course, & qui se jouë de les faire mouvoir ?

* Il est de fait que l'homme jouït du Soleil, des Astres, des Cieux, de leurs influences, comme il jouït de l'air qu'il respire, & de la Terre sur laquelle il marche, & qui le soûtient : & s'il faloit ajoûter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vraisemblance, elle y est toute entiere, puisque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre ; & que la proportion qui se trouve entr'eux & lui, est celle de la matiere incapable de sentiment, qui est seulement une étenduë

duë selon trois dimensions, à ce qui est Esprit, Raison, ou Intelligence : si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation ; je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence, puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le Monde entier s'il est fait pour l'homme, est litteralement la moindre chose que Dieu ait fait pour l'homme, la preuve s'en tire du fond de la Religion : ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme, de se rendre sur ses avantages à la force de la verité ; ce seroit en lui stupidité & aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion se sert, pour lui faire connoître ses privileges, ses ressources, ses esperances, pour lui apprendre ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir. Mais la Lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit : que parlez-vous, Lucile, de la Lune, & à quel propos ? en supposant Dieu, quelle est en effet la chose

im-

impossible ? vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'Univers que Dieu ait si bien traitez ? s'il n'y a point dans la Lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisées ? vaine curiosité, frivole demande ! La Terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons, & nous savons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu & de nous-mêmes : que ceux qui peuplent les globes celestes, quels qu'ils puissent être, s'inquietent pour eux-mêmes, ils ont leurs soins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la Lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalitez, sa hauteur, son étendue, son cours, ses éclipses, tous les Astronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée, & de quels animaux ? ressemblent-ils aux hommes, sont-ce des hommes ? laissez-moi voir après vous, & si nous sommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la Lune,

ne, examinons alors s'ils sont Chrétiens, & si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux & nous.

Tout est grand & admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier: ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait suppose régle & perfection. Homme vain & présomtueux! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez: vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible: quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre attelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entreprise est forte & au dessus de vous; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre; je suis content.

Rois, Monarques, Potentats, sacrées Majestez! vous ai-je nommez par tous vos superbes noms? Grands de la terre, très-hauts, très-puissans & peut-être bien-tôt, *tout-puissans Seigneurs!* nous autres hommes nous

avons

vons besoin pour nos moissons d'un peu de pluye, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

CHAP. XVI.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature sont populaires : les causes, les principes ne le sont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les tems ne sont qu'un instant, comparez à la durée de Dieu, qui est éternelle : tous les espaces du Monde entier, ne sont qu'un point, qu'un leger atome, comparez à son immensité. S'il est ainsi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini ? je demande qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme, qu'est-ce qu'un grain de poussiere qu'on appelle la Terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette Terre que l'homme possede, & qu'il habite ? Les méchans prosperent pendant qu'ils vivent, quelques méchans je l'avouë : la vertu est oppri-

opprimée, & le crime impuni sur la Terre quelquefois, j'en conviens: c'est une injustice, point du tout. Il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, & que le crime demeure impuni: il faudroit du moins que ce peu de tems où les bons souffrent, & où les méchans prosperent, eût une durée, & que ce que nous appellons prosperité, & fortune, ne fût pas une apparence fausse & une ombre vaine qui s'évanouït; que cette Terre, cet atome, où il paroît que la vertu & le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scene où se doivent passer la punition & les récompenses.

De ce que je pense, je n'infere pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre: or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainsi une action bonne ou mauvaise, & ce qu'on appelle vertu ou crime. Que

le

le crime absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice, qu'il le soit sur la terre, c'est un mystere : supposons pourtant avec l'Athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation, ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice : toute justice est une conformité à une souveraine Raison, je demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles : or toute confirmité à la Raison est une vérité, cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles véritez : cette vérité d'ailleurs, ou n'est point, & ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance, elle est donc éternelle cette connoissance, & c'est Dieu.

Les dénouëmens qui découvrent les crimes les plus cachez, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroissent si simples & si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'Au-

 teur;

teur ; & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte, sont en si grand nombre, que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils soûtiennent que le hazard de tout tems a passé en coûtume.

* Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la Terre sans exception, soient chacun dans l'abondance, & que rien ne leur manque, j'infere de là que nul homme qui est sur la Terre, n'est dans l'abondance, & que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, & ausquelles les deux autres se réduisent, l'argent & les terres : si tous sont riches, qui cultivera les terres, & qui fouillera les mines ? Ceux qui sont éloignez des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes & minerales, ne pourront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce, & on le suppose ; mais si les hommes abondent de biens, & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera

chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravannes ? on manquera alors du nécessaire, & des choses utiles : S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'Arts, plus de Sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les Loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle; attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le Soleil se leve pour eux sur l'horison, en vain il échauffe la terre & la rend féconde, en vain le Ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent, & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance, inutilement aussi la Mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, & en tirer tous les tresors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de

tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie: ceux-ci servent, obéïssent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent: ceux-là jouïssent, nourrissent, secourent, protegent, gouvernent: tout ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

* Mettez l'autorité, les plaisirs & l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins & la misere de l'autre, ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une Loi divine: une trop grande disproportion, & telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémitez sont vicieuses, & partent de l'homme: toute compensation est juste & vient de Dieu.

* Si on ne goûte point ces Caracteres, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de même.

DISCOURS

DISCOURS
PRONONCÉ
DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE.



PREFACE.

CEUX qui interrogez sur le Discours que je fis à l'Academie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçû, ont dit sechement que j'avois fait des caracteres, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même desirer : car le Public aiant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévoir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caracteres dans le Discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Academicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de

l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succede ; & de l'Academie Françoise : de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels : or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la difference qu'il y a des éloges personnels aux caracteres qui louënt, que je la puisse sentir, & avouër ma faute. Si chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner ; je dis peut-être, puisque les caracteres, ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avouë que j'ai ajoûté à ces tableaux qui étoient de commande, les loüanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Academie Françoise ; & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caracteres, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs Ouvrages, dont j'ai fait des

des éloges critiques plus ou moins étendus selon que les sujets qu'ils y ont traitez pouvoient l'exiger. J'ai loüé des Academiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vrai, mais je les ai loüez tous, qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoûtent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple; je veux en convenir, & que j'ai pris soin de m'écarter des lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si long tems pour avoir servi à un nombre infini de pareils Discours depuis la naissance de l'Academie Françoise: m'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athenes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie? Etre au comble de ses vœux de se voir Academicien: protester que ce jour où l'on joüit pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie: douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraye ou qu'on ait songée: esperer de puiser desormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Françoise: n'avoir accepté, n'avoir desiré une telle pla-

ce que pour profiter des lumieres de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. *Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connuës que je n'eusse dû les trouver, les placer & en mériter des applaudissemens ?*

Parce donc que j'ai crû que quoique l'envie & l'injustice publient de l'Academie Françoise, quoiqu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa décadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer, & que dans cette prévention où je suis je n'ai pas esperé que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable ; & que je me suis servi de l'occasion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches ! Ciceron a pû louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient presens, il les a louëz plusieurs fois, il les a louëz

seuls,

seuls, dans le Senat, souvent en presence de leurs ennemis, toûjours devant une Compagnie jalouse de leur merite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en sauroit avoir l'Academie Françoise. J'ai loüé les Academiciens, je les ai louez tous, & ce n'a pas eté impunément : que me seroit-il arrivé si je les avois blâmez tous ?

Je viens d'entendre, *a dit Theobalde*, une grande vilaine Harangue qui m'a fait bailler vingt fois, & qui m'a ennuyé à la mort : *Voila ce qu'il a dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, lui & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interêts : Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès que je leur avois balbutié la veille un Discours où il n'y avoit ni stile, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraye satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnerent*

si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entenduë, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les Caracteres faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable : ils prononcerent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Preface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.

Ils firent plus : violant les loix de l'Academie Françoise, qui défendent aux Academiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs Confreres, ils lâcherent sur moi deux Auteurs associez à une même Gazette * *: Ils les animerent non pas à publier contre moi une satyre fine & ingenieuse, Ouvrage trop au dessous des uns & des autres*, facile à ma-

* Mer. Gal.

manier ; & dont les moindres esprits se trouvent capables, *mais à me dire de ces injures grossieres & personnelles, si difficiles à rencontrer, si penibles à prononcer ou à écrire, sur tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur réputation.*

Et en verité je ne doute point que le Public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri universel où tombe necessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette mediocrité répandue sur leurs Ouvrages. S'il s'imprime un Livre des mœurs assez mal digeré pour tomber de soi-même & ne pas exciter leur jalousie, ils le louënt volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point : mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie :

Prose,

Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proye à une haine implacable qu'ils ont conçuë contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec des signes d'une approbation publique. On ne sait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarets, & s'ils en sont crûs, revenir au Pedagogue Chrétien, & à la Cour Sainte. Il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en general, qui d'un vers fort & d'un stile d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la molesse l'ordure & l'hypocrisie, où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître, un BOURDALOUE *en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives ni plus innocentes, il n'importe*, c'est médisance, c'est calomnie. *Voilà depuis quelque tems leur unique ton, celui qu'ils employent contre les ouvrages de Mœurs qui réüssissent: ils y prennent tout litteralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ni la Poësie ni la figure, ainsi ils les condamnent: ils y trou-*

trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace, où n'y en a-t-il point ? si ce n'est peut-être dans leurs écrits. BERNIN *n'a pas manié le marbre, ni traité toutes ses figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevez tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'Ouvrier : si c'est un cheval, les crins sont tournez d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le jouet du vent, lœil est ardent, les nàzeaux souflent le feu & la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses copistes ni a ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de* PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter que sans blesser & sans nommer les vicieux on se declare contre le vice ? sont-ce des Chartreux & des Solitaires ?

res ? sont-ce les Jesuites hommes pieux & éclairez ? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbayes ? Tous au contraire lisent ces sortes d'Ouvrages, en particulier & en public a leurs recréations ; ils en inspirent la lecture à leurs Pensionnaires, à leurs Eleves, ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliotheques : n'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'œconomie du Livre des Caracteres ? n'ont-ils pas observé que de seize Chapitres qui le composent, il y en a quinze qui s'attachant à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu ; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seiziéme & dernier Chapitre, où l'Atheisme est attaqué & peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte & les

les plaintes des libertins ? Qui sont donc ceux qui osent repeter contre un Ouvrage si serieux & si utile ce continuel refrain, c'est médisance, c'est calomnie ; *il faut les nommer, ce sont des Poëtes, mais quels Poëtes ? des Auteurs d'Hymnes sacrez ou des Traducteurs de Pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles ? Non ; mais des faiseurs de Stances & d'Elegies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigramme sur une belle gorge, un Madrigal sur une jouissance : Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggerer, j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont ont été les Theobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux, & dans leur attelier.*

Ils sont encore allez plus loin, car palliant d'une politique zelée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien

louëz

loüez & si long-tems que chacun des autres Academiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature, contre leurs plus irréconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la verité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excitez peut-être par les Theobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semez dans un Ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un Livre tout ce qui n'est que re-

marques solides ou serieuses réflexions; quoi qu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caracteres: & après les avoir expliquez à leur maniere, & en avoir crû trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles, qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent déchiffrez, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoi qu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque tems si je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits, & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité: mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caracteres, quelle digue éleverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville, & qui bien-tôt va gagner la Cour? Dirai-je serieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni auteur

teur ni complice de ces clefs qui courent; que je n'en ai donné aucune, que mes familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées; que les personnes les plus accréditées de la Cour ont desesperé d'avoir mon secret? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un mal-honnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me representer dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pû moi-même les forger telles qu'elles sont, que je les ai vûës? Etant presque toutes differentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes Remarques? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, & être distribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortaigne & à Belesme, dont les differentes applications sont à la Baillive, à la fem-

femme de l'Assesseur, au Président de l'Election, au Prevôt de la Maréchaussée, & au Prevôt de la Collegiale? Les noms y sont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon Ouvrage: je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province. J'ai peint à la verité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginez: me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les Lecteurs par le caractere, ou comme le disent les mécontens, par la satyre de quel-

quelqu'un? qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavouë & que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interpretes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vûë de louer leur vertu ou leur mérite: j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voye de loin, & que le Lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms veritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des Lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trou-

ver

uer enfin mille tours & mille faux-fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent, & les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenuë dans la composition des Caracteres.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontens, je ne sai en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce Remerciement à l'Academie Françoise un Discours oratoire qui eût quelque force & quelque étenduë: de zelez Academiciens m'avoient déja frayé ce chemin, mais ils se sont trouvez en petit nombre, & leur zele pour l'honneur & pour la réputation de l'Academie n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire; & qu'un moment à parler, quoi que capables de parler longtems, & de parler bien.

J'ai pensé au contraire, qu'ainsi que nul Artisan n'est aggregé à aucune Societé, ni n'a ses Lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de mê-

me & avec encore plus de bienséance un homme associé à un Corps qui ne s'est soutenu, & ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fit aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer : Il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus régner au Barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expedition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Academie Françoise ; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette Compagnie plus celebre, que si au sujet des réceptions de nouveaux Académiciens, elle savoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juste étenduë, faites de main de maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la Science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un Discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quel-

quelques minutes : car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répandu, n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnez à la critique qu'on en avoit faite; s'il a sû franchir Chantilly écueil des mauvais Ouvrages; si l'Academie Françoise à qui j'avois appellé comme au Juge souverain de ces sortes de pieces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives; si elle n'étoit pas en effet composée d'un stile affecté, dur & interrompu, *ni chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Operas, *& dans tant* d'Epîtres Dédicatoires, *il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Theobalde. Je vois les tems, le Public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le desapprouvent, qu'ils y ayent baaillé.*

 Car

*Car voudroient-ils presentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal réussi dans le Public qu'ils ne l'avoient esperé ; qu'ils savent que deux Libraires ont plaidé * à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavouer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée ? Me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit ? On sait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçû à l'Academie Françoise, prié, sollicité, persecuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la memoire, leur résista toujours avec fermeté. Il leur dit*, qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moi, que la préference qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui marquoient,

* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

[d]onnoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une veritable peine ; que deux Discours également innocens, prononcez dans le même jour, devoient être imprimez dans le même tems. *Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai citez avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plû de lui donner, à un dessein formé de medire de moi, de mon Discours & de mes Caracteres ; & il me fit sur cette satyre injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes, qu'ils ont crû faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collegue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'ils ne sont ni courtisans ni dévouez à la faveur, ni interessez, ni adulateurs ; qu'au contraire ils sont sinceres, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du stile & des expressions de mon Remerciement*

à l'Academie Françoise. Mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple lui a été favorable : qu'importe : ils repliqueront avec constance que le Public a son goût, & qu'ils ont le leur : réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout different. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes Ecrits : car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie ; je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils mes Ouvrages tels, qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes & le Public.



DISCOURS



DISCOURS

PRONONCE'

DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Le Lundi quinziéme Juin 1693.



ESSIEURS,

Il ſeroit difficile d'avoir l'honneur de ſe trouver au milieu de vous, d'avoir devant ſes yeux l'Academie Françoiſe, d'avoir lû l'Hiſtoire de ſon

établiſſement, ſans penſer d'abord à celui à qui elle en eſt redevable, & ſans ſe perſuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tiſſu de louanges qu'exigent le devoir & la coûtume, par quelques traits où ce grand Cardinal ſoit reconnoiſſable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'eſt point un perſonnage qu'il ſoit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces Diſcours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Oratoire. Suivez le Régne de Loüis le Juſte, c'eſt la vie du Cardinal de Richelieu, c'eſt ſon éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre : Que pourrois-je ajoûter à des faits encore récens & ſi mémorables ? Ouvrez ſon Teſtament politique, digerez cet Ouvrage, c'eſt la peinture de ſon eſprit, ſon ame toute entiere s'y développe, l'on y découvre le ſecret de ſa conduite & de ſes actions, l'on y trouve la ſource & la vraiſemblance de

tant & de si grands évenemens qui ont paru sous son administration : l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste ; a pû agir sûrement & avec succès, & que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Genie fort & superieur, il a sû tout le fond & tout le mystere du Gouvernement ; il a connu le beau & le sublime du Ministere ; il a respecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance ; il a opposé des Alliez à des Ennemis ; il a veillé aux interêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses Finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame sérieuse, & austere, formidable aux Ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir

blir le parti de l'Heresie, tantôt à déconcerter une Ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être savante, a goûté les belles Lettres & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, Hommes dévouez à la fortune, qui par le succès de vos affaires particulieres, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques! qui vous donnez pour des génies heureux & pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lû, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des Sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de vôtre fonds: apprenez que le Cardinal de Richelieu a sû; qu'il a lû; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de Lettres, mais qu'il les a aimez, caressez, favorisez; qu'il leur a ménagé des privileges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réunis en une Compagnie celebre, qu'il en a fait l'Academie Françoise. Oui, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de

de toute aſſociation qui ne roule pas ſur les établiſſemens & ſur l'interêt ! celle-ci eſt une des penſées de ce grand Miniſtre, né homme d'Etat, dévoué à l'Etat, eſprit ſolide, éminent, capable dans ce qu'il faiſoit des motifs les plus relevez, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie ; incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il ſervoit, de la France à qui il avoit conſacré ſes méditations & ſes veilles.

Il ſavoit quelle eſt la force & l'utilité de l'éloquence, la puiſſance de la parole qui aide la Raiſon & la fait valoir, qui inſinuë aux hommes la juſtice & la probité, qui porte dans le cœur du ſoldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels ſont les fruits de l'Hiſtoire & de la Poëſie, quelle eſt la neceſſité de la Grammaire, la baſe & le fondement des autres Sciences, & que pour conduire ces choſes à un degré de perfection qui les rendît avantageuſes à la Républi-

que, il faloit dresser le plan d'une Compagnie, où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit & le savoir rassemblez par des suffrages, n'allons pas plus loin ; voilà, Messieurs, vos principes & votre régle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappellez en votre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilez, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution : ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette Assemblée generale de toute l'Eglise : il n'y avoit aucun de vos illustres prédecesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque Ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée, tels étoient ces grands Artisans de la parole, ces premiers Maîtres de l'Eloquence Françoise, tels

tels vous êtes, Messieurs, qui ne cedez ni en savoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précedez.

L'un aussi correct dans sa Langue que s'il l'avoit apprise par regles & par principes, aussi élegant dans les Langues étrangeres que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toûjours parler celui de son païs : il a entrepris, il a fini une penible traduction que le plus bel esprit pourroit avouer, & que le plus pieux personnage devroit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre Langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable pour y substituer le vrai-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux, il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, éleve les petits sujets jusqu'au sublime, homme unique dans son

genre d'écrire, toûjours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modeles, modele lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui & se rendre propre tout ce qu'il manie, il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention: ses vers forts & harmonieux, faits de genie, quoique travaillez avec art, pleins de traits & de poësie, seront lûs encore quand la Langue aura vieilli, en seront les derniers débris: on y remarque une critique sûre, judicieuse, & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui regne sur la scene, qui s'est emparé de tout le theatre: il ne l'en depossede pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoû-

tume

tume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit preferé, quelques autres qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siecle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premieres années, n'aiment peut-être dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtems une envieuse Critique & qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens, Orateur, Historien, Theologien, Philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ? un défenseur de la Religion, une lumiere de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la posterité, un Pere de l'Eglise. Que n'est-il point ! Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix si digne de vous ? Quelles choses

ſes vous furent dites dans la place où je me trouve ! je m'en ſouviens, & après ce que vous avez entendu, comment oſai-je parler, comment daignez-vous m'entendre ? avouons-le, on ſent la force & l'aſcendant de ce rare eſprit, ſoit qu'il prêche de genie & ſans preparation, ſoit qu'il prononce un diſcours étudié & oratoire, ſoit qu'il explique ſes penſées dans la converſation : toûjours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élevation, ni tant de facilité, de delicateſſe, de politeſſe : on eſt aſſez heureux de l'entendre, de ſentir ce qu'il dit, & comme il le dit : on doit être content de ſoi ſi l'on emporte ſes reflexions, & ſi l'on en profite. Quelle grande acquiſition avez-vous faite en cet homme illuſtre ? à qui m'aſſociez-vous ?

Je voudrois, Meſſieurs, moins preſſé par le tems & par les bienſeances qui mettent des bornes à ce Diſcours, pouvoir louer chacun de ceux qui compoſent cette Academie, par des endroits encore plus marquez

&

& par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagez entre vous : Veut-on de diserts Orateurs qui ayent semé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui, avec une saine morale, ayent emploïé tous les tours & toutes les finesses de la Langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnitez, les Temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste & profonde litterature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échapées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une memoire, une methode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siecles ; cette doctrine admirable vous la possedez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette savante Assemblée. Si l'on est curieux du don des Langues joint au dou-

double talent de savoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de verité, des qualitez si rare ne vous manquent pas, & sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'experience, qui par le privilege de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse; d'autres qui placent heureusement & avec succès dans les négociations les plus delicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire ; d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employez aux Judiciaires, toûjours avec une égale reputation; tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'eloquence, vous n'attendrez pas longtems, reservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi. Que vous manque-t-il enfin, vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraison, des Poëtes en tout genre de poësies, soit

mo-

morales, soit chrétiennes, soit heroïques, soit galantes & enjouées, des imitateurs des Anciens, des Critiques austeres, des esprits fins, délicats, subtils, ingenieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles ? encore une fois à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciement ? il ne doit pas neanmoins cette homme si louable & si modeste apprehender que je le loue : si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succeder ? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres morts dont ils remplissent la place hesitent partagez entre plusieurs choses qui meritent également qu'on les releve : vous aviez choisi en M. l'Abbé de la Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le

cœur,

cœur, qui avoit des mœurs si sages & si chrétiennes, qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualitez étoit de bien écrire ; de solides vertus, qu'on voudroit celebrer, font passer legerement sur son érudition ou sur son éloquence ; on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses ouvrages ; je préfererois en effet de prononcer le Discours funebre de celui à qui je succede, plûtot que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le merite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien hereditaire ; si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille qui l'avoit renduë comme votre alliée, puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée & qu'il l'avoit mise avec l'Academie Françoise sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier : on s'en souvient comme de l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens : il a laissé à douter en quoi il excelloit

davan-

davantage, ou dans les belles Lettres, ou dans les affaires, il est vrai du moins, & on convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son tems ; homme grave & familier, profond dans les déliberations, quoique doux & facile dans le commerce il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves, ou sententieux, ce qui est plus rare que la Science, & peut-être que la probité, je veux dire de la dignité, il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire ; il l'a annobli : il a été grand & accredité sans ministere, & on ne voit pas que ceux qui ont sû tout réunir en leurs personnes, l'ayent effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années ce grand Protecteur, vous jettâtes la vûë autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorez de vous recevoir : mais le sentiment de votre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes

pour

pour la reparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à vôtre gloire : avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçus ! n'en soyons pas surpris, c'est son caractere, le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la memoire des choses dont nous nous sommes vûs le plus fortement imprimez ! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passez dans l'agitation & dans le trouble ; curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la pieté & la Religion avoient poussée jusqu'aux dernieres épreuves de l'adversité, helas ! avoient-ils peri sur la mer ou par les mains de

leurs

leurs ennemis, nous ne le savions pas : on s'interrogeoit, on se promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient sur un évenement si lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces personnes Royales à qui l'on prenoit tant d'interêt, eussent pû échaper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez ? ne faloit-il pas une Terre Etrangere où ils pussent aborder, un Roi également bon & puissant, qui pût & qui voûlut les recevoir ? Je l'ai vuë cette reception, spectacle tendre s'il en fut jamais ! On y versoit des larmes d'admiration & de joye : ce Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses Camps & de ses Armées il foudroye une ville qui lui résiste, ou qu'il dissipe les Troupes Ennemies du seul bruit de son approche.

S'il soûtient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'a-

l'avoir à des conditions qui soient justes & qui fassent honneur à la Nation, qui ôtent pour toûjours à l'Ennemi l'esperance de nous troubler par de nouvelles hostilitez. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a executé, ou par lui-même, ou par ses Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste & qui les exercera longtems. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne : je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions, elles sont connuës, elles lui échapent : on le felicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques grands de son Etat, que dit il ? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, & qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il sait, Messieurs, que la fortune d'un Roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontieres, d'être craint de ses ennemis ; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le

cœur,

cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possedent. Provinces éloignées, Provinces voisines! ce Prince humain & bienfaisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur; c'est là son attitude: il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flute champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la serenité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits la felicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il essuye l'inclémence du Ciel & des saisons, qu'il expose sa personne; qu'il risque une vie heureuse: voilà son secret, & les vûës qui le font agir: on les penetre, on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer, qu'on ne devi-

ne point les projets de ce ſage Prince ; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les perſonnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ſes Miniſtres. Il ne ſe décharge pas entierement ſur eux du poids de ſes affaires : lui-même, ſi je l'oſe dire, il eſt ſon principal Miniſtre, toujours appliqué à nos beſoins, il n'y a pour lui ni tems de relâche ni heures privilegiées : déja la nuit s'avance, les gardes ſont relevées aux avenuës de ſon Palais, les Aſtres brillent au Ciel & font leur courſes, toute la Nature repoſe, privée du jour, enſevelie dans les ombres, nous repoſons auſſi, tandis que ce Roi retiré dans ſon baluſtre veille ſeul ſur nous & ſur tout l'Etat : tel eſt, Meſſieurs, le Protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ſes peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illuſtrée par une ſi haute protection ; je ne le diſſimule pas, j'ai aſſez eſtimé cette diſtinction pour deſirer de l'avoir dans toute ſa fleur & dans toute ſon integrité, je veux dire

dire de la devoir à votre ſeul choix ; & j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas oſé en bleſſer, pas même en effleurer la liberté par une importune ſollicitation : j'avois d'ailleurs une juſte défiance de moi-même, je ſentois de la répugnance à demander d'être preferé à d'autres qui pouvoient être choiſis : j'avois crû entrevoir, Meſſieurs, une choſe que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations ſe tournoient ailleurs, ſur un ſujet digne, ſur un homme rempli de vertus, d'eſprit & de connoiſſances, qui étoit tel avant le poſte de confiance qu'il occupe, & qui ſeroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me ſens touché, non de ſa déference ; je ſais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, juſques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene ſon fils à un ſpectacle, la foule y eſt grande, la porte eſt aſſiegée, il eſt haut & robuſte, il fend la preſſe, & comme il eſt prêt d'entrer, il pouſſe ſon fils devant lui, qui ſans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir ſupplié quelques-uns

de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Academie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre seule magnificence : il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque : un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, & que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit ?

DÉFENSE

DE M.

DE LA BRUYERE

ET DE SES

CARACTERES,

Contre les Accusations & les Objections

DE M. DE VIGNEUL-MARVILLE,

Par M. COSTE.

Troisiéme Edition revuë & corrigée par l'Auteur.



DÉFENSE DE M. DE LA BRUYERE ET DE SES CARACTERES,

Contre les Accusations, & les Objections DE MONSIEUR DE VIGNEUL-MARVILLE.



SI ce que M. de *Vigneul-Marville* vient de publier dans ses *Melanges d'Histoire & de Litterature*, contre la personne & les Ecrits de M. *de la Bruyére*, me paroissoit de quel-

que force, je n'entreprendrois pas de le refuter, de peur de faire tort à M. de la Bruyére par une méchante Apologie. C'est un tour que bien des gens ont joüé à leurs meilleurs Amis, témoin l'Auteur du Traité *de la Delicatesse*, qui voulant défendre le Reverend P. *Bouhours* contre le fameux *Cleanthe*, ne fit autre chose que fournir à ce dernier le sujet d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de tomber dans cette inconvenient en repoussant les Objections de M. de Vigneul-Marville : car elles sont si foibles pour la plûpart, qu'il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour les détruire, comme j'espere de le faire voir à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire cet Ecrit avec toute l'attention nécessaire pour le bien comprendre.

Il faut pourtant que ces Objections ayent quelque chose d'éblouïssant, puisque le judicieux Auteur qui continuë à nous donner les *Nouvelles de la République des Lettres* après le savant Mr. *Bayle*, en parle ainsi dans l'Extrait qu'il a fait de ces *Mélanges* d'Histoire & de Litterature:

Il n'y a guéres d'apparence, que M. de Vigneul-Marville *fasse revenir le Public de l'estime qu'il a conçuë pour les Caractéres de Mr. de la Bruyére, Cependant on ne sera pas fâché de lire la Critique qu'il fait de cet Auteur, sur la fin de son Ouvrage.* J'ai conclu de là que, si cette Critique meritoit d'être luë, elle valoit aussi la peine d'être refutée. Et c'est ce qui m'a déterminé à publier ce petit Ouvrage.

M. de Vigneul-Marville attaque la personne de M. de la Bruyére, & l'Ouvrage qu'il a donné au Public sous le titre de *Caractéres ou Mœurs de ce siécle.* Je vais le suivre pas à pas, & commencer avec lui par la personne de M. de la Bruyére.

* Au Mois de Janvier 1700. p. 92.

PREMIERE PARTIE.

De la personne de M. de la Bruyére.

I. AVANT toutes choses, j'avouerai sincerement que je n'ai jamais vû M. de la Bruyére. Je ne le connois que par ses Ouvrages. Il ne paroît pas que M. de Vigneul-Marville l'ait connu plus particuliérement que moi; du moins si l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans son Livre. Car c'est sur le Portrait que M. de la Bruyére à fait de lui-même dans ses Ecrits que M. de Vigneul-Marville croit qu'il est aisé de le connoître: & l'on ne voit pas qu'il ajoûte de nouveaux traits aux différens Caractéres qu'il prétend que cet Auteur nous a donné de lui-même dans son Livre. Si donc je puis faire voir que M. de Vigneul-Marville a mal pris les paroles de M. de la Bruyére dans tous ces endroits, où il s'imagine que cet illustre Ecrivain s'est dépeint lui-même, peu im-

importe que je n'aye jamais vû M. de la Bruyére ; je ne suis pas moins en droit de le défendre contre les fausses accusations de son Adversaire.

II. Le *principal Caractére de M. de la Bruyére*, dit d'abord M. de Vigneul-Marville, *c'est celui d'un Gentilhomme à louër, qui met enseigne à sa porte, & avertit le siécle présent & les siécles à venir, de l'antiquité de sa noblesse. Il le fait sur le ton de* * *Dom Guichotte, & d'une maniére tout-à-fait délicate & fine.* » Je le dé-
« clare nettement, † *dit-il*, afin que
« l'on s'y prépare, & que personne
« un jour n'en soit surpris. S'il ar-
« rive jamais que quelque Grand me
« trouve digne de ses soins, si je fais
« enfin une belle fortune, il y a un
« Geofroy de la Bruyére que toutes
« les Chroniques rangent au nombre
« des

* *Melanges d'Histoires & de Litterature, recueillis par Mr. de Vigneul-Marville.* A Rotterdam, 1700 *pag.* 325. Je me servirai toûjours de cette Edition.

† Ce sont les propres paroles de Mr. de la Bruyére, dans ses *Caractéres*, au Chap. XIV. intitulé, DE QUELQUES USAGES, p. 199.

« des plus grands Seigneurs de Fran-
« ce, qui suivirent GODEFROY
« DE BOUILON à la conquête
« de la Terre sainte : voilà alors de
« qui je descens en ligne directe.

M. de Vigneul-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule & sans égale : mais il auroit fait plus de justice à M. de la Bruyére, s'il y eût vû une Satire ingenieuse de ces gens, qui roturiers de leur propre aveu, tandis qu'ils sont pauvres, croyent être nobles dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que M. de la Bruyére attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce Chapitre. *Un homme du Peuple*, dit-il (195.) un peu avant le passage que je viens de citer après M. de Vigneul-Marville, *un homme du Peuple, à force d'assûrer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continuë de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le Roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron, ou de quelque Châtelain, dont il est vrai qu'il*

ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

M. de la Bruyére qui savoit que tous les Ordres sont infectez de cette maladie de vouloir s'élever au dessus de leur condition dans leur esprit, & surtout dans l'esprit des autres hommes, revint à la charge ; *Un bon Gentilhomme*, dit-il, *veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les presséances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'*HOSIER *ne lui a pas faire, il devient enfin un petit Prince.*

Et enfin pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétentions mal fondées, M. de la Bruyere se représente lui-même comme entêté de cette passion, mais d'une maniére qui fait bien voir qu'il en connoît toute la foiblesse, & qu'il ne parle de lui, que pour pouvoir se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaquez de ce mal. *S'il arrive jamais*, dit-il, *que quelque Grand me trouve digne de ses soins,*

Si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyére, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON *à la Conquête de la Terre sainte : voilà alors de qui je descens en ligne directe.*

Il n'y a pas un mot dans ce passage qui ne fasse sentir l'ironie que l'Auteur avoit dans l'esprit en l'écrivant. M. de la Bruyére ne dit pas qu'il prétend descendre présentement de ce Geoffroy de la Bruyére, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre sainte. Mais s'il vient enfin à faire une belle fortune, voila *alors* de qui il descend *en ligne directe.* Il seroit à présent fort en peine de prouver qu'il tire son origine de ce grand Seigneur : mais *alors* il n'en doutera plus, & le publiera hardiment, prétendant en être crû sur sa parole, aussi bien que tant d'autres qui ne sont nobles que du jour qu'ils parviennent à quelque grande fortune. Si ces Nobles chimeriques s'é-

toient

toient avisez de se faire des Ayeux illustres dans le tems qu'ils portoient la mandille, qu'ils vendoient du drap à l'aune, ou qu'ils labouroient la terre, tout le monde se seroit moqué d'eux. Cependant, comme leur origine ne sauroit changer avec leur fortune, & qu'ils auroient été aussi bien fondez à se vanter de leur pretenduë Noblesse lorsqu'ils étoient pauvres, qu'après être devenus riches, M. de la Bruyére qui ne s'est chargé de joüer leur personnage, que pour les rendre plus ridicules, déclare d'avance, que, s'il ne prétend pas descendre *encore* d'un Geoffroy de la Bruyére, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre sainte, il n'aura garde de laisser échaper un si beau nom, s'il vient jamais à faire fortune. Voilà *alors* de qui il descendra incontestablement : & cela, non par quelque alliance éloignée, mais *en ligne directe*, car l'un ne sera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit-il, je vous prie, marquer plus vivement la folie de ces Nobles de qua-

quatre jours, qui contens de leurs veritables Ayeux, tandis qu'ils ont vêcu dans une condition conforme à leur origine, s'avisent tout d'un coup de se glorifier de l'ancienneté de leur noblesse, dès qu'ils viennent à s'enrichir? Je croi pour moi, qu'on ne seroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de M. de la Bruyére, comme a fait M. de Vigneul-Marville, qu'à se figurer que *Boileau* a écrit sans genie & sans reflexion; sous prétexte qu'il dit en parlant de lui-même,

* Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard,
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art;
Quoi qu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous, de garder le silence.

Rien n'est plus ordinaire à certains Ecrivains, que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres. Ce sont des Tableaux qu'ils exposent à la vûe des hom-

* Satire IX. vs. 45.

hommes pour les engager adroitement à les examiner de ſang froid , afin que quiconque y reconnoîtra ſes propres traits, ſonge à ſe corriger , s'il le trouve à propos. C'eſt juſtement dans cette vûë que M. de la Bruyere nous déclare, qu'il ne manquera pas de deſcendre en droite ligne d'un Geoffroy de la Bruyére que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, &c. *ſuppoſé qu'il vienne à faire une belle fortune.*

Il eſt tout viſible que s'il eût crû deſcendre veritablement de ce Geoffroy de la Bruyére, il auroit dit ſans détour, que, ſoit qu'il fit jamais fortune ou non, il ſe pouvoit glorifier de l'antiquité de ſa Nobleſſe, puiſqu'il pouvoit faire remonter ſon origine juſqu'à ce grand Seigneur qui ſuivit Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre ſainte.

S'il l'eût pris ſur ce ton, peut-être M. de Vigneul-Marville auroit eû droit de le traiter de *Dom Quichotte*. Mais ce dangereux Critique n'avoit qu'à lire la reflexion qui ſuit immediatement celle qu'il a cenſurée ſi mal

à

à propos, pour être convaincu que M. de la Bruyére savoit trop bien en quoi consistoit la veritable noblesse, pour faire parade d'une origine illustre, dont il eût pû même donner de bonnes preuves, bien loin de se glorifier d'une noblesse mal fondée, comme son Censeur l'en accuse. *Si la Noblesse est vertu*, dit ce grand homme, *elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. S'il est heureux d'avoir de la naissance*, * dit-il ailleurs, *il ne l'est pas moins d'être tel, qu'on ne s'informe plus si vous en avez.* Quelle apparence qu'un homme qui a des sentimens si *nobles* & si relevez, soit capable de tomber dans une vanité aussi sotte & aussi puerile que celle que M. de Vigneul-Marville lui attribuë avec tant d'assurance? Permettez-moi de vous citer encore un endroit des *Caractéres* qui fait bien voir que M. de la Bruyére jugeoit du vrai prix des choses, sans se laisser éblouir à de vaines apparences.

Cha-

* Chap. II DU MERITE PERSONNEL, p. 187.

* *Chaque heure en soi comme à notre égard est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entierement, les millions de siécles ne la rameneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent & se perdent sans retour dans l'abyme des tems. Le Tems même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les Espaces immenses de l'Eternité, & il sera effacé. Il y a de legeres & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables, qui passent, & que j'appelle des Modes, LA GRANDEUR, la Faveur, les Richesses, la Puissance, l'Autorité, l'Indépendance, le Plaisir, les Joyes, la Superfluité. Que deviendront ces* MODES, *quand le Tems même aura disparu ?* LA VERTU SEULE SI PEU A LA MODE, VA AU DE-LA DES TEMS.

J'ai été bien aise de transcrire ici ce beau passage, parce que l'ayant lû cent fois avec un nouveau plaisir, j'ai cru, que, soit qu'on l'eût déja lû ou non, l'on ne seroit point fâché de le voir ici.

Mais

* Chap. XIII. DE LA MODE, p. 198.

Mais pour revenir à M. de Vigneul-Marville, s'il a crû veritablement que M. de la Bruyére s'étoit glorifié de l'antiquité de sa noblesse en fanfaron, & comme un vrai Dom Quichotte; quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir voulu tourner en ridicule un passage qui n'a été écrit que pour se mocquer de la folle vanité qu'il attribuë à M. de la Bruyére?

Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les soins inutiles que se sont donné tant de savans Critiques pour expliquer certains passages des Anciens Auteurs. Il est visible par les sens contraires qu'ils donnent à ces passages, qu'ils prêtent à leurs Auteurs bien des pensées qui ne leur sont jamais tombées dans l'esprit. Mais lors même que tous les Critiques s'accordent sur le sens d'un passage un peu difficile de *Virgile*, d'*Horace*, &c. il est plus que probable qu'ils se trompent fort souvent: puisqu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurez d'un Auteur moderne qui a écrit en notre propre Langue, & a vêcu de notre tems. Il n'y

l * qu'environ cinq ans que M. de la Bruyére est mort. Son Livre est écrit en François, & ne roule que sur des matieres de l'usage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France, & dans les Païs Etrangers où l'on l'imprime aussi souvent qu'en France. Cependant voici un François, homme de Lettres, qui voulant critiquer M. de la Bruyére, lui fait dire précisément tout le contraire de ce qu'il dit ;

Après cela, Docteur, va pâlir sur la Bible.

Cela ne doit pourtant pas décrier la lecture des bons Livres, ni en détourner les personnes qui aiment à passer leur tems de la maniere la plus agréable & la plus utile tout ensemble. Car enfin si l'on n'entend pas toujours un Auteur, c'est quelquefois parce qu'il n'est pas intelligible : & alors, il n'y a pas grand mal de ne le point entendre. Nous ne laissons pas d'a-

* Cette *Défense de M. de la Bruyére* fut imprimée pour la premiere fois en 1702. & M. de la Bruyére mourut en 1696. le 10. de Mai, âgé de 52. ans.

d'avoir bien employé notre tems ; si dans plusieurs autres endroits de son Livre il nous a fait comprendre des choses qui nous peuvent être de quelque usage. Il faut dire en ce cas-là ce qu'*Horace* disoit d'un bon Poëme où il trouvoit quelques défauts,

—— Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.
De Arte Poetica. v. 351.

„ Dans une piéce, où brillent „ des beautez sans nombre, je ne suis „ point choqué d'y voir quelques ta„ ches, qui sont échapées à l'Au„ teur, ou par négligence, ou par„ ce qu'on ne peut pas prendre „ garde à tout ". Quelquefois aussi ce qui est fort clair dans un Livre, nous paroît obscur, parce que nous ne le lisons pas avec assez d'attention. Il n'y a, je croi, personne qui se mêle de lire, à qui il n'arrive de tems en tems de se surprendre dans cette faute. Le seul remede à cela c'est de nous défier de nous-mê-

mes

mes & de relire plusieurs fois un passage avant que de décider qu'il est obscur, absurde, ou impertinent.

Mais si quelqu'un est obligé à prendre ces précautions, c'est sur tout ceux qui s'érigent en Censeurs Publics des Ouvrages d'autrui. Pour cela il ne faut pas lire un Livre dans le dessein de le critiquer, mais simplement pour l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y est, sans vouloir pénétrer dans l'intention de l'Auteur au de-là de ce qu'il nous en a découvert lui-même. Si M. de Vigneul-Marville eût lû l'Ouvrage de M. de la Bruyére dans cette disposition d'esprit, il n'y auroit pas trouvé tant de fondement aux censures qu'il fait de sa Personne. C'est ce que je pense avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait d'*être un Gentilhomme à louër, de mettre enseigne à sa porte, en avertissant le siécle present & les siécles à venir de l'antiquité de sa noblesse* : car on ne vit jamais d'accusation plus mal fondée. Je ne sai si M. de Vigneul-Marville en tombera d'accord ; mais lui excepté, je ne pense

se pas que personne en doute, après avoir lû ce que je viens de dire sur cet article. Je dis après avoir lû ce que je viens d'écrire sur cet article, parce que j'ai vû quelques personnes de très-bon sens, qui ont pris cet endroit du Livre de M. de la Bruyére de la même maniere que lui. J'aurois pû me dispenser en bonne guerre de lui faire cet aveu : mais je suis bien aise de lui montrer par-là que ce n'est pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec lui, mais le seul desir de défendre la Verité.

Du reste, je ne vois pas qu'on puisse juger fort surement d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation. On lit un Livre à la hâte, pour s'amuser, ou pour se délasser de ses affaires dont on a la tête remplie. Quelque tems après, on se trouve en compagnie. La conversation vient à tomber sur quelques endroits de ce Livre, dont on croit avoir retenu le sens, quoiqu'on ait entierement oublié les paroles. Ce sens nous déplaît. D'autres qui le desapprouvent aussi-bien que nous,

sou-

soutiennent que ce n'est point là ce que l'Auteur a voulu dire. Là-dessus on dispute. Chacun défend son sentiment avec chaleur, & personne ne s'avise de consulter les paroles de l'Auteur, qui souvent mettroient tout le monde d'accord, en faisant voir nettement que ce qu'il a dit, est très-raisonnable, & tout-à-fait different de ce que lui font dire quelques-uns de la compagnie, & quelquefois tous ensemble. Voilà pour l'ordinaire comment on critique les Livres en conversation. L'Usage veut qu'on excuse cette méthode toute ridicule qu'elle est. Mais on n'a pas la même indulgence pour ceux qui se mêlent de censurer publiquement les Ouvrages d'autrui. On veut qu'ils soient un peu plus circonspects ; & qu'avant que de critiquer un Livre, ils le lisent & le relisent, jusqu'à ce qu'ils soient assurez de le bien entendre. C'est apparemment ce que n'a pas fait M. de Vigneul-Marville, du moins à l'égard du premier passage qu'il critique si rudement dans le Livre de M. de la Bruyére ; puisqu'il l'a pris tout-

à-fait à contre-sens, comme je croi l'avoir démontré. Voyons s'il aura été plus heureux dans la suite.

III. CE *n'est pas assez pour M. de la Bruyére*, continuë * notre Censeur, *du caractere de Gentilhomme à louër, il lui faut encore celui de Misanthrope qui est bien à la mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'Opera, il dit par enthousiasme :* „ † Je ne sai „ comment l'Opera avec une musi„ que si parfaite & une dépense tou„ te royale a pû réussir à m'en„ nuyer ".

Regardez un peu, s'écrie sur cela M. de Vigneul-Marville, *combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre pour avoir l'avantage, je ne dis pas de divertir, (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuyer M. de la Bruyére. Ne seroit-ce point pour faire baailler ce galant homme & l'endormir, que le Roi auroit dépensé des millions & des millions à bâtir Versailles & Marly ?*

Voilà

* Pag. 326.

† Caracteres de ce siécle, *chap. I.* intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT. p. 157.

Voilà une belle exclamation, mais qui ne nous instruit de rien. Les invectives, les railleries ne sont pas des raisons. On l'a déja dit * à l'un des plus fameux Déclamateurs de ce siécle. Quand on veut critiquer un Auteur avec succès, il faut se munir de bonnes raisons, & les exprimer nettement, afin que ceux qui les verront, en puissent être frappez. Pour les Figures de Rhétorique, elles peuvent éblouïr l'Esprit, mais elles ne sauroient le persuader. C'est un feu de paille qui s'évanouït en fort peu de tems. On devroit, ce semble, prendre un peu plus de garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les Ecrivains ne sont pas les seuls à qui s'adresse cet avis. Ceux qui se chargent d'instruire les autres par des Discours publics, en ont pour le moins autant de besoin : car rien n'est plus ordinaire, que d'entendre ces Messieurs s'évaporer en vaines Déclamations sans songer à établir sur de bon-

* Mr. *Jurieu*, Prédicateur & Professeur en Théologie à Rotterdam.

bonnes raisons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc M. de Vigneul-Marville croit que M. de la Bruyére a eu tort de s'ennuyer à l'Opera, il devoit faire voir par de bonnes preuves, que rien n'est plus amusant que l'Opera, que rien n'est plus propre à divertir un homme raisonnable que cette espece de Poëme Dramatique, & qu'on ne peut en être dégoûté sans avoir l'Esprit mal fait. Après avoir montré cela d'une maniere convainquante, il pouvoit se réjouïr aux dépens de M. de la Bruyére. Alors tout est bon, Ironies, Comparaisons, Similitudes, Exclamations, Apostrophes, & tous ces autres tours brillans qu'on nomme *Figures de Rhétorique*. C'est le Triomphe après la Victoire Et bien loin d'être choqué de voir alors le Victorieux s'applaudir à lui-même, on se fait quelquefois un plaisir de relever son Triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare, l'excusent tout au moins, & l'écoutent sans se fâcher. Mais avant cela, rien ne leur paroît plus ridicu-

le. Ils en ſont autant choquez que d'entendre un Soldat qui chanteroit le Triomphe avant que d'avoir vû l'Ennemi.

A la verité, ſi M. de la Bruyére ſe contentoit d'avertir le Public que l'Opera l'a ennuyé malgré la beauté des Décorations & les charmes de la Muſique, M. de Vigneul-Marville auroit raiſon de ſe jouër un peu de lui, quand bien l'Opera lui paroîtroit un ſpectacle fort ennuyeux. Mais M. de la Bruyére étoit trop raiſonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour inſtruire les hommes, & non pour les amuſer du recit de choſes auſſi frivoles que le ſeroit l'hiſtoire de ce qui lui plaît, ou ne lui plaît pas dans ce Monde. Il s'étonne * de ce que *l'Opera avec une Muſique ſi parfaite, & une dépenſe toute royale a pû l'ennüyer*. Mais il nous donne auſſitôt après, de bonnes raiſons de cet ennui, *C'eſt*, dit-il, *qu'il y a des endroits dans l'Opera qui laiſſent en deſirer d'autres. Il échape quelquefois de ſou-*

* Dans les Caractéres de ce Siécle, Ch. I. p. 157.

souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action, & de choses qui interessent.

Si, dis-je, M. de la Bruyére se fût contenté de nous apprendre que l'Opera a enfin réussi à l'ennuyer, on auroit eu droit de l'en critiquer : mais ce ne seroit pas par la raison qu'il faut être bien délicat pour ne pas trouver beau un spectacle où le Prince a fait tant de dépense. M. de Vigneul-Marville fait entrer mal-à-propos le Roi dans ce démêlé. Ce n'est pas le Roi qui a fait l'Opera, & par conséquent on peut s'ennuyer à l'Opera, sans choquer l'Autorité Royale. Raisonner ainsi, c'est être un peu de l'humeur de *Cotin* qui veut faire passer pour crime d'Etat le mépris qu'on fait de ses Vers :

* Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni Loi.

Encore ce Poëte étoit-il plus excusable que M. de Vigneul-Marville, qui,

* Boileau, *Sat. IX.* vs. 305.

qui n'eſt pas interreſſé perſonnellement au mépris qu'on peut faire des Opera : car je ne croi pas qu'il ſe ſoit jamais mêlé d'en puplier de ſa façon.

» Mais, dit M. de Vigneul-» Marville, il faut faire tant de dé-» penſe, il faut mettre tant de choſes » en œuvre pour la repréſentation » de ce ſpectacle. Sera-t-il permis » après cela de s'y ennuyer, ſans me-» riter d'être traité de Miſanthrope ? Pourquoi non, ſi c'eſt effectivement un ſpectacle tout propre de ſa nature à produire cet effet ? Que la Muſique ſoit la plus charmante & la plus parfaite du monde ; que les oreilles ſoient agréablement flattées par ſes doux accords ; que les yeux ſoient charmez de la beauté des décorations & enchantez par le jeu ſurprenant des machines : tout cela n'empêche pas que l'Opera ne puiſſe ennuyer, ſi le ſujet en eſt mal conduit, s'il n'a rien qui touche & intereſſe l'eſprit, & que les Vers en ſoient dure & languiſſans. En ce cas-là mepriſer l'Opera, c'eſt une marque de bon goût, & non l'effet d'une reſolution bizarre de mepri-

meprifer ce que tout le monde admi-re. Et au contraire, eftimer l'Ope-ra avec tous ces defauts, parce qu'il eft accompagné d'une belle Mufique & de Décorations magnifiques, c'eft admirer une happelourde parce qu'el-le eft mêlée avec de veritables dia-mans; c'eft prendre un Ane pour un beau Cheval d'Efpagne, parce qu'il a une houffe toute couverte d'or & de pierreries. Mais un Ane a beau être fuperbement enharnaché, ce n'eft toûjours qu'un Ane. De même, fi l'Opera eft un Poëme languiffant & infipide, il le fera toûjours malgré la Mufique, les Machines & les Dé-corations dont il eft accompagné. Et par conféquent, il faut l'examiner en lui-même, & independamment de toutes ces additions, pour favoir fi le jugement qu'en fait M. de la Bruyére eft folide ou uniquement fondé fur la bizarrerie de fon gout.

Au refte, je ne fai pas fi M. de Vigneul-Marville eft du fentiment de ce Marquis.

* Qui rit du mauvais goût de tant d'hom-mes divers,

* Boileau, *Epitre* IX. vf. 97.

Et

Et va voir l'Opéra, seulement pour les vers.

Mais il paroît que dans ces vers de Boileau, l'on ne donne ce sentiment à ce Marquis Bel-Esprit que pour faire voir l'extravagance & la singularité de son gout. D'où nous pouvons conclurre que, selon Boileau, ce n'est pas une fort bonne preuve de *misanthropie* de ne pas admirer l'Opera; mais qu'au contraire aller à l'Opera pour l'admirer, c'est se déclarer contre le goût le plus général, & se rendre ridicule en s'ingerant de juger de ce qu'on n'entend pas.

Voulant se redresser soi-même, on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.

Ici Mr. de Vigneul-Marville dira peut-être, que l'autorité de Boileau ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir aussi que la sienne ne prouve pas davantage, & qu'autorité pour autorité bien des gens pourront suivre dans un point comme celui-ci, celle d'un fameux Poëte

te préferablement à celle d'un * Docteur en Droit. A la verité, si ce Docteur eût apporté quelques raisons en faveur de l'Opera, j'aurois eu tort de lui citer ces Vers de Boileau; car la Raison doit l'emporter toujours sur l'Autorité : & comme tout Amateur de la Verité doit se faire une Loi d'embrasser ce qu'il croit fondé en raison, quoiqu'il soit contraire au sentiment des plus grands hommes, il ne doit pas trouver mauvais que les autres fassent la même chose.

Mais je vais citer à M. de Vigneul-Marville une autorité qu'il n'osera recuser, si je ne me trompe, & qui de plus se trouve munie de fort bonnes raisons. C'est celle de Mr. de S. *Evremond* qui ne fait pas grand cas de l'Opera, & cela, à peu près sur

* Je ne donne ce titre à M. de Vigneul-Marville que par allusion à ce qu'il nous dit lui-même dans son Livre p. 42. qu'il a appris le Droit Civil d'*Antonio Delcamp*. Du reste, sans examiner ici quelle est sa veritable profession, il est certain du moins qu'il n'est pas si bon Poëte que Boileau : ce qui suffit pour autoriser le raisonnement que je fais en cet endroit.

sur les mêmes fondemens que M. de la Bruyére. Comme il s'exprime bien plus fortement, c'est à M. de Vigneul-Marville à voir si M. de S. Evremond qu'il reconnoît pour un * *Ecrivain célébre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison*, ne s'est point écarté de la Raison dans cet endroit. S'il croit que Mr. de S. Evremond n'a pas assez menagé l'Opera, le voilà obligé de mettre aussi M. de S. Evremond au rang des *Misanthropes qui sont si fort à la mode.* Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour si peu de chose ; qu'il cherche d'autres preuves de la *misanthropie* de M. de la Bruyére, ou qu'il avoüe ingenûment qu'il s'est un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il est vrai que M. de S. Evremond s'exprime avec tant de hauteur contre les Opera qu'il mérite d'être mis au rang des misanthropes de ce siécle, aussi bien que M. de la Bruyére. *Il y a long-tems*, dit * d'a-

* *Melanges d'Histoire & de Litterature*, p. 335. &c.

* d'abord Mr. de S. Evremond au Duc de Buckingham à qui il adresse son Discours, *il y a long-tems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opera, ... je la contente donc aujourd'huy, Mylord, dans le Discours que je vous envoye. Je commencerai par une grande franchise en vous disant que je n'admire pas fort les Comedies en Musique, telles que nous les voyons présentement. J'avouë que leur magnificence me plaît assez; que les machines ont quelque chose de surprenant; que la Musique en quelques endroits est touchante; que le tout ensemble paroît merveilleux, mais il faut aussi m'avoüer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses: car où l'Esprit a si peu à faire c'est une nécessité que les Sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent, & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux Objets. Au commencement des Concerts, la justesse des accords est remarquée; il n'échappe rien de toutes les diversitez qui s'unissent pour*

* Oeuvres mêlées de M. de S. Evremond, Tom. III. p. 282. &c. Ed. d'Amst. 1726

*pour former la douceur de l'harmonie : quelque tems après, les Instrumens nous étourdissent ; la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut resister à l'ennui du recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole ? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche : l'Esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité : enfin la lassitude est si grande qu'on ne songe qu'à sortir ; & le seul plaisir qui reste à des Spectateurs languissans, c'est l'*ESPERANCE DE VOIR FINIR BIENTÔT *le Spectacle qu'on leur donne.* LA LANGUEUR ORDINAIRE OU JE TOMBE AUX OPERA, *vient de ce que je n'en ai jamais vû qui ne m'ait paru* ME'PRISABLE *dans la disposition du sujet & dans les vers. Or c'est vainement que l'oreille est flatée & que les yeux sont charmez, si l'Esprit ne se trouve pas satisfait : mon Ame d'intelligence avec*

mon Esprit plus qu'avec mes Sens; *forme une resistance aux impressions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un consentement agréable sans lequel les objets les plus voluptueux même ne sauroient me donner un grand plaisir. Une sottise chargée du Musique, de Danses, de Machines de Décorations, est une sottise magnifique, mais toûjours sottise : c'est un vilain fonds sous de beaux dehors, où je pénétre avec beaucoup de désagrément.* Qu'auroit dit M. de Vigneul-Marville, si M. de la Bruyére se fut exprimé si durement ? *Une sottise chargée de Musique de Danses, de Machines, de Décorations est une sottise magnifique, mais toûjours sottise.* Parler ainsi de l'Opera, d'un spectacle royal, *où l'on fait tant de dépense, où l'on met tant de choses en œuvre* !

* *Quis cœlum terris non misceat, & mare cœlo ?*

Quelle hardiesse ! quelle temerité ! quelle

* *Juvnal.* Sat. II.

quelle insolence ? c'est le moins qu'il auroit pû dire, puisqu'il le traite de *misanthrope* pour avoir osé avancer *qu'il ne sait comment l'Opera avec une Musique si parfaite & une dépense toute royale a pû réussir à l'ennuyer.*

Après que M. de Vigneul-Marville nous aura montré la foiblesse de toutes les raisons par lesquelles M. de S. Evremond & M. de la Bruyére ont voulu persuader au monde que l'Opera étoit un spectacle fort languissant, il pourra blâmer la délicatesse de M. de S. Evremond, de M. de la Bruyére & de tous ceux qui s'ennuyent à l'Opera. Mais avant cela, il n'est pas en droit de s'en moquer ; à moins qu'il ne croye que son autorité doive fixer les jugemens du reste des hommes sur les Ouvrages d'Esprit. Quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître, je gagerois bien qu'il est trop galant homme pour s'attribuer un tel privilége qu'on n'accorda jamais à personne dans la République des Lettres.

IV. M. DE VIGNEUL-MARVILLE. continuant de peindre M. de la

la Bruyére nous apprend que dans un autre endroit de ses *Caractéres*, † *changeant de personnage il se revêt de celui de Socrate, & se fait dire des injures honorables par des Sots qu'il fait naître exprès. Il s'agite, il suppose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à présent a dit de M. de la Bruyére comme de Socrate qu'il est en délire, &c. M. de la Bruyére est M. de la Bruyére, comme un chat est un chat, & puis, c'est tout : sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.* Qui ne croiroit aprés cela, que M. de la Bruyére s'est comparé sans façon au sage Socrate dans quelque endroit de son Livre? Il est pourtant vrai que dans le passage que M. de Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, il n'est parlé que de Socrate depuis le commencement jusques à la fin. Ce Critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui, afin qu'on puisse mieux juger de la solidité de sa remarque. * *On a dit de* SOCRATE, *qu'il*

† *Mélanges* &c. p. 327.
* Chap. XII. DES JUGEMENS. p. 123.

qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe ! quelles mœurs étranges & particuliéres ne décrit-il point ! Où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs, quel pinceau ! Ce sont des chiméres. Ils se trompoient c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel, on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises. Voilà tout ce que dit M. de la Bruyére dans l'endroit qui met M. de Vigneul-Marville en si mauvaise humeur contre lui. Mais il est visible que M. de la Bruyére ne parle que de Socrate, que ce qu'il en dit est vrai, & très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela ? *oh*, direz-vous, *mais qui ne voit que tout cela doit être entendu de M. de la Bruyére ?* Vous le voyez. C'est donc à dire qu'on peut appliquer à M. de la Bruyére ce qu'on a dit autrefois de Socrate. Si cela est, pour-

pourquoi êtes-vous fâché de le voir? *Je ne le vois point*, direz-vous. *C'est M. de la Bruyére qui dans cet endroit, veut me le faire voir par une vanité que je ne puis souffrir.* Mais s'il n'y a point de rapport entre Socrate & M. de la Bruyére, pourquoi dites-vous, que M. de la Bruyére a voulu parler de lui-même, puisqu'il ne se nomme pas? Pourquoi n'appliquez-vous pas la comparaison à ceux à qui elle convient veritablement, à Moliere, à Boileau, & à tous ceux qui nous ont donné de véritables Portraits des vices & des dereglemens du siécle? Il n'est pas permis à un Censeur de critiquer autre chose dans les Livres que ce qui y est & qu'on ne peut s'empêcher d'y voir en les lisant. Autrement, il n'y auroit point de fin aux Critiques qu'on pourroit faire des Auteurs; & il n'y a point de visions qu'on ne pût trouver dans l'Ecrivain le plus judicieux.

Je ne veux pas dire par là qu'on ne puisse appliquer à M. de la Bruyére ce qu'on a dit autrefois de Socrate. On peut le lui appliquer sans doute, s'il est vrai qu'il ait peint d'aprés na-

ture les défauts de son siécle, aussi-bien que ces grands Maîtres que je viens de nommer, & qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extravagantes & chimeriques. M. de Vigneul-Marville nous dit que M. de la Bruyére s'est déja fait faire ce reproche par des *Sots qu'il a fait naître exprès*. Je ne vois pas qu'il fût fort nécessaire que M. de la Bruyére prît la peine de faire naître des Sots pour cela. Les vrais Sots de ce siécle ont apparemment l'imagination aussi fertile que ceux qui vivoient du tems de Socrate. Quoiqu'il en soit, je connois un homme d'esprit qui vient de faire à M. de la Bruyére le même reproche que les Sots *qu'il avoit fait naître exprès*, si l'on en croit M. de Vigneul-Marville. Cet homme est M. de Vigneul-Marville lui-même, qui dit à la page 340. de ses *Mélanges*. *M. de la Bruyére est merveilleux, dit M. Menage, à attraper le ridicule des hommes & à le développer. Il devoit dire, à l'envelopper. Car M. de la Bruyére, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chimeres, qui n'ont nulle vraisemblance*.

blance. Il y a toutes les apparences que, si M. de la Bruyére eût prévu cette Critique de la part de M. de Vigneul-Marville, il se seroit épargné la peine de *faire naître des Sots pour se faire dire des injures.*

V. NOTRE Censeur revient à la charge. *Avant cela*, * dit-il, *M. de la Bruyére avoit pris un caractere un peu moins fort & plus agréable : ce n'est pas celui d'un fâcheux Socrate, ni d'un Misanthrope qui ne s'accommode de rien ; mais c'est le caractere d'un Philosophe accessible.* » † O homme im» portant, *s'écrie-t-il*, & chargé » d'affaires, qui à votre tour avez » besoin de mes offices, venez dans » la solitude de mon Cabinet, le » Philosophe est accessible, je ne » vous remettrai point à un autre » jour. Vous me trouverez sur les » Livres de Platon qui traitent de » la spiritualité de l'Ame, & de sa » distinction d'avec le Corps, ou la » plume à la main, pour calculer » les

* Pag. 327. &c.

† Chap. VI. DES BIENS DE FORTUNE. p. 308.

» les distances de Saturne & de Ju-
» piter : j'admire Dieu dans ses Ou-
» vrages, & je cherche par la con-
» noissance de la Verité à régler
» mon Esprit, & devenir meilleur.
» Entrez, toutes les portes sont
» ouvertes : mon antichambre n'est
» pas faite pour s'y ennuyer en m'at-
» tendant, passez jusqu'à moi sans
» me faire avertir : vous m'appor-
» tez quelque chose de plus précieux
» que l'or & l'argent, si c'est une
» occasion de vous obliger, &c.

Rien n'est si beau que ce caracte-re, ajoûte M. de Vigneul-Marville ; Pourquoi tâche-t-il donc de le défigurer par de fades plaisanteries sur ce que M. de la Bruyére n'étoit pas fort bien logé ? *Mais aussi faut-il avoüer*, nous dit ce judicieux Censeur, *que sans supposer d'antichambre ni cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire soi même auprès de M. de la Bruyere avant qu'il eût un apartement à l'Hôtel de...... Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une Chambre proche du Ciel, separée en deux par une legere tapisse-*

rie.

rie. Que signifie tout cela ? Parce que M. de la Bruyére étoit mal logé, étoit-il moins louable d'être civil, doux, complaisant & officieux? Qu'auroit donc dit M. de Vigneul-Marville contre *Socrate* qui étoit beaucoup plus mal partagé des biens de la fortune que M. de la Bruyére ! Se seroit-il moqué de sa moderation, de sa bonté, de sa douceur, de sa complaisance....... sous prétexte que n'ayant pas dequoi faire le grand Seigneur dans *Athenes*, ce n'étoit pas merveille qu'il prît le parti de se faire valoir par des manieres conformes à sa condition ? Mais M. de Vigneul-Marville se trompe, s'il croit que, dès-là qu'un Savant n'est pas à son aise dans ce Monde, il en soit plus souple, plus civil, plus obligeant & plus humain : car on voit tous les jours des Savans plus incivils, plus fiers, plus durs & plus rébarbatifs que le Financier le plus farouche. *Il y a de bonnes qualitez qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises*, comme l'a remarqué le Duc de la Rochefoucault. De ce nombre est la bonté, la

la douceur & la complaisance. Du reste, ce caractere que M. de la Bruyére donne au Philosophe sous son nom; ou plûtôt en le faisant parler lui-même, n'est pas plutôt son caractere que celui que doit avoir tout homme de bon sens qui a l'ame bien faite. Or tel est le véritable Philosophe qui voulant vivre en societé dans ce Monde, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à faire que de tâcher de gagner l'amitié des hommes par toute sorte de bons offices. Ses avances ne sont pas perduës. Il en recueille bien-tôt le fruit avec usure. Ce qui fait voir, pour le dire en passant, * que *bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie.* Car, comme dit M. de la Bruyére, de qui j'emprunte cette réflexion, *la Philosophie convient à tout le monde: la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions.*

VI. La faute que commet ici M. de

* Chap. XI. DE L'HOMME.

Vigneul-Marville volontairement ou par ignorance, de prendre historiquement & à la lettre ce que M. de la Bruyére a voulu dire de tout homme d'étude qui a soin de cultiver sa Raison, lui donne un nouveau sujet de déclamer sur ce que M. de la Bruyére dit ailleurs sous la personne d'*Antisthene*, pour représenter la triste condition de plusieurs fameux Ecrivains, qui, comme dit Boileau,

* N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.

Mais si M. de la Bruyére n'a pas été fort à son aise dans ce Monde, comme M. de Vigneul-Marville nous en assure, il n'en est que plus estimable d'avoir trouvé le moyen de se perfectionner l'Esprit au point qu'il a fait, malgré les distractions & les chagrins que cause la nécessité indispensable de pourvoir aux besoins de la vie. Il a eu cela de commun avec plusieurs Ecrivains célebres, qui,

* Sat. I. 6.

qui, à la honte de leur siécle dont ils ont été l'ornement, ont vêcu dans une extrême misere. M. de Vigneul-Marville nous donne lui-même une liste assez ample de ces Savans nécessiteux ; & bien loin de se joüer de leur infortune, il en paroît touché, comme on peut le voir par ce qu'il nous dit * de M. *Du Ryer*. Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour M. de la Bruyére ? Il semble que ce Critique ne l'insulte de cette maniere que pour avoir occasion de nous dire que c'étoit un Auteur forcé. *M. de la Bruyére*, † dit-il, *décrit parfaitement bien son état dans la page* 448. § *de la neuviéme Edition de son Livre, où sous la figure d'un* Auteur forcé, *qui est encore un autre de ses Caracteres, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoi qu'il en meure d'envie.* Je ne sai ce que M. de Vigneul-Marville entend par un *Auteur forcé.* Mais pour moi, je croirois qu'on pourroit appeller ainsi ces Ecrivains qui ne pensent rien d'eux-mêmes, ces Compilateurs de

* *Pag.* 193. † *Pag.* 328. &c.
§ Pag. 99. du Tom. II. de cette Edition.

de fadaiſes, d'hiſtoriettes, & de bons mots fort communs, & que tout autre a autant de droit de tranſcrire qu'eux, Auteurs faits à la hâte; qui ne diſent rien qu'on ne puiſſe mieux dire, dont le ſtile plein de négligences & de méchantes phraſes proverbiales n'a rien d'exact, de poli, de vif & d'engageant, en un mot qui ſont toujours prêts à publier des Livres nouveaux qui ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler des Livres, terminez en *ana*, ou qui ſans être ainſi terminez, leur reſſemblent parfaitement. Je ne ſai ſi des Ecrivains qui depuis quelque tems rempliſſent les Boutiques des Libraires de ces ſortes de Compilations, ſont tous des *Auteurs forcez*, comme parle M. de Vigneul-Marville: mais une choſe dont je ſuis bien aſſuré, c'eſt qu'il n'y a qu'une extrême miſere qui puiſſe les excuſer de proſtituer ainſi leur réputation par des Ouvrages ſi puerils.

* Si l'on peut pardonner l'eſſor d'un mauvais Livre,
Ce n'eſt qu'aux malheureux qui compoſent pour vivre.

Et

* *Moliere* dans ſon *Miſanthrope*, Act. I. Sc. II.

Et cela même n'est pas une fort bonne excuse, si nous en croyons le P. *Tarteron*, qui dit plaisamment dans la Préface qu'il a mise au devant de Perse & de Juvenal, qu'*en fait d'impression, il ne faut jamais être pressé, pour toutes les raisons du monde; y allât-il de la vie.*

Sous prétexte que le Public a reçu avec indulgence quelques * paroles échappées en conversation à de grands hommes, qu'on a publiées après leur mort, il ne meurt plus aucun Ecrivain, qu'on ne publie † un Recueil des belles choses qu'on lui a ouï dire pendant sa vie: & quelques-uns même prennent la peine de faire de ces sortes de Recueils § en leur propre & privé nom, de crainte

* *Scaligerana*, *Thuana*, *Perroniana*, &c.

† *Menagiana*, *Valesiana*, *Furetierana*) *Sorberiana*, *Arlequiniana*, &c.

§ Mr. Chevreau publia quelques années avant sa mort un Livre intitulé *Chevræana*, où il fit entrer je ne sai combien de pensées tirées mot pour mot de *Plutarque*, de *Diogene Laërce*, & de tels autres Compilateurs anciens.

te que perſonne ne s'aviſe de leur rendre ce devoir après leur mort. C'eſt prudemment fait à eux : car autrement, qui penſeroit à mettre ſur leur compte tant de belles ſentences de *Socrate*, d'*Ariſtippe*, de *Protagore*, d'*Antiſthene*...... dont ils rempliſſent ces Recueils, mais qu'on a pu voir depuis long-tems dans *Diogene Laërce*, dans *Plutarque*, ou tout au moins dans le *Polyanthea* ? D'autres plus ruſez changent de titre. Ils ſavent que rien n'impoſe plus aiſément au Public qu'un titre nouveau ; & que tel Livre qui pourriſſoit dans la Boutique d'un Libraire, a été admirablement bien vendu en paroiſſant ſous un nouveau nom. C'eſt pourquoi voyant que le Public commence à ſe dégouter des Livres terminez en *ana*, ils ont ſoin d'éviter cette terminaiſon dans les titres qu'ils donnent à leurs Ecrits. Mais cela n'empêche pas que ce ne ſoient des *ana*, c'eſt à dire des compoſitions précipitées, pleines de faits incertains, d'hiſtoriettes ſans fondement, de déciſions mal fondées, ou tout-à fait deſtituées de preuve, & de bons-mots

fades,

fades, ou qu'on a vûs cent fois ailleurs. Ce sont les Auteurs de ces Livres qu'on auroit droit d'appeller des *Auteurs forcez*, & non des Ecrivains d'un Esprit aussi pénétrant & aussi original que M. de la Bruyére, & qui composent avec autant de justesse, de vivacité & de délicatesse que cet excellent homme. Que si quelques-uns de ces Compilateurs n'ont pas été *forcez* par la nécessité à mettre au jour ces sortes de Recueils faits à la hâte, sans choix, ni discernement, ils n'en sont que plus blâmables; & lorsqu'ils se disposoient à les mettre au jour, on auroit pû leur dire, ce que le Misanthrope disoit à *Oronte* :

* Croyez moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la Cour vous avez d'honnête-homme,
Pour prendre de la main d'un avide Imprimeur,
Celui de ridicule & miserable Auteur.

Mais

* Dans le *Misanthrope*, Act. I. Sc. II.

Mais il faut revenir à M. de Vigneul-Marville, de peur qu'il ne croye qu'on le néglige.

VII. APRE'S avoir dit je ne sai sur quel fondement, que M. de la Bruyére étoit un *Auteur forcé*, il nous apprend * *qu'à la fin son mérite illustré par les souffrances, a éclatté dans le Monde. Les gens ont ouvert les yeux,* ajoute-t-il : *La vertu a été reconnuë pour ce qu'elle est, & M. de la Bruyére changeant de fortune, a aussi changé de caractere. Ce n'est plus un Auteur timide qui s'humilie dans sa disgrace. C'est un Auteur au dessus du vent, & qui s'approchant du Soleil; morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration :* † » Tout » le Monde s'éleve contre un hom» me qui entre en réputation : à pei» ne ceux qu'il croit ses amis, lui » pardonnent-ils un mérite naissant, » & une premiere vogue qui semble » l'associer à la gloire dont ils sont » déja en possession. L'on ne se » rend

* *Mélanges*, p. 329.

† Paroles de M. de la Bruyére, *Chap.* XII. intitulé, DES JUGEMENS, *pag.* 120.

« rend qu'à l'extrémité, & après « que le Prince s'est déclaré par « les récompenses : tous alors se rap- « prochent de lui, & de ce jour-là « seulement il prend son rang d'hom- « me de mérite. » *C'est-à-dire sans figure*, continuë notre Censeur, *que l'Academie a été forcée à recevoir M. de la Bruyére, & qu'elle y a consenti; le tems que M. de Pelisson a prédit étant arrivé que l'Academie par une politique mal-entenduë ne voulant pas aller au devant des grands hommes pour les faire entrer dans sa Compagnie, se laisseroit entraîner par les brigues, & donneroit malgré elle, à la faveur, ce quelle ne vouloit pas accorder par son choix, à la capacité & au mérite.* « * La jolie maniére de raisonner « que voilà ! Que vous êtes, M. de « Vigneul-Marville, un rude jouëur « en critique, & que je plains le « pauvre M. de la Bruyére de vous « avoir pour ennemi ! Permettez-moi, Monsieur, de vous addresser les mêmes paroles dont *Elise* se sert en

* Paroles tirées de la *Critique de l'Ecole des femmes*, & appliquées au présent sujet.

en parlant à *Climene* dans la *Critique de l'Ecole des femmes*, car vous jouez admirablement bien le personnage de cette Précieuse. Aussi bien qu'elle, * *Vous avez des lumiéres que les autres n'ont pas, vous vous offensez de l'ombre des choses, & savez donner un sens criminel aux plus innocentes paroles.* Pardon de l'application. Mais pour parler plus serieusement, de quel droit ce dangereux Critique vient-il empoisonner des paroles aussi innocentes que celles qu'il nous cite du Livre de M. de la Bruyére? Qui lui a revelé que c'est de M. de la Bruyére qu'il faut les entendre, plûtôt que de toute autre personne qui commence à s'élever dans le monde? M. de la Bruyére le lui a-t-il dit en confidence? Mais comment l'auroit-il fait, puisque dans son Discours à l'Academie il déclare expressément & sans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis? *Vos voix seules*, dit-il à ces Messieurs, *toûjours libres & arbitraires donnent une*

* Voyez la *Critique de l'Ecole des femmes*, Scene 2.

une place dans l'Academie Françoise : Vous me l'avez accordée, Messieurs ; & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre SEULE MAGNIFICENCE : *Il n'y a ni poste, ni credit, ni richesses, ni autorité, ni* FAVEUR *qui ayent pû vous plier à faire ce choix. Je n'ai rien de* TOUTES CES CHOSES. *Tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été* TOUTE LA MEDIATION *que j'ai employée, & que vous avez reçuë.*

Peut-on croire que M. de la Bruyére eût parlé de cette maniére, s'il eût été reçu dans l'Academie à la récommandation du Prince ? n'auroit-ce pas été en lui une hardiesse & une ingratitude insupportables ? Il y a apparence que, si M. de Vigneul-Marville eût lû ce Discours de M. de la Bruyére, il ne décideroit pas si hardiment que c'est à la faveur du Prince qu'est duë sa réception dans l'Academie Françoise. Mais je me

trompe, il l'a lû, & y a vû que M. de la Bruyére y déclare nettement *qu'il n'a employé aucune médiation pour être reçû dans l'Academie Françoise, que la singularité de son Livre.* Ce sont les propres termes de M. de Vigneul-Marville, *pag.* 348. de ses *Melanges d'Histoire & de Litterature.* Mais ce terrible Censeur ne se rend pas pour si peu de chose. *Comme M. de la Bruyere,* * ajoute-t-il, *dit le contraire dans ses* Caractéres *& qu'il avouë que ç'a été par la faveur du Prince, qui s'étant declaré, a fait declarer les autres ; je m'en tiens à cette parole, qui étant la premiere, qui lui soit venuë à la pensée, doit être la meilleure selon ses regles.* Peut-être embarrasseroit-on bien M. de Vigneul-Marville, si on le prioit de prouver que l'endroit des *Caracteres* qu'il a en vûë, n'a été imprimé qu'après que M. de la Bruyére a été reçu dans l'Academie Françoise. « Tout le Monde « s'éleve contre un homme qui entre « en reputation : à peine ceux qu'il « croit ses Amis, lui pardonnent-« ils un mérite naissant : on ne se

» rend

* Pag. 348. & 349.

« rend qu'à l'extrémité, & après que « le Prince s'est déclaré par les ré- « compenses. » *C'est-à-dire sans figure*, si nous en croyons M. de Vigneul-Marville, *que l'Academie a été forcée à recevoir M. de la Bruyere.* Quelle chute! Quelle explication, bon Dieu! Ne diroit-on pas qu'une Place dans l'Academie vaut un Gouvernement de Province? Il a bien raison d'écarter la figure: car autrement, qui se seroit jamais avisé d'entendre par le terme de *récompense* une Place dans l'Académie Françoise? Mais pour qui nous prend ce sévére Critique? Croit-il donc être le seul qui ait lû *l'Histoire de l'Academie*, où tout le monde peut voir,* Que les avantages qui sont accordez aux Membres de cette illustre Compagnie, se reduisent *à être exceptez de toutes tutelles & curatelles, de tous guets & gardes, & à joüir du droit de faire solliciter par Commissaires les Procès qu'ils pourroient avoir dans les Provinces éloignées de Paris?* C'est si peu de chose que M.

* *Pag.* 43. 44, &c. de l'Edition de Paris 1701.

M. *Pellisson* s'étonne qu'on n'eût pas demandé, outre ces Priviléges, l'exemption des tailles, qu'apparemment on auroit obtenu sans peine. Mais que la Place d'Academicien soit une des plus importantes du Royaume : où est-il parlé de M. de la Bruyére dans l'endroit des *Caracteres* que nous cite M. de Vigneul-Marville ? Qu'y a-t-il là qu'on puisse lui appliquer plutôt qu'à tout homme de mérite que le Prince s'avise d'élever à quelque poste considerable ? N'y a-t-il donc en France que M. de la Bruyére dont les belles qualitez ayent été en butte à l'Envie, dès quelles ont commencé d'éclatter dans le Monde ? Notre siécle est donc beaucoup plus raisonnable que lesSiécles précedens qui nous fournissent tant d'exemples d'une maligne jalousie.

Je me suis un peu trop étendu sur cet article : car il suffisoit de proposer les fondemens de la Critique de M. de Vigneul-Marville, pour en montrer la foiblesse. Mais j'ai été bien aise de faire voir par cet exemple dans quels inconveniens s'engagent

gent ces Censeurs passionnez, qui veulent, à quelque prix que ce soit, décrier les personnes ou les Ouvrages qui n'ont pas le bonheur de leur plaire. Aveuglez par ce desir, ils prennent tout à contre-sens, censurent au hazard les paroles les plus innocentes, blâment hardiment les meilleurs endroits d'un Ouvrage sans s'être donné la peine d'en penetrer le veritable sens, & par là s'exposent eux-mêmes à la censure de tout le monde.

* Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux Ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

VII. Ce que notre Censeur ajoûte pour achever le prétendu Portrait

* Fables choisies de M. de la Fontaine, *Liv.* V. *Fable* XVI.

trait de M. de la Bruyére, ne sauroit être mieux fondé que ce que nous venons de refuter, puisqu'il est bâti sur le même fondement. *Il n'est point de Philosophe*, * dit-il, *plus humble en apparence, ni plus fier en effet que M. de la Bruyére. Il monte sur ses grands Chevaux; & à mesure qu'il s'éleve, il parle avec plus de hardiesse & de confiance.* „ L'on peut, *dit-*
„ *il*, refuser à mes Ecrits leur re-
„ compense; on ne sauroit en dimi-
„ nuer la réputation: & si on le
„ fait, qui m'empêchera de le mé-
„ priser? " De la maniére que M. de Vigneul-Marville cite ces paroles, on ne peut que les appliquer à M. de la Bruyére. Mais encore un coup; qui a revelé à ce Censeur pénétrant, que M. de la Bruyére a voulu parler de lui-même, & non de tout Philosophe qui attaquant les vices des hommes pour les obliger à s'en corriger, est en droit de mépriser ceux qui s'attachent à décrier ses Ouvrages. On n'a qu'à lire tout le passage pour voir qu'il faut l'entendre dans ce dernier sens.

* Pag. 330.

ens. Il est un peu trop long pour le transcrire ici. Vous le trouverez au Chapitre XII. intitulé, DES JUGEMENS, p. 125. Mais si notre Censeur veut à quelque pris que ce soit, qu'on applique ces paroles à M. de la Bruyére lui-même, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraisonnable, si l'on les prend dans leur vrai sens. Il est visible qu'il faut entendre ici par ses personnes qui prétendent diminuer la réputation d'un Ouvrage, des Envieux qui n'y sont portez que par pure malignité, comme il paroît par les méchantes raisons qu'ils employent pour en venir à bout. Or quel meilleur parti peut-on prendre en ce cas-là, que de mépriser leurs vaines insultes ? Et par conséquent, si M. de la Bruyére a jamais été exposé à la haine de ces sortes de personnes, pourquoi n'auroit-il pû leur dire, „ *Vous ne sauriez diminuer la réputation de mes Ecrits* par vos méchantes plaisanteries, & par les fausses & malignes applications que vous faites de mes paroles. „ Mais si vous imposiez pour quel-

„ que

„ que tems au Public par vos ca-
„ lomnies, & par vos réflexions
„ odieuſes & mal-fondées, *qui m'em-*
„ *pêchera de vous mépriſer*? Vous
„ voudriez peut être que je m'amu-
„ ſaſſe à vous répondre. Mais je
„ n'ai garde de le faire. Ce ſeroit
„ donner du poids à vos raiſonne-
„ mens frivoles, J'aime mieux les
„ regarder avec mépris, comme
„ ils le méritent. " Si c'étoit-là ce que M. de la Bruyére a voulu dire, quel droit auroit-on de l'en cenſurer? N'eſt-il pas vrai qu'en bien des rencontres c'eſt une fierté loüable de mépriſer les vaines morſures de l'Envie? C'eſt ainſi qu'en a uſé Boileau. Mais qui le blâme d'avoir mieux aimé enrichir le Public de nouveaux Ouvrages que de s'amuſer à réfuter toutes ces impertinentes Critiques qu'on fit d'abord des premiéres Poëſies qu'il mit au jour? Et qui ne voudroit à préſent que le fameux M. *Arnaud* ſe fût occupé à autre choſe qu'à repouſſer les attaques de ſes Adverſaires, à quoi il a employé la meilleure partie de ſa vie?

Enfin, pour me rapprocher de M. de Vigneul-Marville, il est tout visible que, si M. de la Bruyére eût vû le Portrait odieux que ce dangereux Censeur a fait de sa personne sans aucune apparence de raison, il auroit fort bien pû se contenter de dire pour toute réponse; * *Ceux qui sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.* Car, comme je viens de le montrer, rien n'est copié d'après nature dans ce prétendu Tableau : tout y est, je ne dis pas *croqué* & *strapasonné*, comme parle M. de Vigneul-Marville, mais plûtôt peint au hazard, & sans aucun rapport à l'original que le Peintre a voulu représenter.

Mais en voilà assez sur la *personne de M. de la Bruyére*, voyons maintenant ce que notre critique trouve à redire dans ses *Ecrits*.

* *Paroles de M. de la Bruyere*. Ch. XII. intitulé, DES JUGEMENS, p. 109.

SECONDE PARTIE.

Du Livre de M. de la Bruyére, intitulé, *Caractéres ou Mœurs de ce siécle.*

I. SI décider étoit prouver, jamais Livre n'auroit été mieux critiqué, que celui de M. de la Bruyére l'a été dans les *Mélanges d'Histoire & de Litterature, recueillis par M. de Vigneul-Marville.* Mais comme tout homme qui s'érige en Critique, devient partie de celui qu'il entreprend de censurer, son témoignage n'est compté pour rien devant le Tribunal du Public. Après avoir déclaré que cet Auteur lui déplaît, il n'est plus nécessaire qu'il nous dise en différens endroits & en diverses manieres qu'il condamne ses pensées, son stile, ou ses expressions. On le sait déja. Tout ce qu'on attend de lui, c'est qu'il fasse voir nettement & par bonnes raisons, que tel ou tel endroit du Livre qu'il prétend

tend critiquer, eſt condamnable.

Je ſai bien que pluſieurs Savans ſe ſont fait une habitude de nous étaler aſſez ſouvent leurs opinions particulieres, ſans en donner aucune preuve. Tels ont été dans le ſiécle précedent quelques célebres Commentateurs qu'on nomme *Critiques*. Mais ce n'eſt pas par là qu'ils ſe ſont fait eſtimer. C'eſt au contraire un défaut dont ils ont été blâmez par tout ce qu'il y a de gens raiſonnables dans la République des Lettres. Il eſt vrai qu'encore aujourd'hui pluſieurs Savans de cet ordre, qui écrivent * en Latin & en François ſont aſſez portez à excuſer cette méthode, parce qu'ils ſont bien aiſes de l'imiter: mais les gens de bon ſens ne ſauroient s'en accommoder.

L'Eſprit ſe révolte naturellement contre des déciſions vagues qui ne l'inſtruiſent de rien. Que m'importe de

* Témoin ces Editeurs d'Horace qui depuis peu ont fait imprimer le Texte de ce fameux Poëte avec des corrections, des tranſpoſitions, & des changemens, dont ils ne donnent pour garant que leur goût, & leur autorité particuliere.

de ſavoir, qu'un Ouvrage vous déplaît, ſi j'ignore les raiſons pour leſquelles vous le condamnez ? Par exemple, j'ai lû le *Voyage du Monde de Deſcartes*, compoſé par le P. *Daniel*; & j'ai été charmé de la naïveté de ſon ſtile, de la pureté de ſes expreſſions, & ſur tout de la ſolidité de ſes raiſonnemens. Quelque tems après, M. de Vigneul-Marville trouve à propos d'imprimer * que l'Auteur de ce Livre eſt *un fade railleur*. Faudra-t-il qu'après avoir vû cette déciſion, faite en l'air, je renonce à mon jugement pour embraſſer le ſentiment de M. de Vigneul-Marville ? Je ne croi pas qu'il oſât lui-même l'exiger. Mais s'il n'a prétendu inſtruire perſonne par cette Critique, jettée en hazard ſans preuve, pourquoi la faire ? Pourquoi perdre du tems inutilement ? L'Auteur des *Dialogues des Morts* dit plaiſamment, *que tout pareſſeux qu'il eſt, il voudroit être gagé pour critiquer tous les Livres qui ſe font. Quoi que l'emploi paroiſſe aſſez étendu*, ajoute-t-il, *je ſuis aſſuré qu'il*

* *Mélanges d'Hiſtoire*, &c. pag. 152.

qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire. Mais ce judicieux Ecrivain auroit trouvé l'emploi bien plus commode, s'il eût pû s'aviser de cette autre maniere de critiquer, où l'on suppose tout ce qu'on veut sans se mettre en peine de le prouver: méthode si courte & si facile qu'on pourroit, en la suivant, critiquer les meilleurs Livres sans se donner même la peine de les lire. Il est vrai qu'une telle Critique est sujette à un petit inconvenient, c'est que, si elle est facile à faire, elle est aussi fort aisée à détruire. Car il n'y a personne qui ne soit en droit de siffler toutes ces décisions destituées de preuves, & de leur en opposer d'autres directement contraires; de sorte qu'à critiquer de cette maniere, on n'est pas plus avancé au bout du compte, que le Marquis de la *Critique de l'Ecole des femmes*, qui voulant décrier cette Piéce, croyoit faire merveilles en disant d'un ton de Maître, *qu'il la trouvoit détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.* Mais on lui fit bien-tôt voir que cette décision n'aboutissoit à rien, en lui répondant,

Et

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable. C'est à quoi doit s'attendre tout Censeur décisif qui veut en être crû sur sa parole : Car s'il se donne la liberté de rejetter le sentiment d'un autre sans en donner aucune raison, chacun a droit de rejetter le sien avec la même liberté.

Si M. de Vigneul-Marville eût pensé à cela, il se seroit plus attaché qu'il ne fait, à nous prouver en détail & par bonnes raisons, que le Livre de M. de la Bruyére est plein de pensées fausses, obscures & mal exprimées, au lieu de nous dire en général, que, * *si M. de la Bruyére avoit pris un bon stile, qu'il eût écrit avec pureté, & fini davantage ses Portraits, l'on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre :* † *qu'il use de transpositions forcées,* § *qu'il n'a point de stile formé, qu'il écrit au hazard, employant des expressions outrées en des choses très-communes, & que quand il en veut dire de plus relevées,* il

* *Mélanges d'Histoire*, &c. pag. 332.
† Pag. 333. § Id. p. 336.

il les affoiblit par des expressions [*] *basses ; & fait ramper le fort avec le foible : qu'il tend sans relâche à un sublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choses, tantôt dans les paroles, sans jamais attraper le point d'unité qui concilie les paroles avec les choses, en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux.* Mais à quoi bon toutes ces décisions vagues si l'on n'en fait voir la solidité par des exemples incontestables ? *J'estime toutes les bonnes choses que M. de la Bruyére a tirées de nos bons Auteurs*, continuë notre Critique sur le même ton de Maître qui veut en être crû sur sa parole ; *mais je n'estime pas la maniere dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a prises, que de les avoir obscurcies par son jargon. Je louë la bonne intention qu'il a euë de reformer les mœurs du siecle present en découvrant leur ridicule ; mais je ne saurois approuver qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination plutôt que dans nos mœurs mêmes ;*

[*] Pag. 350. & 351.

mêmes, & qu'outrant tout ce qu'il represente, il fasse des Portraits de fantaisie, & non des Portraits d'après nature, comme le sujet le demande. Je fais cas des regles de bien écrire que M. de la Bruyére debite dans ses Caracteres; mais je ne puis souffrir qu'il viole ces regles qui sont du bon sens, pour suivre le déreglement d'un genie capricieux. En un mot, je loüe le dessein de M. de la Bruyére qui est hardi, & très-hardi, & dont le Public pourroit retirer quelque utilité; mais je dis sans façon, que ce dessein n'est pas executé de main de Maître, & que l'entrepreneur est bien au dessous de la grandeur de son entreprise. Voila une terrible Critique : mais que nous apprend-elle dans le fond ? Rien autre chose si ce n'est que M. de Vigneul-Marville n'approuve pas le Livre de M. de la Bruyére ; de sorte que tous ceux qui estimoient ce Livre avant que d'avoir lû cette Critique, pourroient lui dire, *c'est donc là le jugement que vous faites des* Caractéres de ce siécle : *voilà qui va le mieux du monde : & nous, Monsieur, nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule & mal fondé.* A la verité,

:é, cette Contrecritique ne nous apprendroit rien non plus ; mais M. de Vigneul-Marville n'auroit aucun droit de s'en plaindre. Car il n'a pas plus de raison de contredire ces Messieurs qu'ils n'en ont de mépriser sa Critique dont il ne donne que son autorité pour garant. C'est dequoi M. de Vigneul-Marville auroit dû s'appercevoir d'autant plus aisément que dans la plûpart des choses qu'il dit contre les *Caractéres de ce siécle*, il entre en dispute avec *M. Menage*. Car s'il a eu raison de ne pas se rendre à l'autorité de ce savant homme, ne devoit-il pas supposer que ceux qui liroient sa Critique, ne feroient pas plus de cas de son autorité qu'il n'en fait de celle du *Menagiana* ? Ce qui, pour le dire en passant, fait bien voir l'inutilité de ces décisions sans preuve qu'on se donne la liberté d'entasser dans ces Livres terminez en *ana*, & dans d'autres Ouvrages composez sur le même modelle.

Ces Réflexions générales pourroient presque suffire pour détruire ce que M. de Vigneul-Marville a jugé à propos de publier contre le

Livre de M. de la Bruyére ; car la plupart de ses Remarques ne sont fondées que sur sa propre autorité qui dans cette occasion ne doit être comptée pour rien, ou sur la supposition qu'il fait gratuitement & sans en donner aucune preuve, que le Livre qu'il prétend critiquer est un méchant Livre. C'est ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au Public de savoir qu'on peut refuter un Livre, si cette réfutation n'instruit de rien, je tâcherai de faire voir par raison, le contraire de ce que M. de Vigneul-Marville s'est contenté d'avancer sans preuve.

II. M. DE LA BRUYERE finit son Livre par ces paroles : *Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne ; & si on les goûte, je m'en étonne de même.* La diversité & l'incertitude des jugemens des hommes est si grande que M. de la Bruyére pouvoit fort bien parler ainsi d'un Ouvrage où il avoit tâché de représenter naïvement les mœurs de son siécle. Car croyant d'un côté avoir executé fidellement son dessein, (sans quoi il n'auroit pas dû pu-

publier son Livre) il devoit s'étonner qu'on ne goûtât point des choses dont chacun pouvoit aisément reconnoître la verité aussi bien que lui, & de l'autre considerant la bizarrerie & l'extrême varieté des Jugemens humains, il ne pouvoit qu'être surpris, si ces choses venoient à être goûtées de la plûpart de ses Lecteurs. C'est là, si je ne me trompe, le vrai sens de cette sentence que M. de Vigneul-Marville veut trouver ambiguë. Qu'elle le soit, ou non, c'est par là qu'il commence la censure qu'il a trouvé à propos de faire du Livre de M. de la Bruyére, *Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne; & si on les goûte je m'en étonne de même.* Pour moi, * dit M. de Vigneul-Marville, je m'en tiens à ce dernier. C'est-à-dire qu'il ne goûte pas beaucoup ces Caractéres. A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au Public, il devoit lui en découvrir en même temps les raisons, supposant modestement que le Public ne se soucie pas beaucoup d'être informé

* Pag. 531.

informé de ses dégoûts, ce qu'il n'a pas fait, à mon avis, comme j'espere le montrer clairement dans tout le reste de ce petit Ouvrage. *J'avouë pourtant en honnête homme*, ajoûte d'abord M. de Vigneul-Marville, *que le Livre de M. de la Bruyére est d'un caractére à se faire lire. De tout temps ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur siécle ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cause de l'inclination que la plûpart ont pour la satire, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclée ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général, & assez legerement, on a lû ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du* Gygès, *du* Genius sæculi, *& des autres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner si les* Caractéres *de M. de la Bruyére ont été si courus & imprimez jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siécle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachez de quel-*

quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est reveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui supposent des Clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaison enragée de connoître les vices de la Cour : La Cour de son côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas sur les vices de la Ville pour en turlupiner ; & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces, d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour.

C'est donc uniquement à l'inclination que la plûpart des hommes ont à la Satire, que le Livre de M. de la Bruyére doit cette approbation générale qu'il a reçue en France où il a été imprimé *jusqu'à neuf fois*, & le sera sans doute davantage par la même raison. Il s'ensuivroit de ce beau raisonnement que les Satires d'*Horace*, de *Perse*, de *Juvenal*, de *Regnier*, de *Boileau*, &c. n'ont été & ne sont encore estimées qu'à cause du plaisir que la plûpart des hommes prennent à s'entretenir des vices des autres hommes. Mais ce n'est pas cela, n'en déplaise à M. de Vigneul-Marville.

On admire ces Auteurs parce qu'ils sont pleins d'esprits, que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes sont exacts, que leurs railleries sont fines, solides & agréablement exprimées, ... Et lorsqu'ils viennent à loüer ce qui est loüable, comme ils le font très-souvent, on est autant touché de ces éloges que des traits Satiriques qu'ils répandent dans leurs Ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en Chaire des maximes générales sur la plûpart des sujets, quelques Ecrivains se font à cette maniere de raisonner, qui n'instruit de rien. Car pour l'ordinaire, si l'on prend ces maximes générales à la rigueur & dans toute l'étenduë qu'emportent les termes dont on se sert pour les exprimer, elles sont fausses : & si on les considere dans un sens vague & indéterminé, elles ne font d'aucun usage, & ne disent rien que ce que tout le monde sait déja. C'est ce qu'il est aisé de voir dans le point en question. Il est certain que les hommes ont de la malignité, tout le monde

en convient. Mais peut-on en conclurre que cette malignité régle tous leurs jugemens ? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité, ils ont aussi du bon sens. S'ils rient du Portrait d'un sot, d'un avare, d'un lâche, d'un impertinent, ... ce n'est pas toujours à cause qu'ils aiment à se divertir aux dépens d'autrui, mais parce qu'on leur représente l'idée de ces differens caracteres avec des couleurs vives & naturelles, ce qui ne manque jamais de plaire. Preuve de cela, c'est que ces Portraits les divertissent, sans qu'ils songent à en faire l'application à aucun original actuellement existant. C'est par cette raison qu'on aime la Comedie, où l'on voit des défauts agréablement tournez en ridicule, sans penser à personne dans le monde, en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple, lorsque le Parterre se divertit à voir représenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le composent, n'a pas devant les yeux un homme de sa connoissance dont le caractere réponde à celui de cet Hypocrite : mais le Portrait de ce scelerat leur plaît, parce

que tous ses traits sont bien tirez, & conviennent admirablement au Caractere que le Poëte lui a voulu donner. C'est ce qui fait qu'un Avare se divertit quelquefois à voir le portrait d'un Avare, dont il est lui-même le plus parfait original, & sur qui souvent ce Portrait a été tiré.

* Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y voit avec plaisir, ou croit ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidelle
D'un Avare souvent tracé sur son modelle;
Et mille fois un Fat finement exprimé
Méconnoît le portrait sur lui-même formé.

Mais supposé que la malignité contribuë à nous faire trouver du plaisir dans ces sortes de spectacles & dans la lecture des Livres Satiriques, elle n'est pourtant pas généralement & constamment si grande cette malignité, qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes, & leur fasse goûter toute sorte de Satires,

* Boileau, *Art Poëtique*, Chant III. 353, & suiv.

res, quelque impertinentes qu'elles soient. Si cela étoit, on auroit conservé mille fades Libelles, pleins de fiel & d'aigreur, qu'on a composé dans tous les temps contre les personnes les plus illustres. On ne vit jamais tant de satires que du temps de la *Ligue*. Mais où sont-elles presentement? Elles ont disparu pour jamais, si vous en exceptez le fameux *Catholicon* d'*Espagne* à qui le temps n'a rien ôté de son prix. D'où vient cette distinction en faveur de cet Ouvrage? Est-ce de la malignité des hommes, & de leur inclination à la Satire? Nullement. Mais de la bonté de la Piéce, *qui*, comme dit le P. *Rapin*, *surpaße tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers siécles. Il regne dans tout cet Ouvrage*, ajoute-t-il, *une delicateße d'esprit, qui ne laiße pas d'éclatter parmi les manieres rudes & grossiéres de ce temps-là: & les petits Vers de cet Ouvrage sont d'un caractére très-fin & très-naturel.* C'est-là, dis-je, ce qui a conservé cette Satire, & qui la fit si fort estimer dès qu'elle vit le jour:

car, comme * dit M. de Vigneul-Marville, qui a fait des Observations très-curieuses sur cette piéce, *dès qu'elle parut, chacun en fut charmé.*

Mais sans remonter si haut, combien de Libelles satiriques ne publia-t-on pas en France contre le Cardinal *Mazarin ? On ne voyoit alors par la Ville*, dit † l'Histoire de ce temps-là, *que libelles diffamatoires, que chansons & vers satiriques, qu'Histoires faites à plaisir, que Discours d'Etat & raisonnemens politiques, où Mazarin étoit représenté sous les noms les plus odieux, & où même les personnes Royales n'étoient gueres épargnées.* Voilà bien dequoi reveiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pû toute seule donner du prix à tous ces Libelles, & les empêcher de tomber dans l'oubli.

Il est vrai que la malignité, la passion & le desir de décrier les personnes qui sont le sujet d'un Ouvrage sa-

* Pag. 198. *de ses Mélanges.*

† Histoire du Prince de Condé, p. 325. 2. Edition.

ſatirique, peuvent le faire valoir pendant quelque temps. Mais s'il eſt fade & impertinent, on s'en dégoûte preſque auſſi-tôt que d'un froid Panegyrique. Mille Libelles ridicules qu'on a fait pendant la * derniere Guerre, à Paris, à Londres, à Vienne, à la Haye, à Amſterdam & ailleurs, en ſont une bonne preuve. Recherchez & lûs avec avidité pendant quelques mois, ils étoient rebutez en peu de temps, pour faire place à d'autres, qui n'étant pas meilleurs, éprouvoient bien-tôt la même diſgrace.

Lors donc qu'une Satire eſt généralement eſtimée, il ne ſuffit pas de dire, pour la décrier, que cette eſtime generale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raiſonnement ne peut être de miſe, qu'après qu'une Satire qui a été en vogue pendant quelque temps, vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors, après en avoir montré les défauts, (ce qui eſt à noter) que ce qui

* *Commencée* en 1688. *& finie* en 1697.

qui la faisoit valoir pendant ce temps-là, quelque grossiere qu'elle fût, c'étoit apparemment le plaisir malin qu'on prenoit à se divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conséquent, si M. de Vigneul-Marville ne goûte pas les *Caracteres de ce siécle*, quoiqu'ils soient généralement estimez, il n'a pas raison de dire pour justifier son dégoût, *qu'il ne faut pas s'étonner si les* Caracteres *de M. de la Bruyére ont été si courus & imprimez jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siécle, il caracterise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachez de quelques-uns de ces vices.* Car si M. de la Bruyére a bien executé son dessein, on ne peut qu'estimer son Ouvrage, comme on estime les *Satires de Boileau* & les *Comedies de Moliere*; & s'il l'a mal executé, il y a lieu de s'étonner que son Livre ait été si long-tems & si généralement estimé. De sorte que si M. de Vigneul-Marville croit que M. de la Bruyére ait mal representé les mœurs de son siécle, il doit le prouver par des raisons tirées de

l'Ou-

l'Ouvrage même, & non pas de la malignité des hommes qui seule ne suffit pas pour faire valoir long-tems une méchante Satire.

Mais ce qui fait bien voir que les *Caracteres de ce siécle* ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde à la passion extraordinaire que la Ville a de connoître les vices de la Cour, & au plaisir que la Cour prend à se divertir des défauts de la Ville, non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les Provinces d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour, c'est que les premieres Editions du Livre de M. de la Bruyére furent enlevées, quoiqu'il y eût fort peu de ces Caracteres qu'on peut appliquer à des personnes particulieres.

D'ailleurs, cet Ouvrage n'est pas moins estimé dans les Païs Etrangers qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus souvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande ; & on l'admire en Angleterre où il a été traduit en Anglois. Ces Peuples ont-ils aussi *une demangeaison enragée*, comme parle M. de

Vigneul-Marville, de connoître les vices de tous les François qui font quelque figure à Paris, ou à Versailles? Mais d'où leur viendroit cet empressement pour des personnes dont ils ne connoissent pas même les noms? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *Caracteres de ce siécle*, où non seulement ces prétenduës personnes ne sont pas nommées, mais où le caractere qu'on leur donne ne contient rien que ces Étrangers ne puissent aussi bien appliquer à mille autres personnes qu'à ceux que certaines gens croyent que l'Auteur a eu devant les yeux? Un Anglois, par exemple, ouvre le Livre de M. de la Bruyére, & y trouve ce Caractére: * *Argyre tire son gand pour montrer une belle main, & ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pié petit; elle rit des choses plaisantes ou serieuses pour faire voir de belles dents; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite: & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse; elle entend*

* Au Ch. XI. intitulé, DE L'HOMME, p. 46.

entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul, elle parle toûjours, & n'a point d'esprit. Faudra-t-il que cet Anglois aille s'adresser à M. de Vigneul-Marville (car il est, je pense, le seul qu'on puisse consulter sur cela) pour savoir quelle est la personne de la Cour ou de la Ville que M. de la Bruyére a voulu représenter sous le nom d'*Argyre?* ? Cela n'est pas nécessaire. Il n'a qu'à jetter les yeux autour de lui pour y voir des personnes de ce caractére : ce qui suffit pour lui faire sentir que M. de la Bruyére a bien dépeint dans cet endroit la foiblesse & l'aveuglement de la plûpart des hommes qui negligeant de connoître leurs plus grands défauts, s'apperçoivent bientôt de leurs plus petits avantages.

Au reste, de la maniere dont M. de Vigneul-Marville parle du Livre de M. de la Bruyére, on diroit qu'il ne l'a jamais lû. Car en soûtenant comme il fait, que ce grand succès qu'il a eu dans le monde, ne vient que du plaisir malin que les hommes prennent * à

* Mélanges d'Histoire, *&c.* p. 331.

à voir à découvert les défauts d'autrui, il semble supposer que cet Ouvrage n'est qu'un amas de Portraits Satiriques, * *de toutes les personnes de la Cour & de la Ville*, comme il parle. Cependant rien n'est plus faux que cette supposition. Car non seulement ce Livre est presque tout composé de solides réfléxions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes sans aucun rapport à qui que ce soit, comme verra tout homme qui prendra la peine de le lire : mais encore la plupart des Portraits qui y sont, ne peuvent point être plutôt appliquez à certaines personnes particuliéres qu'à mille autres que M. de la Bruyére n'a jamais vû : & quelques autres en assez grand nombre contiennent l'éloge des personnes les plus distinguées par leur vertu ou par leur mérite qui ayent paru en France vers la fin du XVII. siécle : Caractéres beaucoup plus propres à exciter l'envie des hommes qu'à reveiller *cette maligne curiosité*, qui, selon M. de Vigneul-Marville, leur fait trou-

* *Id.* p. 332.

trouver tant de plaisir *à voir les défauts d'autrui pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts*, qu'elle leur donne du goût pour des Satires fort froides & fort insipides, telles que les *Caractères de ce siécle*.

Mais puisque nous voilà tombez sur le Chapitre des Portraits que M. de la Bruyére a répandus dans son Livre, nous transporterons ici tout ce que notre Critique en dit ailleurs, afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. M. de Vigneul-Marville commence à parler des Portraits qui sont répandus dans le Livre de M. de la Bruyére, en attaquant avec la derniere intrépidité le jugement avantageux qu'en avoit fait M. Menage dans le Recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort, sous le titre de *Menagiana*. » M. de la Bruyé» re est merveilleux, dit * M. Me» nage, à attraper le ridicule des hommes

* *Menagiana*, Tom. IV. p. 219. de l'Edition de Paris 1715.

» des hommes & à le développer. »
Il devoit dire plûtôt à l'envelopper ; ajoûte * M. de Vigneul-Marville, *car M. de la Bruyére, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des chimeres, qui n'ont nulle vrai-semblance. M. Ménage tout entêté qu'il est de son M. de la Bruyére, est contraint de reconnoître que ses Portraits sont un peu chargez. Il fait la petite bouche, & n'ose dire, comme il est vrai, que ses Portraits sont trop chargez, & si peu naturels que la plûpart ne conviennent à personne. Quand on peint de fantaisie, on peut charger ses Portraits, & s'abandonner à ses imaginations ; mais quand on peint d'après nature, il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que M. de la Bruyére travaille plus en détrempe qu'à l'huile, qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs, & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont que croquez : il a encore le malheur, ne sachant pas dessiner correctement, qu'il strapasonne ses figures, & en fait des grotesques & des monstres.*

Plaisante

* Dans les *Mélanges*, p. 340.

Plaisante maniére de critiquer ! Poser d'abord ce qui est en question ; le repeter cens fois en differens termes sans le prouver ; & triompher, après cela, comme si l'on avoit terrassé son ennemi ! Il n'y a si petit Ecolier qui n'en put faire autant. M. de Vigneul-Marville en veut aux Portraits de M. de la Bruyére, & à M. Menage qui les approuve. Il le déclare hautement, *il n'en fait pas la petite bouche*, pour parler son langage : mais enfin, tout ce qu'il dit pour consondre M. Menage, c'est qu'il n'est pas de son sentiment sur les Portraits qu'on trouve dans le Livre de M. de la Bruyére. *Id Populus curat scilicet.* C'est dequoi le Public se met fort en peine ! Selon M. Menage, *M. de la Bruyére est merveilleux à attrapper le ridicule des hommes, & à le développer.* Dites plûtôt à l'envelopper, répond gravement M. de Vigneul-Marville. *A la verité*, continuë M. Menage, *les Portraits de M. de la Bruyére sont un peu chargez ; mais ils ne laissent pas d'être naturels.* M. de Vigneul-Marville conviendra-t-il de cela ? Nullement.

lement. Il va donc le refuter, direz-vous, par des exemples sensibles; ou par des raisons incontestables? Vous n'y êtes pas. Il se contentera d'opposer à M. Menage une décision toute contraire. *Non seulement*, dit-il, *les Portraits de M. de la Bruyére sont trop chargez, mais ils sont si peu naturels que la plûpart ne conviennent à personne.* Et parce que certaines gens assignent la victoire à celui qui parle le plus, & qui parle le dernier, M. de Vigneul-Marville qui veut tenter l'aventure, dit & redit en différens termes que les Portraits de M. de la Bruyére sont très-mal entendus, qu'ils sont *croquez*, *strapassonnez*, que ce sont des *grotesques*, & des monstres, empruntant habilement les termes de l'Art que tout le monde n'entend pas, afin de mieux éblouïr ses Lecteurs en leur faisant sentir qu'il est homme du mêtier, qu'il entend ces matiéres & peut en parler *savamment*. Et en effet, bien des gens se laissent surprendre à ces airs de Docteur. Ils s'imaginent qu'un homme qui parle si positivement, doit avoir de bonnes

bonnes raiſons de ce qu'il avance. La conſéquence n'eſt pourtant pas fort ſûre : car au contraire ceux qui ont de bonnes raiſons à dire, ſe hâtent de les propoſer nettement, ſans perdre le tems en paroles inutiles. Mais ſuppoſons pour un moment que M. de Vigneul-Marville ne condamne pas les Portraits de M. de la Bruyére ſans ſavoir pourquoi ; d'où vient donc qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit ſi clairement lui-même ? S'eſt-il imaginé que tout le monde étoit du même ſentiment que lui ? C'eſt avoir bonne opinion des hommes. Mais pourquoi donc perdoit-il de l'encre & du papier à nous débiter ce qu'il ſuppoſoit être connu de tout le monde, avant qu'il prît la peine de l'écrire dans ſes *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature* ? Et s'il a crû, (comme il eſt plus vraiſemblable) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglez ſur ce point, ou par leur propre malignité, comme il nous l'a déja dit ; ou par l'autorité du *Menagiana*, comme

me il nous * le dira bientôt, pourquoi nous cache-t-il les bonnes raisons qu'il a de condamner les Portraits de M. de la Bruyére, & qui pourroient désabuser ceux qui les admirent ? » Oh, dira t-on, le dessein de M. de Vigneul-Marville » étoit de combattre le *Menagiana*, » & son autorité suffit pour cela : » Elle doit l'emporter incontestablement sur ce Recueil sans aveu, » qui n'est tout au plus qu'un Ouvrage Posthume où manque, par » conséquent, cette exactitude d'expression & cette justesse de raisonnement qui ne se rencontrent d'ordinaire que dans des Ecrits qu'on a touchez & retouchez, & où l'Auteur a mis la derniére main. « Eh bien soit, que les *Mélanges d'Histoire & de Litterature* l'emportent sur le *Menagiana*.

On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.

Mais

* *M. Menage*, dit-il à la page 348 de ses Mélanges, *a donné un grand relief aux Caractéres de M. de la Bruyére.*

Mais en conscience, M. de Vigneul-Marville ne savoit-il pas, avant que d'écrire son Livre, que les *Caracteres de ce siécle* avoient été approuvez en France & dans les Païs Etrangers; qu'ils y ont été imprimez & réimprimez avant la mort de M. Menage? Pourquoi donc se contente-t-il de nous dire gravement, que les Portraits qu'on trouve dans ce Livre, ne sont pas naturels, qu'ils sont *croquez & strapasonnez*, que ce sont des grotesques & des monstres? Prétend-il qu'après une décision si formelle, tous ceux qui approuvoient l'Ouvrage de M. de la Bruyére, renonceront à leur opinion pour embrasser la sienne, & qu'ils aimeront mieux l'en croire sur sa parole que de se fier à leur propre jugement? Ou bien, a-t-il pris toutes ces décisions pour des preuves? Je le croi trop habile homme pour tomber dans une telle méprise. C'est à lui à nous apprendre ce qui en est. Mais en attendant je crains bien qu'il ne se trouve des gens assez soupçonneux pour se figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire, & qu'il a bien fait voir par son

exem-

exemple, que si M. de la Bruyére *ne dessine pas toujours correctement*, il a pourtant assez bien peint ces Censeurs décisifs qui se croyent dispensez de rendre raison de ce qu'ils avancent. Voici le Portrait : je ne sai *s'il est en détrèmpe ou à l'huile*, comme parle M. de Vigneul-Marville, je l'en fais juge lui-même. *Dire d'une chose modestement, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, &* (NB.) *les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable, ou qu'elle est miraculeuse.*

Je remarquerai à ce propos (s'il m'est permis de perdre de vuë pour un moment le Censeur de M. de la Bruyére) que rien n'est plus sage que le conseil qu'un savant Romain donnoit aux Orateurs de son tems, * *de chercher des choses dignes d'être écoutées*

* *Volo priùs habeat Orator rem de quâ dicat, dignam auribus eruditis, quàm cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodo.* M. Tullii Cic. ad Marcum Brutum Orator, *cap.* 34.

tées par des personnes savantes & raisonnables, avant que de penser en quels termes & comment ils les exposeroient. Il est visible que les Ecrivains sont encore plus obligez de suivre ce conseil que ceux qui parlent en Public : car au lieu que ceux-ci peuvent imposer par un exterieur agréable, par les charmes de la voix, par la beauté du geste & par une prononciation vive & animée qui ravit & enchante l'esprit, * en lui présentant sans cesse de nouvelles pensées, qui le tenant toujours en suspens, l'amusent tour à tour, sans qu'il ait le tems de les examiner fort exactement, l'Ecrivain au contraire ne peut espérer d'attacher son Lecteur qu'en lui proposant sur le sujet qu'il a entrepris de traiter, des pensées nobles, solides, exactes, profondes & qui tendent à un même but. Ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air & qui s'oublient en peu de tems : ce sont des mots qui restent toujours devant les yeux, qu'on compare, qu'on exa-

* *Fertur quasi torrens oratio, & multa cujusquemodi rapit*, Cic.

examine de sang froid, & dont on peut voir aisément la liaison ou l'inconsistance. Mais comme parmi nos Orateurs Populaires, vulgairement nommez *Prédicateurs*, il y en auroit de bien embarrassez s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choses capables d'occuper des personnes éclairées & intelligentes, la plupart accoutumez à nous debiter au hazard & sans préparation tout ce qui leur vient à la bouche * sur les sujets qu'ils ont entrepris de traiter ; il y auroit aussi bien des *Faiseurs de Livres* reduits au silence, s'ils s'imposoient la nécessité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé sur les sujets qu'ils ont en main, des pensées qui pussent plaire à des gens de bon sens. Et où les trouveroient-ils ces pensées raisonnables, puisqu'ils se hazardent fort

* A voir le desordre qui regne dans les Discours qu'ils font au Peuple, on peut assurer qu'avant que de monter en Chaire, ils ne savent ce qu'ils diront, & qu'après avoir cessé de parler, ils ont des idées si confuses de ce qu'ils ont dit, qu'il leur seroit impossible de le répeter.

fort souvent à faire des Livres sur des matiéres qu'ils n'entendent pas eux-mêmes. * *Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même,* Je vais faire un Livre, *sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles.................. Il veut écrire & faire imprimer : & parce qu'on n'envoye pas à l'Imprimeur un Cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît : il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine ou que le tems est à la pluye.* Il y en a même qui se louënt, pour ainsi dire, à des Libraires, pour travailler à la journée sur toute sorte de sujets, tant en vers qu'en prose ; & souvent c'est le Libraire lui-même qui leur fournit des titres ; ausquels ils se chargent d'attacher au plutôt un certain nombre de poroles qui venant à remplir plusieurs pages, font enfin ce qu'on peut appeller un *Livre*. Voilà d'où nous vient à Paris ce grand

* Paroles de M. de la Bruyére, dans ses *Caractéres*, Chap XV. DE LA CHAIRE, p. 255.

grand nombre d'Ouvrages nouveaux où l'on ne voit que desordre & confusion depuis le commencement jusques à la fin, que pensées vagues & indéterminées, que reflexions triviales, que faux raisonnemens, que décisions destituées de preuve, que faits incertains, mal exprimez, & chargez de circonstances ridicules, &c. Mais, à ce que j'entens dire, ce n'est pas seulement en France que les Libraires ont des Auteurs à leurs gages, ceux d'Angleterre * & de Hollande en ont aussi bon nombre qui ne sont pas moins feconds en bagatelles literaires. Preuve trop assurée de la décadence des belles Lettres en Europe! Car enfin ces méchans Livres gâtent le goût du Public, & l'accoutument aux choses fades & insipides, comme remarque très-bien M. de la Bruyére dans la suite du passage que je viens de citer.

Mais

* La prostitution est allée si loin à cet égard que les Libraires m'ont assuré qu'en Angleterre il s'est trouvé des Ecrivains qui pour de l'argent ont permis qu'on mît leur nôm à des Livres qu'ils n'avoient pas composez.

Mais revenons à M. de Vigneul-Marville. Il a tort de censurer les Portraits de M. de la Bruyére sans donner aucune raison de tout le mal qu'il en dit ; mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit, ne puisse être veritable. Voyons donc ce qui en est. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ces Portraits se réduit à ceci, *qu'ils sont trop chargez, & si peu naturels que la plûpart ne conviennent à personne.*

IV. La plûpart de ces Portraits ne conviennent à personne, cela est vrai, si M. de Vigneul-Marville entend par là que la plupart ne conviennent pas à certaines personnes particuliéres, ensorte qu'ils ne puissent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les condamner par cette raison, puisqu'ils n'ont pas été faits pour représenter certaines personnes particuliéres, à l'exclusion de toute autre. C'est ce que M. de la Bruyére nous apprend lui-même. *J'ay peint à la verité d'aprés nature*, nous dit-il dans la Préface qu'il a mise devant son Discours à l'Academie Françoise ; *mais je n'ai pas toûjours songé à*

peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs ; je ne me suis point loüé au Public pour faire des Portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginez : me rendant plus difficile, je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre ; & de ces mêmes traits qui pouvoient convenir à une même personne j'en ai fait des peintures vrai-semblables. Et par conséquent, bien loin que ce soit un défaut en ces Portraits de ne convenir à personne en particulier, c'est au contraire une de leurs plus grandes perfections, puisqu'ils ne représentent que ce que le Peintre a voulu leur faire représenter. Par exemple, M. de la Bruyére nous veut donner le caractére d'un *Damoiseau* qui ne songe qu'à se bien mettre, qui en fait son capital, & ne croit être dans le Monde que pour cela : *Iphis*, dit-il, *voit à l'Eglise un soûlier d'une nouvelle mode, il regarde le sien & en rougit ; il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache : le voila retenu par le pié dans*

sa chambre tout le reste du jour : il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur : Il a soin de rire pour montrer ses dents : il fait la petite bouche ; & il n'y a gueres de moment où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, il ne peut être plus content de sa personne qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne sai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude. Rien n'est plus juste que ce caractére. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne sauroit dire avec quelque apparence de raison, que ce Portrait ne représente qu'une certaine personne, ensorte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet *Iphis* eut seul toutes les qualitez que M. de la Bruyére lui attribuë, & que nul autre ne put les avoir : & par conséquent, il faudroit regarder toute cette peinture comme

un tissu de faits historiques, ce qui seroit de la derniére absurdité : car comment M. de la Bruyére auroit-il pû savoir qu'Iphis vit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, qu'il en rougit, & qu'il alla se cacher dans sa Chambre jusqu'à ce que son Cordonnier lui eût fait d'autres souliers sur ce nouveau modelle, ...? Mais quoique cet Iphis n'ait jamais existé, le portrait qu'en fait M. de la Bruyére ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, & qu'il convient très-bien à ces effeminez, amoureux de leur personne qui ne s'occupent que de leur parure, sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer qu'ils ressemblent en tout à cet Iphis imaginaire, qu'ils ont tous les dents belles, la bouche petite, la jambe bien faite, *&c.*

Du reste, que M. de la Bruyére ait pensé ou non à certaines personnes particuliéres en faisant ces sortes de peintures, on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caractériser telle ou telle personne en particulier, dès là qu'il ne désigne personne en particulier par des traits qui lui convien-

tient uniquement, comme, par quelque chose qu'il ait fait ou dit en tel tems & en tel lieu, & dont le bruit ait été répandu dans le Monde. C'est ce qu'a fort bien prouvé M. l'Abbé de *Villiers* dans son *Traité de la Satire : Quand*,* dit-il, *un Ecrivain qui se propose de n'attaquer que le vice en général se sert de noms supposez pour rendre plus sensibles les désordres généraux qu'il attaque, ou pour égayer davantage les matiéres qu'il traite, on ne doit point lui en faire un crime, pourvû qu'il ne dise rien en effet qui désigne quelqu'un personnellement. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs Ecrivains de l'Antiquité, dont nous avons crû pouvoir suivre l'exemple, & que nous avons aussi tâché de disculper dans les Eclaircissemens que nous avons ajoûté au* Poëme de l'Amitié, *en faisant voir qu'on n'a jamais droit d'accuser un Auteur d'avoir eû quelqu'un en tête, lorsque dans la peinture qu'il fait d'un vice sous un personnage imaginaire, il ne représente que le vice qu'il at-*

* Au Chapitre intitulé, *des Libelles diffamatoires.*

attaque. Tout cela convient parfaitement à la plupart des Portraits de M. de la Bruyére, comme ce judicieux Ecrivain s'est fait un plaisir de le reconnoître. *Quand un Auteur a pris ces précautions*, ajoute-t-il, *on n'a point lieu de lui demander la Clef des noms qu'il employe : & si l'on s'obstine à la savoir, il peut répondre que la seule Clef de son Ouvrage est* l'homme vicieux & corrompu, *puisque c'est là le seul original sur lequel il a composé ses Portraits. Ainsi, on ne doit point le rendre responsable de ces Clefs que chacun compose comme il lui plaît, & qu'on répand dans le monde sur les Ouvrages de cette nature. Comme il n'y a donné lieu que par la peinture générale du vice, les seuls qu'on a droit d'accuser de medisance, sont ceux qui voulant à toute force qu'un Ouvrage de Morale soit une Satire, veulent aussi qu'il y ait une Clef, & prennent le soin d'en faire une qu'ils donnent pour véritable. C'est ce qui est arrivé depuis peu à l'égard du Livre des* Caractéres des mœurs de ce siécle, *& c'est à quoi celui qui en est l'Auteur a solidement répondu dans la derniere Edition de son Livre.*

M.

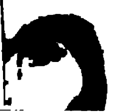
M. de Vigneul-Marville auroit dû lire ces reflexions, & y répondre, avant que de décrier les Portraits de M. de la Bruyére, comme peu naturels, comme *des Sphinx & des chiméres*, sous prétexte que la plûpart ne conviennent à personne, c'est-à-dire à une certaine personne qui y soit distinguée par des traits particuliers qui ne puissent convenir qu'à elle. Il est vrai qu'à prendre la plûpart de ces Portraits en ce sens-là, ce sont de pures chiméres. Mais de quel droit peut-on les faire passer pour des Portraits de certaines personnes particuliéres, si l'on n'y voit rien qui désigne ces personnes, plûtôt que mille autres? C'est comme si l'on vouloit supposer sans preuve, que Moliére a voulu représenter, sous le nom de M. *Jourdain*, un tel Bourgeois de Paris; logé dans la ruë S. Honoré, & qu'on le traitât après cela de Peintre ridicule, pour avoir donné à ce Bourgeois des inclinations qu'il n'eut jamais, comme vous diriez d'apprendre la Philosophie, ou de faire des Armes, quoique tout le reste du caractére lui convînt assez bien. Ce seroit expo-

ser ce bon homme sans aucun fondement, puisque non seulement on ne sauroit prouver que le Poëte ait tiré sur lui le Portrait qu'il a fait de M. Jourdain; mais qu'on n'a même aucun sujet de le soupçonner, par la raison que ce Portrait ne lui convient pas plûtôt qu'à mille autres Bourgeois de Paris, qui sont entêtez de la même foiblesse.

Mais si notre Censeur persiste à traiter de chimériques, tous les Caractéres du Livre de M. de la Bruyére qui ne peuvent être appliquez exactement à une certaine personne, à l'exclusion de toute autre, que dira-t-il de ceux de Theophraste qui sont tous de cette espece? Et comment nommera-t-il tant de caractéres que Moliére a répandus dans ces Comedies, & qu'on a crû si naturels jusqu'ici, sans songer pourtant à les regarder comme des Portraits exacts de telle ou telle personne.

V. Il est aisé de conclurre de ce que nous venons de dire, que M. de Vigneul-Marville n'a pas non plus grande raison de condamner les Portraits de M. de la Bruyére, *parce qu'ils*

sont



sont trop chargez. Car ou il entend par là qu'ils n'ont aucune vraisemblance & qu'ils supposent des choses incompatibles dans un même sujet, ce qu'on ne croira jamais sur sa parole, tant qu'on pourra s'assûrer du contraire par ses propres yeux. Ou bien, il suppose ces Peintures trop chargées, parce qu'elles ne conviennent à personne en particulier. Mais au lieu de conclurre que ces Portraits sont trop chargez, parce qu'ils ne conviennent à personne en particulier; il devoit conclurre, que, puisqu'ils sont si chargez, ils n'ont pas été faits pour représenter telle ou telle personne à l'exclusion de toute autre; & que c'est pour empêcher qu'on ne les regardât comme des copies de certaines personnes particuliéres que l'Auteur les a chargez de quantité de traits qui ne sauroient gueres se trouver réünis dans un seul sujet. C'est ce que M. de Vigneul-Marville auroit pû apprendre de la Préface que M. de la Bruyére a mise au devant de son Discours à l'Academie Françoise: & si cette Préface lui déplaît, il auroit dû le voir dans le Remerci-

ment, que M. l'Abbé Fleuri fit à Mrs. de l'Academie en succedant à M. de la Bruyére : car venant à parler des *Caractéres de ce siécle*, il remarque expressément, *qu'on trouve dans cet Ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop ressemblantes.* Voilà l'énigme, qui embarassoit si fort M. de Vigneul-Marville, bien nettement expliquée.

VI. MAIS, replique notre Censeur, * *il n'est pas vrai que M. de la Bruyére n'ait personne en vûë, & quoi qu'il ait nié le fait avec détestation, il ne peut en homme d'honneur désavoüer le Portrait qu'il a fait de* Santeuil *sous le nom de* Theodas. Pourquoi ne le désavoüëroit-il pas s'il est assez mal honnête homme pour *nier avec détestation* ce qu'il sait être très-veritable? Mais M. de Vigneul-Marville nous donne là une affreuse idée de M. de la Bruyére sans aucune apparence de raison : & s'il est lui-même homme d'honnneur, il doit une reparation publique à la mémoire d'un honnête homme, qu'il représente au Public comme le plus infame de tous les

* *Mélanges* pag. 341.

les hommes. Car si, selon la judicieuse remarque de M. de la Bruyére, * *celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien*; que dirons-nous de celui qui nie avec des sermens horribles d'avoir fait une chose dont il est aisé de le convaincre, & qu'il ne peut s'empêcher d'avoüer, je ne dirai pas s'il est homme d'honneur, car il ne sauroit l'être après avoir abusé d'une maniére si lâche de ce qu'il y a au monde de plus sacré. Or tel est M. de la Bruyére lui-même, si nous en croyons M. de Vigneul-Marville. Mais jamais calomnie ne fut plus palpable & plus atroce que celle de ce temeraire Censeur. Je pourrois m'emporter ici; je le sens bien: mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'Innocence en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque tems après que le Livre de M. de la Bruyére fut public, on voulut deviner les origi-

naux

* Chap. V. DE LA SOCIETE' p. 275.

maux des caractéres qu'il avoit inserez dans cette Ouvrage. Là-dessus certaines gens firent des Listes de toutes les personnes qu'ils se figuroient, que M. de la Bruyére avoit voulu représenter dans tel ou tel endroit de son Livre. Ces prétenduës Clefs, presque toutes différentes entr'elles, (ce qui suffisoit pour en faire voir la fausseté) coururent la Ville ; de sorte que M. de la Bruyére se crut enfin obligé de les désavouër. C'est ce qu'il fit dans la Préface qu'il mit au devant de son Remerciment à l'Academie Françoise, & qu'il insera dans son Livre des *Caractéres de ce siécle.* Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit sur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que M. de Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, lorsqu'il dit que M. de la Bruyére *a nié avec detestation d'avoir eû qui que ce soit en vûë* dans son Livre. *Puisque j'ai eu la foiblesse*, dit M. de la Bruyére, *de publier ces Caractéres, quelle digue éleverai-je contre ce deluge d'explications qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je serieusement, & protesterai-*

rai-je : avec d'horribles sermens que je ne suis ni Auteur ni complice de ces Clefs qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées ; que les personnes les plus accreditées de la Cour ont désesperé d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la même chose, que, si je me tourmentois beaucoup à soûtenir que je ne suis pas un mal-honnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me representer dans leur Libelle diffamatoire ? Où trouvera-t-on dans ces paroles, que M. de la Bruyére ait nié avec détestation d'avoir eu personne en vûë dans ces *Caractéres* ? N'y voit-on pas plûtôt le contraire avec la derniére évidence ? Car si M. de la Bruyére a refusé à ses meilleurs amis la Clef de son Ouvrage, si les personnes les plus accreditées de la Cour ont désesperé d'avoir son secret, n'est-il pas visible, que M. de la Bruyére a eu quelquefois dessein de représenter dans son Livre certaines personnes

pas-

particuliéres ? Et en effet, il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cet Préface : *J'ai peint à la verité d'après nature*, dit-il, *mais je n'ai pas* TOUJOURS *songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs.* S'il n'y a pas *toûjours* songé, il y a donc songé *quelquefois*. La conséquence est incontestable.

VII. IL est donc vrai que dans le Livre de M. de la Bruyére il y a quelques *Caractéres personnels* : qu'on me permette d'appeller ainsi pour abreger, ces sortes de Portraits où M. de la Bruyére a si bien désigné certaines personnes par des traits qui leur conviennent uniquement qu'on a droit de dire, *c'est un tel*, *ou une telle.* Voyons maintenant ce que M. de Vigneul-Marville y trouve à reprendre. A son avis, * *Ils ne sont pas entierement d'aprés nature, l'Auteur y ayant mêlé ses propres imaginations. Mais,* ajoûte-t-il, *c'est en cela qu'il a grand tort ; car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtez, l'un bon & l'autre*

* Pag. 341.

tre mauvais, * *il auroit moins offensé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtez que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntez.* Nous venons de voir comment des Portraits peuvent n'être pas chimériques ; quoiqu'ils ne représentent pas une certaine personne en particulier à l'exclusion de toute autre. Pour ceux qui sont veritablement *personnels*, dont il s'agit présentement, M. de Vigneul-Marville ne devoit pas se contenter de dire que M. de la Bruyére les défigure par de fausses couleurs, il devoit le prouver par des exemples incontestables. Du reste, ce qu'il dit de M. de la Bruyére *ne represente les gens que par leur méchant côté*, prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces Caractéres de fort près & qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces Caractéres pour être convaincu que M. de la Bruyére s'y fait un plaisir de rendre justice au merite des personnes qu'il a

* Pag. 342.

a voulu peindre & que, bien loin de ne faire voir *les gens* que par leur méchant côté, il représente aussi naïvement & avec des couleurs pour le moins aussi vives leurs belles qualitez que leurs défauts. C'est ce qu'il sera aisé de voir par quelques exemples.

M. de Vigneul-Marville veut que sous le nom de *Theodas*, M. de la Bruyére nous ait fait le portrait de M. de *Santeuil*, Chanoine Régulier de S. Victor, l'un des plus excellens Poëtes Latins qui ayent paru en France dans le XVII. siécle. On dit la même chose dans le * *Menagiana*, & je n'ai pas de peine à le croire : car outre que M. de la Bruyére donne à son Theodas un genie extraordinaire pour la Poësie Latine, il y a dans sa Peinture quelques autres traits qui ne peuvent gueres convenir qu'à M. de Santeuil. Je n'ai garde pourtant de l'assûrer aussi positivement qu'on a fait dans le *Menagiana* & dans les *Mélanges d'Histoire & de Litterature* : car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en dou-

* Tom. II. p. 378. Ed. de Paris 1715.

douter après ce que je viens de dire. Mais supposé que M. de la Bruyére nous l'ait avoué lui-même ; voyons si l'on en pourra conclurre avec M. de Vigneul-Marville, que M. de la Bruyére *n'a fait voir les personnes particulieres qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais*, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualitez. La premiere ligne va nous convaincre visiblement du contraire. *Concevez*, dit M. de la Bruyére * en parlant de *Theodas*, ou si l'on veut de M. de Santeuil, *concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colere fougueux, capricieux : Imaginez-vous un homme simple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de se recueillir, ou plûtôt de se livrer à un genie qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne part, & comme à son insu ; quelle verve ! quelle élevation ! quelles Images ! quelle Latinité ! Parlez-vous d'une même per-*

* Caractéres de ce siécle, T. II. Ch. XII. intitulé *Des Jugemens*. P. 118.

personne, me direz-vous? Oui, lui-même, de Theodas; de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se reléve, il tonne, il éclatte; & du milieu de cette tempête il sort une lumiére qui brille & qui rejouït: disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage: il dit ridiculement des choses vrayes; & follement des choses sensées & raisonnables: on est surpris de voir naître & éclorre le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions: qu'ajoûterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne sait: ce sont en lui comme deux Ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes separées. Il manqueroit un trait à cette peinture surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jetter aux yeux de ses Critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout differens; il ne seroit pas

même impossible d'en trouver un troisiéme dans Theodas *, car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.* N'est-ce donc là *représenter les gens* que par ce qu'ils ont de mauvais? Mais plutôt qui ne voudroit avoir les petits défauts que M. de la Bruyére remarque dans *Theodas*, à condition de mériter les louanges qu'il lui donne? J'en fais juge M. de Vigneul-Marville lui-même.

Voici un autre Portrait dans les *Caractéres de ce siécle* qui ne convient qu'à une seule personne.* *Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est le modelle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point; ce n'est que legereté, qu'élegance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses Ouvrages.* A ces traits on reconnoît le célébre M. *de la Fontaine*, ce parfait original dans l'art de raconter,

* Tom. II. Chap. XII. DES JUGEMENS, p. 117.

ser, en quoi il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'ont précedé, & n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'est-il représenté dans ce Tableau que par ce qu'il avoit de mauvais? C'est justement tout le contraire: Car si l'on nous dit d'un côté qu'il *paroissoit* grossier, lourd, stupide, (ce qu'il a eu de commun avec * le Prince des *Poëtes Latins*) on nous fait bientôt voir que c'étoit une *apparence* trompeuse, & que sous cet exterieur peu prévenant étoit caché un genie extraordinaire & inimitable que le Peintre se fait un plaisir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit possible de lui donner; de sorte que dans le tems qu'on admire toutes ces rares qualitez réünies dans un seul sujet, on n'est pas moins charmé de la pénetration de celui qui les a si bien conçuës, & de son adresse

* *Virgile*, dont on a dit aussi, qu'il étoit fort pesant en conversation, & presque semblable à un homme du commun & sans lettres; *Sermone tardissimum ac penè indocto similem Melissus tradidit*: C'est ce que vous trouverez dans sa *Vie* en autant de termes.

dresse à nous les peindre si vivement. Mais la sincerité n'est pas moins loüable dans cette occasion que son discernement : car s'il est vrai, comme dit * le Duc *de la Rochefoucault*, que *c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les loüer de bon cœur*, M. de la Bruyére mérite sans doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de si bonne grace à ceux qui en sont dignes.

J'avoûë qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait si bien valoir les belles qualitez. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car si l'on ne représente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un Peintre qui voulant nous représenter l'air du Roi de Suede, se contenteroit de nous peindre son front, ou qui n'ayant vû que le front † de ce jeune Vainqueur,

* Dans ses *Refléxions Morales*.

† *Ceci a été imprimé pour la premiere fois en* 1702. long-temps avant la Bataille de *Pultavva*.

queur, peindroit de fantaisie tout le reste du visage. Un Historien ne dit-il que du bien de son Heros, c'est un lâche flatteur, ou bien il manque de Memoires : qu'il fasse de nouvelles perquisitions avant que de publier son Ouvrage. Car enfin, s'il y a une maxime générale sans exception, c'est sans doute celle-ci, *Nul homme n'est sans défauts, le plus parfait est celui qui en a le moins.* Et par conséquent, un véritable Historien doit dire du bien & du mal des hommes pour les représenter tels qu'ils sont effectivement; par où il se distingue du Satirique qui se contente de relever ou d'exagerer leurs défauts, & du Panegyriste qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus, ou leur en suppose. C'est ce qu'avoit fort bien compris M. *le Comte de Bussy* : car après avoir dit que ce qu'il a écrit de M. *de Turenne* dans ses *Memoires*, sera crû davantage & lui fera plus d'honneur que les Oraisons Funebres qu'on a faites de lui, parce qu'on sait que ceux qui en font, ne parlent que pour louër, & que lui n'a écrit que pour dire la

Verité,

verité, il ajoûte, * *Et d'ailleurs, il a plus d'apparence que mes Portraits sont ressemblans que ceux des Panegyristes, parce que je dis du bien & du mal, les mêmes personnes; qu'eux ne disent que du bien, & que nul n'est parfait en ce monde.*

Ici notre Censeur dira peut-être que, si M. de la Bruyére a représenté sincerement les bonnes & les mauvaises qualitez de M. de Santeuil & de M. de la Fontaine, il ne s'ensuit pas qu'il en use ainsi dans les autres Caractéres personnels qu'il lui a plû de nous donner. Cela est vrai. Mais supposé que M. de la Bruyére n'eût fait voir d'autres personnes que par ce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'ensuivroit pas non plus qu'il en eût toûjours usé ainsi: & par conséquent M. de Vigneul-Marville a eu tort de proposer son Objection en termes aussi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, si le Caractére même qu'il cite du Livre de M. de la Bruyére, ne

* *Lettres du Comte de Bussy Rabutin, Tom. IV. pag. 242. & 243. Edition de Hollande.*

ne sauroit prouver, comme il prétend que cet illustre Ecrivain se soit plû à ne faire voir *les gens*, comme il parle, que par leur mauvais côté ? Ce caractére est celui de *Menalque*, nom emprunté sous lequel M. de la Bruyére nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit fait faire des extravagances ridicules, qui, quoi qu'en assez grand nombre, sont toutes très-divertissantes par leur singularité.

Y a-t-il dans tout ce recit quelque particularité qui fasse connoître surement que M. de la Bruyére ait voulu désigner une telle personne à l'exclusion de toute autre ? Je n'en sai rien. C'est à M. de Vigneul-Marville qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves. Autrement, il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi se tourmenteroit il à chercher qui est désigné par Menalque ? M. de la Bruyére lui a épargné cette peine par une Note qu'il a mise au commencement de ce Caractére. *Ceci est moins un Caractére particulier*, dit-il, dans cette Note, *qu'un requeil de faits de dis-*

 trac-

ractions : Ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables ; car les goûts étant différens, on a à choisir. Que prétend après cela M. de Vigneul-Marville ? Que nous l'en croyions plûtôt que M. de la Bruyére ? Mais quelle apparence qu'il sache mieux la pensée d'un Auteur, que l'Auteur même qui l'a produite ? Il est vrai que cette déclaration de M. de la Bruyére ne prouveroit rien, si l'on pouvoit trouver dans le Caractére de Menalque des choses qui convinssent indubitablement à une certaine personne & qui ne pussent convenir à aucune autre. Mais jusqu'à ce que M. de Vigneul-Marville ait fait cette découverte, il n'a aucun droit de contredire M. de la Bruyére. Et où en seroient les Ecrivains, si le premier qui se mettroit en tête de les critiquer, étoit reçu à expliquer leurs intentions sans avoir aucun égard à leurs paroles, c'est à dire, à leur prêter toutes les pensées qu'il voudroit, quelque opposées qu'elles fussent à ce qu'ils ont dit en termes exprès & d'une maniere fort intelligible ?

 Je

Je sai bien qu'on a publié dans la *Menagiana* que par Menalque dont il est parlé dans le Livre de M. de la Bruyére, il faut entendre le feu *Comte de Brancas*; mais on ne le donne que comme un bruit de ville, & une simple conjecture que M. Menage laisse échapper en conversation pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient * deux exemples de distractions de ce Comte, aussi bizarres & aussi extraordinaires qu'aucune de celles que M. de la Bruyére attribuë à son Menalque. *On veut que Menalque dans le Livre de M. de la Bruyére soit le feu Comte de Brancas.* Ce sont les propres termes † du *Menagiana*. Voyez si c'est là un témoignage fort authentique, & si M. de Vigneul-Marville n'est pas bien fondé à nous dire après cela, que Menalque dont la maison est illustre, a été deshonoré par M. de la Bruyére *Le faux Menalque*, nous § dit ce gra-

* On peut les voir dans le IV. Tome du *Menagiana*, P. 120. de l'Edition de Paris, 1715.

† Pag. 120. Tom. IV. § Pag. 442.

grave Censeur, *substitué dans l'esprit des gens au véritable Menalque, deshonore celui-ci, & laisse une tâche honteuse dans sa Maison qui est illustre.* Ce raisonnement n'est pas des plus solide, mais laissons-le passer. Voilà donc le vrai Menalque deshonoré, & toute sa posterité avec lui. A qui nous en prendrons-nous ? Sera-ce à M. de la Bruyére qui ne nomme nulle part le vrai Menalque, & qui ne dit rien qui lui convienne plûtôt qu'à cent autres personnes: ou bien à M. Menage & aux Compilateurs de ses Conversations qui le désignent par son nom & par sa qualité, & qui nous apprennent par des faits très-bien circonstantiez & qu'ils donnent pour véritables, qu'il peut fort bien être l'original du faux Menalque ? Je m'en rapporte à M. de Vigneul-Marville lui-même. Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide Censeur se scandalise si fort des Portraits satiriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractéres de ce siécle*, lui qui sans épargner ni les vivans, ni les morts, critique à tort & à travers, toute sorte de personnes,

sans se mettre en peine de cacher leurs nom ? Ne m'en croyez pas, si vous voulez : mais lisez ce que l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* en dit dans l'Extrait qu'il a fait du Livre de M. de Vigneul-Marville. *Peut-être quelques personnes trouveront-elles à redire*, remarque * cet Ecrivain, *que M. de Vigneul-Marville parle si librement, & , s'il est permis de le dire*, D'UNE MANIERE SI PIQUANTE *de diverses personnes, sans distinguer celles qui sont mortes de celles qui sont encore en vie. Mais ce ne sera pas le plus grand nombre des Lecteurs qui lui fera un procès sur ce sujet. La Satire est d'un goût assez général ; & pourvû que l'on ne s'y trouve point personnellement interessé, on n'est pas trop fâché d'en trouver dans un Livre. Voici un exemple d'un de ces endroits où il semble que l'Auteur n'ait épargné ni les morts ni les vivans*, &c. On peut voir le reste dans la *République des Lettres*, à l'endroit que je viens de citer

* *Nouvelles de la République des Lettres*, Janv. 1700. *pag.* 92. & 93.

ter. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec Madame *Des-Houliéres* :

Foible raiſon que l'homme vante ,
Voilà quel eſt le fonds qu'on peut faire ſur vous !
Toûjours vains , toûjours faux , toûjours pleins d'injuſtice ,
Nous crions dans tous nos Diſcours ,
Contre les paſſions , les foibles , & les vices ,
Où nous ſuccombons tous les jours.

Après cette Critique des *Portraits* de M. de la Bruyére , notre Cenſeur fait une remarque générale & deux particuliéres contre les *Caractéres de ce ſiécle*. Et comme les fautes qui regardent les penſées ſont beaucoup plus conſidérables que celles qui ne regardent que les mots , voyons ces remarques avant que de retourner ſur nos pas , pour examiner ſes réflexions ſur le ſtile de cet Ouvrage.

VIII. M. *de la Bruyére* , * dit-il , *prie le Lecteur à l'entrée de ſon Livre page 5*. (Tom. I. pag. 129. de cette Edit.) « de ne point perdre ſon titre « de vûë , & de penſer toûjours , que

* Mélanges d'Hiſtoire , &c. p. 242.

» que ce sont les Caractéres ou les
» Moeurs de siécle qu'il décrit. «
J'ai suivi avec exactitude cet Avis de M. de la Bruyére, mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des Païs perdus, & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyére qui n'appartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le resserrer, & s'en tenir aux Caractéres de ce siécle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point notre siecle des autres siécles, mais qui sont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément & de choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre. Voilà bien des paroles, mais qui n'emportent autre chose que cette simple décision, *Qu'il y a*, selon M. de Vigneul-Marville, *quantité de choses hors d'œuvre dans les Caractéres de ce siécle.* : de sorte que, si l'on vouloit s'en rapporter à lui, on ne pourroit mieux faire que de proscrire la troisiéme partie de cet Ouvrage. Mais ce Censeur ne prend pas garde qu'il n'est que Partie dans cette affaire, qu'on ne doit compter pour rien son senti-

ment

ment particulier, & qu'il ne peut esperer de gagner sa cause qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'Auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une Objection où il faille descendre dans le détail & de parler avec la derniére précision, c'est sans doute celle qu'il fait présentement. Je ne croi pas M. de la Bruyére infaillible, ni son Ouvrage sans défauts : & je suis persuadé que dans ce genre d'écrire par pensées détachées il est presque impossible qu'il n'ait laissé échapper des choses qui ne sont pas tout-à-fait essentielles à son sujet. Mais d'autre part, il n'est gueres moins difficile de faire voir clairement & d'une maniére indubitable, que telles choses qu'on trouve dans son Livre, sont hors d'œuvre. Comme une pensée peut avoir différens rapports, il faut savoir au juste celui que l'Auteur a eu dans l'esprit (ce qui n'est pas fort aisé à deviner) pour pouvoir dire sûrement qu'elle n'est pas en son lieu. Cette seule reflexion auroit dû empêcher notre Critique de décider trop promp-

tement & ſans de bonnes raiſons qu'il y a un tiers à retrancher dans le Livre de M. de la Bruyére. Il ſemble qu'une des principales raiſons qu'il ait eu de prononcer ce terrible Arrêt, c'eſt *qu'il a trouvé dans ce Livre quantité de choſes qui ne diſtinguent point notre ſiécle des autres ſiécles*. Mais où eſt-ce que M. de la Bruyére s'eſt engagé à n'inſerer dans ſon Livre que ce qui peut diſtinguer notre ſiécle des autres ſiécles? Il nous promet *les Caractéres, ou les Mœurs de ce ſiécle*. C'eſt le titre de ſon Ouvrage : & ſon deſſein eſt de peindre les hommes en général, ſans reſtraindre ſes Portraits à une ſeule Cour, ni les renfermer en un ſeul Païs, comme il nous le déclare lui-même * dans ſa Préface. Son affaire eſt donc de repréſenter nos Mœurs telles qu'elles ſont effectivement : & s'il le fait, il a dégagé ſa promeſſe. Mais que par ces Peintures, notre ſiécle ſoit diſtingué ou non des autres ſiécles, cela ne le regarde pas. Et je ne ſai même (pour le dire en paſſant) ſi ce deſſein de peindre un ſiécle par

* Tom. I. *Pag.* 129

par des choses qui ne convinssent à aucun autre siécle, ne seroit point aussi ridicule, que celui d'un Peintre qui voudroit peindre les hommes de ce siécle sans nez ou sans menton pour les mieux distinguer de tous ceux qui ont vécu dans les siécles précedens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur, toujours sujets aux mêmes passions, & aux mêmes foiblesses; toujours capables des mêmes vertus & des mêmes vices. Les Acteurs changent, mais c'est toûjours la même Comedie. D'autres hommes joûëront bientôt les mêmes rôlles qu'on joûë aujourd'hui. *Ils s'évanouïront à leur tour*, comme dit quelque part M. de la Bruyére, *& ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus.* Vraye image de ce monde, qui montre visiblement que ce siécle ne peut être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux siécles précedens qu'à celui-ci! Si donc M. de Vigneul Marville a trouvé dans les *Caractéres de ce siécle* quantité de traits qui ne distinguent point notre siécle des autres siécles, bien loin de les proscrire par cette

raison-là, il en devoit conclurre que ces traits étoient apparemment très-conformes à la Nature, qui agit toujours à peu près de même dans tous les siécles. C'est-là en effet la conclusion que nous tirons tous les jours en lisant les Livres des Anciens. Nous croyons, par exemple, que *Terence* a bien peint un debauché, un fripon, un jeune homme amoureux, &c. Pourquoi? Parce que les Portraits qu'il en fait, conviennent exactement aux débauchez, aux fripons, aux jeunes-gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'est sur le même fondement que nous admirons la justesse des Caractéres de *Theophraste*. *Les hommes dont Theophraste nous peint les Mœurs*, dit M. de la Bruyére, *étoient Atheniens & nous sommes François: & si nous joignons à la diversité des Lieux & du Climat, le long intervalle des tems, & que nous considérions que ce Livre a pû être écrit la derniere année de la* CXV. *Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainsi, il y a deux mille ans accomplis que*

vivoit

vivoit ce Peuple d'Athenes, dont il fait la peinture, nous admirerons, de nous y reconnoître nous-mêmes, nos Amis, nos Ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes separez par tant de siécles soit si entiere. En effet, ajoûte M. de la Bruyére, *les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions : ils sont encore tels qu'ils étoient alors & qu'ils sont marquez dans Theophraste, vains, dissimulez, flatteurs, interessez, effrontez, importuns, défians, medisans, querelleux, superstitieux.*

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à M. de Vigneul-Marville s'il croit que Boileau ait fait une véritable peinture de ce siécle dans ces beaux vers :

* L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est sterile :
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile :
L'argent en honnête-homme érige un scelerat ;
L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat

* Epitre V. à *M. de Guilletagues.* vs. 85.

Il me répondra sans doute que c'est-là visiblement un des caractéres de notre siécle. Mais est-ce un Caractére qui distingue notre siécle des autres siécles ? C'est ce que M. de Vigneul-Marville ne dira jamais. Il est trop versé dans la lecture des Anciens pour ignorer qu'un * fameux Poëte a dit en Latin du siécle d'*Auguste* ce que Boileau nous dit là du siécle de LOUIS XIV. Or si Boileau a pû désigner le siécle présent par des traits qui conviennent également bien à des siécles déja passez, pourquoi M. de la Bruyére ne pourroit-il pas faire la même chose ?

IX. La prémiere Remarque particu liere que M. de Vigneul-Marville fait après cela contre M. de la Bruyére, c'est † *que souvent il fait le mysterieux où il n'y a point de mystere.* J'appelle cette remarque particuliere parce que notre Critique ne la confirme que par un seul exemple, & qui est

* *Horace* Epistolarum Lib. I. Epist. 1. vs. 53. *O cives, cives, quærenda pecunia primùm est: Virtus post. nummos, &c.*

† *Mélanges d'Histiore*, pag. 343.

'ſt ſi mal choiſi, comme vous allez voir, que je ne penſe pas que perſonne veuille s'en fier, pour le reſte, à ſon jugement. *Ainſi*, continuë notre Cenſeur *à la page* 468. *pour nous faire comprendre ce qui ſe comprend aſſez de ſoi-même*, que l'Eſprit de diſcernement eſt la choſe du monde la plus rare ; *il exagere & prononce d'un ton de Prophete cette belle ſentence :* * „ Après l'Eſprit de diſcernement ce „ qu'il y a au monde de plus rare, „ ce ſont les Diamans & les Perles". Notre Critique fait ici deux fauſſes ſuppoſitions, ſi je ne me trompe ; l'une que M. de la Bruyére veut nous faire comprendre que l'Eſprit de diſcernement eſt fort rare. C'eſt à quoi il n'a jamais penſé, à mon avis. Il ſe contente de le propoſer comme une penſée digne de remarque & ſur laquelle chacun devroit faire de ſerieuſes refléxions, pour s'accoûtumer à ſe défier de ſoi-même & à ne pas croire trop promptement d'entendre ce qu'il n'entend point : défaut trop

* Paroles de M. de la Bruyére, T. II. *Chap.* XII. DES JUGEMENS, p. 120.

trop commun parmi les hommes, & qui est la grande source des erreurs où ils tombent à tout moment ! La seconde supposition mal fondée que fait ici notre Critique, c'est de s'imaginer qu'il soit fort aisé de comprendre *que l'Esprit de discernement est très-rare.* Bien loin de là ; c'est peut-être la chose que les hommes comprennent le moins ; car il n'y a que ceux qui ont du discernement (dont le nombre est sans doute fort petit) qui comprennent combien le discernement est une chose rare dans ce Monde. Et ce qui va surprendre M. de Vigneul-Marville, la maniére dont il refute lui-même M. de la Bruyére, prouve visiblement qu'il n'est pas facile de comprendre combien le discernement est rare dans ce monde, & combien il importe d'être averti que c'est une chose extrémement rare. C'est ce qu'on verra tout à l'heure. *Après l'Esprit de discernement*, dit M de la Bruyére, *ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.* Ce tour ne plaît pas à M. de Vigneul-Marville, & voici comment il s'en exprime. *Les gens de village,*

ge, dit-il, *admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyére sait donner à ses pensées : cependant ce n'est qu'un renversement de pensée enchassée dans un pur* galimatias. *Car il n'est point vrai que les diamans & les perles soient des choses très-rares, & si rares qu'il n'y ait que l'Esprit de discernement qui soit plus rare ; ce qu'il faudroit supposer, pour soûtenir la pensée de M. de la Bruyére, & la rendre raisonnable. Les diamans & les perles à la verité sont precieuses ; mais pour rares il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans ; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de diamans & de perles, plûtôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Ainsi les perles & les diamans étant des choses assez communes quoique de grand prix, il faut que M. de la Bruyére concluë, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon sens, que le Discernement n'est pas la chose du monde la plus rare.* Quand M. de Vigneul-Marville auroit été payé pour prouver que *le Discernement* est une chose très-rare, pouvoit-il s'en mieux acquiter qu'en

fai-

faisant ce beau raisonnement, où il ne *discerne* pas Paris du reste du Monde; *confondant* ainsi deux objets, entre lesquels il y a plus de différence qu'entre une mouche & un élephant? On trouveroit, dit-il, *à Paris* dix boisseaux de diamans & de perles plûtôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine : Donc M. de la Bruyére a tort de dire qu'après l'Esprit de discernement, ce qu'il y a *au Monde* de plus rare, ce sont les diamans & les perles. Quoi donc? Parce que le papier de la Chine est plus rare à Paris que les perles, est-il aussi plus rare que les perles dans le Royaume même de la Chine, qui est sans doute *dans le Monde*, puisqu'il en est une des plus belles parties? N'est il pas bien difficile après cela de comprendre que le Discernement soit si rare qu'il l'est effectivement, puisque des Ecrivains aussi pénétrans & aussi judicieux que M. de Vigneul-Marville en manquent quelquefois jusqu'à prendre *Paris* pour *le Monde*; une partie pour le tout?

X. La seconde remarque particuliére de notre Critique, c'est

* *que M. de la Bruyére a le don de se contredire & de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît*, dit-il, *dès l'entrée de son Livre à la page* 11. *Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçuë, que les Anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles.* « Tout est dit, *s'écrie* † *M.* « *de la Bruyére*, & l'on vient trop « tard depuis plus de sept mille ans « qu'il y a des hommes & qui pen- « sent. Sur ce qui concerne les « Mœurs, le plus beau & le meil- « leur est enlevé ; l'on ne fait que « glaner après les Anciens. *Tout est bien jusques-là : mais comme si M. de la Bruyére se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens (ce qui gâte tout)* les habiles d'entre les Modernes. *Car par-là il égale les Modernes aux Anciens, & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi bien que des Anciens après lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il*

* *Pag*, 344. & 345.
† Tom. I. *Chap*. I. intitulé, DES OUVRAGES D'ESPRIT, p. 135.

qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est que M. de la Bruyére a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur qu'il introduit contre sa maxime, *des Modernes habiles aussi inventifs dans la Morale que les Anciens.* Autant de mots, autant de fausses suppositions & de conclusions mal fondées. Mr. de la Bruyére ne songe point à égaler en cet endroit les Modernes aux Anciens. Il ne dit pas que les Anciens ayent tout dit ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale : mais seulement que les Anciens & les habiles d'entre les Modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les mœurs, il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la Morale que peu de nouvelles reflexions à faire sur cette importante matiére. Et par conséquent, M de la Bruyére ne s'est pas contredit en disant au commencement de son Livre : *Tout est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il*

y

ge des hommes & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes. Il n'y a, dis-je, aucune contradiction dans ces paroles ; mais plûtôt une grande modestie que tout homme équitable doit loüer & admirer après avoir lû le Livre de M. de la la Bruyére où l'on ne peut s'empêcher de voir quantité de belles choses qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages des plus habiles d'entre les Anciens & les Modernes. Peut-être que M. de Vigneul-Marville joüe sur le mot de *Tout* qu'il prend à la rigueur pour une universalité metaphysique & qui ne reçoit aucune exception ; mais il est visible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un sens vague & populaire pour la plus grande partie des choses dont il s'agit, & cela en nombre indéterminé, comme quand on dit, *Tout Paris est allé au devant du Roi*, &c.

Du reste, bien loin que la Science des mœurs ait été entierement épuisée par les Anciens, il semble au contraire

traire qu'on peut aſſurer ſans craindre de ſe trop avancer, qu'on y fera de nouvelles découvertes auſſi longtemps qu'il y aura des hommes ſur la terre, tant les deſirs, les vûës, les complexions & les paſſions de cette éſpéce de créatures ſont différentes, & capables de combinaiſons à l'infini. C'eſt le ſentiment * d'un grand Maître en ces matieres : *Quelque découverte que l'on ait faite dans le Païs de l'Amour propre*, † dit-il, *il y reſte encore bien des terres inconnuës.*

XI. ALLONS voir préſentement ce que M. de Vigneul-Marville trouve à redire dans le ſtile du Livre de M. de la Bruyére. Il le condamne ſans façon. *J'avouë*, § dit-il, *que ſi M. de la Bruyére avoit pris un bon ſtile, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ſes Portraits, qu'on ne pourroit ſans injuſtice mépriſer ſon Livre.* Vous avez déja vû quel fond on peut faire ſur ce que ce Criti-

que

* M. le Duc de la Rochefoucault.

† Dans ſes *Reflexions Morales*, Refl. 4.

§ Pag. 332.

que a jugé à progos de publier contre les *Portraits* de M. de la Bruyére; & vous allez voir tout à l'heure qu'il ne s'entend guere mieux en ſtile qu'en Portraits. Car voici comme il continuë. *Sa maniere d'écrire (ſelon M. Menage) eſt toute nouvelle: mais pour cela elle n'en eſt pas meilleure; il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtile dans les Langues & d'y réuſſir, principalement quand ces Langues ſont montées à leur perfection, comme la nôtre l'eſt aujourd'hui.*

Je ne ſai ce que M. de Vigneul-Marville entend par ſtile; mais il me ſemble que ce n'eſt autre choſe qu'un certain enchaînement de penſées, exprimées par des paroles, qui en font voir la liaiſon: de ſorte que, ſelon que cette liaiſon eſt nette & raiſonnable, on peut dire que le ſtile a de la netteté & de la juſteſſe. Je ſuppoſe qu'on entend ſa Langue, ſans quoi le diſcours ne ſauroit avoir cette pureté & cette netteté qui conſiſte dans l'uſage des termes propres, dans leur juſte arrangement & dans tout ce qui rend l'expreſſion exacte & facile

à entendre. Du reste, ce qui fait *le* bon stile, c'est le bon raisonnement & l'ordre naturel des pensées. *Et* * comme il y a peut-être autant de difference entre les Esprits des hommes qu'entre leurs visages, il y a peut-être autant de stiles que de personnes qui se mêlent d'écrire, parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent justement les choses dans le même ordre & avec la même précision. C'est dequoi l'on peut faire tous les jours des expériences sensibles. Que trois ou quatre personnes, par exemple, fassent une Lettre sur un même sujet, chacun prendra un tour différent, & liera diversement ses pensées, l'un plus agréablement & plus naturellement que l'autre : de sorte que chaque Lettre aura son stile particulier, quoique dans le fond les pensées n'en soient pas fort differentes. Ainsi, l'on ne voit pas trop bien ce que notre Censeur a dans l'esprit quand il dit, *qu'il est difficile d'in-*

* *Est in hoc incredibilis quædam varietas : nec pauciores animorum penè quàm corporum formæ.* Quintil. Instit. Orat. *Lib.* II. *cap.* 8.

troduire un ſtile nouveau : car chaque Ecrivain a ſon ſtile. *Voiture* manie & conduit autrement ſes penſées que *Balzac*. Son ſtile eſt plus libre, & paroît moins étudié. M. de Vigneul-Marville narre tout autrement que M. *Pelliſſon*. Il y a pour le moins autant de difference entr'eux qu'entre *Chapelain* & *Virgile*. Et le ſtile de M. Pelliſſon eſt auſſi fort different de celui de M. *Menage*, ou du P. *Bouhours*, comme celui du P. Bouhours differe beaucoup de celui de * *Cleanthe*, ou de M. *de Fontenelle*. Bien plus : le même Ecrivain n'a pas toûjours le même ſtile. Quelquefois il n'eſt pas en humeur d'écrire ; & dès-là, ſon ſtile n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoûtumé d'avoir. Quelquefois il eſt plus diffus qu'à ſon ordinaire, pour n'avoir pas le loiſir ou le courage de châtier ſon ſtile, de le polir & d'en retrancher les inutilitez qui lui échappent dans le feu de la compoſition. Il me ſouvient à ce propos d'un conte qu'on trouve dans la

* M. *Barbier Daucourt*.

la *Vie de Virgile*. On dit, * que lorsque ce Poëte composoit ses *Georgiques*, il dictoit le matin quantité de vers, & que les retouchant tout le reste du jour, il les reduisoit à un très-petit nombre, ce qu'il appelloit *lécher l'Ours*. Ces vers que Virgile composoit le matin, étoient sans doute fort différens de ceux, qui, pour ainsi dire, en étoient extraits le reste du jour. Et si par hazard quelques-uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous, il y auroit, sans doute, bien des Critiques qui ne voudroient pas croire qu'ils fussent échappez à ce grand Poëte, à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là & ceux que nous avons de lui.

Mais puisque nous en sommes sur la difference des stiles, il ne sera pas, je pense, tout à fait hors de propos d'a-

* *Cùm Georgica scriberet, traditur quotidie meditatos manè plurimos versus dictare solitum, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere; non absurdè, carmen se ursæ more parere dicens, & lambendo demùm effingere.* In *Virgilii Vitâ*.

l'avertir en passant, qu'une des choses qui contribuë le plus à cette difference, c'est le different usage des Particules qu'on a inventé pour marquer la connexion que l'Esprit met entre les Idées ou les Propositions qui composent le discours: *Car lorsque l'Esprit veut faire connoître ses pensées aux autres, il lie non seulement les parties des Propositions, mais des sentences entiéres l'une à l'autre, dans toutes leurs différentes relations & dépendances, afin d'en faire un discours suivi.* Je tire cette remarque d'un excellent Ouvrage, traduit de l'Anglois. Il est intitulé, *Essai Philosophique concernant l'entendement humain.* L'Auteur est visiblement un génie du premier ordre, Philosophe exact & profond, qui examine les choses dans leur source, & qui pénétre fort avant dans tous les sujets qu'il manie. Ce qui soit dit sans garentir son Systeme. Pour ce qui est de l'usage des Particules dans le stile, ce qu'il ajoute sur cela merite d'être raporté. Le voici mot pour mot, comme il l'a exprimé lui-même : *Pour qu'un hom-*

me pense bien, dit * ce Philosophe, *il ne suffit pas qu'il ait des idées claires & distinctes en lui-même, ni qu'il observe la convenance ou la disconvenance qu'il y a entre quelques-unes de ces Idées, mais il doit lier ses pensées, & remarquer la dépendance que ces raisonnemens ont l'un avec l'autre: & pour bien exprimer ces sortes de pensées, rangées méthodiquement, & enchaînées l'une à l'autre par des raisonnemens suivis, il lui faut des termes, qui montrent la* connexion, *la* restriction, *la* distinction, *l'*opposition, *l'*emphase, *&c. qu'il met dans chaque partie respective de son Discours.* Et par conséquent, c'est de la juste application qu'on fait de ces termes que dépend principalement la clarté & la beauté du stile, comme le remarque † le même Auteur. Au contraire: le stile d'un Discours est obscur, mal formé, sans suite & sans force, si l'on y applique ces Particules au hazard & sans raison. Et à parler exactement d'un hom-

* Liv. III. Ch. 7. §. 2. p. 376. de la seconde Ed. 1729.
† Ibid.

homme qui écrit de cette maniere, il faut dire, non qu'il écrit d'un *stile nouveau*, mais qu'il n'a point de stile.

M. de Vigneul-Marville n'avoit garde de faire ces reflexions, lui qui fait consister *la nouveauté* de stile qu'il reproche à M. de la Bruyére dans l'usage de quelques mots impropres, ou qui étant joints ensemble composent des expressions peu Françoises. Car après avoir dit qu'il est difficile d'introduire un nouveau stile dans les Langues, il continuë ainsi : * *Seneque, Barclée, Juste Lipse & les autres, qui s'en sont voulu mêler dans le Latin n'ont point été approuvez par les plus sages Critiques ; & dans la Langue Françoise, Cirano de Bergerac & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gracian, sont insupportables. M. de la Bruyére lui-même fait le procès à ces gens-là, & le sien propre, lorsqu'il dit dans ses* Caractéres T. I. *page* 262. † » L'on voit des gens qui dégoû» tent par leurs ridicules expressions, par

* *Pag.* 332. & 333.

† Chap. V. DE LA SOCIETE' ET DE LA CONVERSATION.

» par la nouveauté, & j'ose dire,
» par l'impropriété des termes dont
» ils se servent, comme par l'allian-
» ce de certains mots qui ne se
» rencontrent ensemble que dans
» leur bouche, & à qui ils font signi-
» fier des choses que leurs premiers
» Inventeurs n'ont jamais eu inten-
» tion de leur faire dire. Ils ne sui-
» vent en parlant ni la Raison, ni
» l'Usage, mais leur bizarre génie.
» *Voilà M. de la Bruyére copié au miroir & d'après nature*, ajoûte notre subtil Critique.

XII. Comme je lisois cette *Défense de M. de la Bruyére* à un de mes Amis, il m'arrêta tout d'un coup dans cet endroit, pour apostropher notre Censeur. Mais vous, dit-il, Monsieur de Vigneul-Marville,

* Pour en parler ainsi, vous y connoissez-vous?

» Vous, dont le discours n'est
» qu'un tissu d'expressions impro-
» pres, pueriles, & monstrueuses;
» &

* Boileau, Sat. III. vs. 70.

» & de méchantes phrases prover-
» biales qu'on devroit à peine par-
» donner à d'honnêtes gens qui s'en
» serviroient en badinant dans une
» conversation libre ». En effet, notre Critique n'y pense pas, de s'ériger en juge dans une affaire où son autorité est recusable pour tant de raisons. Il fait fort le délicat en matiére d'expressions. Mais sur quoi fondé, cette grande délicatesse? Sur la bonté de son goût? D'où vient donc que son Livre est si mal écrit? D'où vient qu'il l'a rempli de tant d'expressions basses, impropres, obscures, affectées, & peu Françoises? Si vous ne voulez pas m'en croire, lisez ce qui suit.

* *Lorsque Moreri trouve des Auteurs qui s'épanchent sur des riens, il s'épanchent avec eux.* Quelle façon de parler, *s'épancher avec quelqu'un sur des riens*! Est-elle fondée sur l'Usage, ou sur le bizarre génie de celui qui trouve à propos de s'en servir? Je m'en rapporte à lui-même.

* On

* *Mélanges d'Histoire & de Litterature*, p. 292.

* *On lâche un argument captieux à M. Simon : Il le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un subtil* distinguo, *& se sauve par la breche.* Je ne sai si *les gens de village*, comme parle ailleurs notre Critique, admireront cette belle periode, mais je doute qu'elle soit au goût des personnes de bon sens qui ont quelque politesse.

† *Le Maréchal de Bassompierre détenu à la Bastille employoit le temps à lire de bons Livres & à composer des Remarques & des Memoires qui lui sont glorieux*, pour dire *qui lui sont honneur.*

§ *Il semble que les Muses s'étoient appliquées à approprier au dehors les Livres de la Bibliotheque de M. Grolier, tant il paroissoit d'art & d'esprit dans leurs ornemens.* La pensée n'est-elle pas rare, & l'expression noble & Françoise : *des Livres appropriez au dehors*, c'est-à-dire *reliez par les Muses ?*

* *A l'âge de douze ans le Tasse étudia*

* Pag. 186. † Pag. 253. § Pag. 254.
* Pag. 142.

dier au Droit. On dit, *étudier en Droit*, *en Philosophie*, *en Rhetorique*; mais on n'a jamais dit, *étudier à la Philosophie*, &c. M. de Vigneul-Marville est apparemment le premier qui ait parlé ainsi. Il sait pourtant les regles de notre Langue. Il a lû celles de M. de *Vangelas* & du P. *Bouhours*. Mais bien des gens lisent des régles qu'ils n'observent point. C'est ainsi que notre critique donne un regime à *auparavant*, comme si c'étoit une préposition; quoique M. de Vaugelas disent expressément que * le vrai usage d'*auparavant*, c'est de le faire adverbe, & non pas préposition. *Bien auparavant cette Auteur*, dit † M. de Vigneul-Marville, *deux célébres Ecrivains ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir*.

M. Gaudin, dit § encore notre Cri-

* *Remarques sur la Langue Françoise*, Tom. II. p. 205. Edition de Hollande. Vous trouverez la même chose dans les *Doutes* du P. Bouhours, p. 152. & dans une Note de M. Corneille sur cette remarque de Vaugelas.

† Pag. 335. § Pag. 132.

Critique, *mit un clou à la Fortune, qui commençoit à rouler pour lui.* La belle expression, *mettre un clou à la Fortune* ! N'est-elle pas bien claire & bien Françoise ?

* *Messieurs Dupuy graves comme des Catons, prenoient les Sciences du côté de leur plus grand serieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire, que le polichinel de la Litterature.* Et celle-là, n'est-elle pas noble & du bel usage, *avoir le Polichinel de la Litterature ?* Parleroit-on ainsi parmi les Chartreux ? Si cela est, notre Auteur est excusable d'employer une si plaisante expression que tout l'Ordre a consacrée. *Monsieur de Vigneul-Marville* m'entend, & cela suffit.

† *Il n'y a pas encore long-temps que les Eugenes & les Aristes qui pensoient triompher de leurs Ennemis par leurs insultes, tomberent entre les mains d'un Critique sévere qui leur fit la barbe de si près que les pauvres gens en sont demeurez tout écorchez.* Voilà donc aussi M. de Vigneul-Marville érigé

en

* Pag. 86. † Pag. 385.

un *barbier* qui a *écorché* M. de la Bruyére. Ces idées ne sont-elles pas brillantes & bien assorties ?

* *Un fort honnête-homme qui pensoit à écrire l'histoire du temps, disoit : Je ne veux point d'heros affecté ; la seule Verité sera mon heroïne.* M. de Vigneul-Marville rapporte trop fidellement les paroles de cet honnête-homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux François, sans blesser la Verité *son heroïne*. On ne dit point, *je ne veux point d'heros*, mais *de heros*. C'est la premiere remarque de Vaugelas.

Dispensez-moi de pousser plus loin cette Critique. Je ne l'ai faite que pour faire sentir à M. de Vigneul-Marville qu'il devroit se défier de lui-même, & ne pas prendre trop promptement ses décisions pour des preuves.

XIII. MAIS c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger. Notre Censeur y est tombé plusieurs fois ; & voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoûte imme-

* Pag. 57.

médiatement après. *Il est vrai*, dit-il, *qu'avant cela ce Monsieur avoit dit page* 50. » * Que l'on peut en » une sorte d'Ecrits (*il entend parler » des siens*) hazarder de certaines ex- » pressions, user de termes transposez » & qui peignent vivement, & » plaindre ceux qui ne sentent pas » le plaisir qu'il y a à s'en servir » ou à les entendre. » Je ne sai d'où notre Critique a appris que M. de la Bruyére veut parler en cet endroit de ces Ouvrages plûtôt que de bien d'autres où l'on doit prendre ces libertez, comme nous verrons bientôt. Mais passé pour cela. Voyons ce qu'il trouve à redire dans ces paroles. *M. de la Bruyére*, † dit-il, *se chatouille ici pour se faire rire. Certes, il faut être bien bon pour s'imaginer du plaisir où il n'y a que des duretez à essuyer. Car qu'y a-t il de plus dur dans la Langue Françoise qui étant toute unie, suit exactement l'or-dre*

* *Dans les* Caractéres de ce siécle, *au Chap.* I. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, p. 176.

† Pag. 333, & 334.

tre naturel dans ses constructions, que de transposer ses termes & de former de l'embarras où il n'y en doit point avoir. Mais plûtot, ne faut-il pas être *bien bon* pour croire prouver une chose qu'on ne fait que supposer? M. de Vigneul-Marville condamne absolument les transpositions dans la Langue Françoise, & M. de la Bruyére les croit permises en une sorte d'Ecrits, c'est-à-dire, si nous en croyons ce Censeur, dans les *Caractéres de ce siécle*. Qui ne voit que ce hardi Critique ne devoit se donner la liberté de conclurre que les transpositions sont contraires au génie de notre Langue, qu'après avoir montré par dix ou douze exemples de transpositions, tirées du Livre de M. de la Bruyére, qu'elles ne servent qu'à embarasser le discours? Ce n'est pas qu'après tout, la conclusion eût été fort sûre; car d'autres Ecrivains pourroient avoir bien fait ce que M. de la Bruyére n'auroit sû faire. Mais quoiqu'il en soit M. de Vigneul-Marville a trouvé cette discussion trop embarassante. Il a mieux aimé proscrire en

en général toutes les transpositions que de prendre la peine d'examiner si l'on a raison de s'en servir en certaines rencontres. *Nos Poëtes mêmes*, continue-t-il, *à qui les transpositions sont d'un grand secours dans la versification, les ont abandonnées, & ne s'en servent que dans la derniere extremité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'est-là une des graces de notre Langue de ne rien transposer, ni dans la Prose ni dans la Poësie; ce qui ayant été découvert au commencement de ce siècle par M. de Malherbe & par le Président Maynard, se pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.* Cela veut dire que, selon notre Critique, les transpositions doivent être entierement bannies de la Prose, & n'être reçuës dans la Poësie que par nécessité. Mais cette décision est un peu trop vague & trop générale, comme vous allez voir. Il est certain que depuis l'établissement de l'Academie Françoise on s'est fort appliqué à polir notre Langue, & qu'on a tâché sur tout d'en rendre le tour sim-

simple, aisé, clair, & dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet toutes les constructions obscures ou équivoques ; & l'on a suivi dans l'arrangement des paroles l'ordre le plus naturel comme le moins susceptible d'ambiguité. Cet ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition & après cela le verbe & son regime, l'adverbe tantôt devant ou après le verbe, *&c.* Mais est-on obligé de suivre cet ordre en toute rencontre? Oui, lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours, à laquelle il faut tout sacrifier, car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours, on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandoner, ou pour se conformer à l'usage qui a comme consacré certains tours irreguliers ; ou pour dégager une période qui sans cela seroit languissante, obscure & embarrassée ; outre que dans un Discours oratoire, les transpositions ont une grace & une vivaci-
té

té toute particuliere. Et tout cela, nous l'allons prouver par des exemples.

1. Je dis premiérement qu'il y a des transpositions si fort autorisées par l'usage que la construction naturelle seroit non-seulement rude; mais entierement barbare. *Car voyez-vous*, dit * le P. Tarteron, *ainsi va le monde, nous dechirons notre prochain, il nous dechire aussi.* Un François qui sait sa Langue, peut-il parler autrement? Et n'auroit-on pas droit de traiter de Wisigoth un homme qui voulant suivre l'ordre naturel en cette occasion diroit, *Ainsi le monde va, nous dechirons notre prochain, il nous dechire aussi?* *C'est par cette maxime*, † dit le nouveau Traducteur de Demosthene, *vous le savez peut-être comme moi, que se conduisoient dans l'administration de la République, les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toûjours, sans ja-*

* Dans la Traduction de Perse, *Sat.* VI. p. 67. *Edition de Paris.*

† M. *Tourreil*, Philippiques de Demosthene, *Edit. de Paris*, in 4. 1701. pag. 54.

Jamais les imiter ; un Aristide, un Nicias, un Periclès, & ce grand homme dont je porte le nom. Voilà encore une transposition, *que se conduisoient dans l'administration de la République, les anciens Orateurs*, mais qui est d'une absolue necessité. Je ne saurois croire que M. de Vigneul-Marville lui-même pût se resoudre à dire, *C'est par cette maxime que les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toûjours, sans jamais les imiter ; un Aristide, &c. se conduisoient dans l'administration de la République.* En effet, quelque déclaré, qu'il soit contre les transpositions jusqu'à dire que *c'est une des graces de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose ni dans la Poësie*, il lui échappe quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainsi, parlant des Epîtres de Ciceron à Atticus, il dit, * *Ces Epîtres vous instruiront de la guerre civile & des sentimens qu'en avoit Ciceron.* Il auroit pû dire, *que Ciceron en avoit*, sans que son discours en eût été moins em-

bar-

* Pag. 367.

barassé, mais ce tour lui a paru plus agréable, ou peut-être, lui est tombé de la plume sans qu'il s'en soit aperçu lui-même.

2. En second lieu, rien n'est plus propre à degager le discours que des transpositions faites à propos, comme l'éprouvera infailliblement tout Ecrivain qui a du goût pour la netteté du stile & qui se trouve chargé d'un Ouvrage de longue haleine. *De là vient*, dit * un fameux Orateur, *que le Prince de Condé valoit seul à la France des armées entieres : que devant lui les forces ennemies les plus redoutables s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom : que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles : que par lui nos frontieres étoient à couvert & nos Provinces en sûreté : que sous lui se formoient & s'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers experimentez, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalez dans nos derniéres guerres, & qui n'ont acquis tant*

* Le P. *Bourdaloüe*, dans l'Oraison funebre du Prince de Condé.

rant d'honneur au nom François que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef. Qui ne voit que cette derniere période auroit été fort languissante & embarrassée si l'Orateur eût suivi l'ordre naturel, comme il avoit fait jusques-là, & qu'il eût dit, que *ces Soldats aguerris, ces Officiers experimentez, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalez dans nos dernieres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François que parce qu'ils avoient eû ce Prince pour Maître & pour Chef, se formoient & s'élevoient sous lui?*

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. *C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliotheque, m'a donné.* » Cette maniere de parler, *ajoûte* * » *l'Auteur de qui j'emprunte cet exem-* » *ple*, toute reguliére qu'elle est, est » ridicule ; & il n'est pas difficile de » voir

* Mr. *Andry* dans ses *Reflexions sur l'Usage présent de la Langue Françoise*: pag. 425. Edition de Hollande.

» voir qu'il est mieux de prendre le
» tour irregulier en disant : *C'est un*
» *Livre que m'a donné cette personne,*
» *qui me vint voir hier sur les six heu-*
» *res du soir, lorsque vous étiez avec*
» *moi dans ma Bibliotheque.* C'est
» une chose si connuë, *poursuit*
» *ce judicieux Ecrivain*, que nous
» n'avons point d'Auteurs qui y
» manquent : il n'est pas même jus-
» qu'aux moins exacts & aux moins
» soigneux de la politesse qui ne
» prennent ce tour irrégulier, plû-
» tôt que d'embarrasser mal à pro-
» pos une phrase. « Je ne croi pas
que M. de Vigneul-Marville soit
d'un autre sentiment.

3. Il me reste à faire voir que dans des Discours d'un stile vif & soutenu les transpositions ont une grace toute particuliére. Nos plus célébres Ecrivains m'en fourniront des preuves que je ne pense pas que notre Critique ose contredire. Je tirerai la premiere des Oeuvres de M. de S. Evremond, *cet Auteur célébre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvaient souffrir en gardant la Raison*, com-

comme a très-bien * remarqué M. de Vigneul-Marville. *J'estime le Precepteur de Neron*, † dit-il *l'Anant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire ; du Philosophe & de l'Ecrivain, je n'en fais pas grand cas.* Il auroit pû dire, *je ne fais pas grand cas du Philosophe & de l'Ecrivain.* Mais outre que le tour irrégulier est plus vif & plus harmonieux, M. de S. Evremond trouve par là le moyen de varier son stile, secret si important, que quiconque l'ignore, ne sera jamais, quoiqu'il fasse, qu'un très-méchant Ecrivain.

§. Un stile trop égal & toûjours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nez pour nous ennuyer,
Qui toûjours sur un ton semblent psalmodier.

Mais si M. de S. Evremond a droit d'employer des transpositions dans un

* Pag. 335.

† *Jugemens sur Seneque, Plutarde & Petrone*, Tom. II. pag. 149. Ed. d'Amst. 1726.

§ Boileau dans l'*Art Poëtique*, Chant I. vs. 71.

un discours familier, il est tout visible qu'on doit s'en servir à plus forte raison dans des Discours Publics qui étant animez de la voix doivent être écrits d'un stile plus vif & plus soutenu. Aussi rien n'est plus ordinaire dans ces sortes de compositions que ces tours irreguliers.

Ce cœur plus grand que l'Univers, dit le P. Bourdalouë dans l'Oraison funebre du Prince de Condé, *ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier ; ce cœur si digne de Dieu, il a voulu que nous le possedassions & que nous en fussions les depositaires.*

Changeant de scene, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre & dans une vie plus tranquille, dit le même Orateur en parlant de ce grand Prince.

* *Cet échec, quand vous voudriez concourir avec les Dieux & sortir de l'inaction, à quoi leur toute-puissance ne supplée jamais*, dit le Traducteur de Demosthene que nous avons déja

* M. *Tourreil*, Philippiques de Demosthene, pag. 35.

déja cité, *cet échec, dis-je, cette revolution, nous n'aurons pas long-tems à les attendre.*

* *Ce que vous desiriez tant*, dit ailleurs le même Traducteur, *de susciter les Olynthiens contre Philippe; ce que la voix publique vouloit ici qu'on tentât à quelque prix que ce fût, le sort lui seul l'a fait pour vous, & de la maniere qui vous convient davantage.*

Déja, dit un autre fameux † Orateur, *fremissoit dans son camp l'ennemi confus & déconcerté, déja prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.*

Il est visible que dans tous ces endroits une construction plus reguliére feroit languir le discours & lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît si fort à l'oreille dans une Action publique.

Mais puisque M. de Vigneul-Marville § semble estimer les Régles du

* Pag. 65.

† M. *Fléchier*, Evêque de Nismes, dans l'*Oraison funebres de Mr. de Turenne.*

§ *Mélanges d'Histoire*, &c. p. 347.

du P. *Bouhours*, je ne saurois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire par une remarque judicieuse que ce fameux Grammairien a faite sur les transpositions qui ont bonne graces en certaines rencontres. *Il y a*, selon * ce Grammairien, *des tours irréguliers qui sont élegans.* „ Les „ exemples, *ajoûte-t-il*, feront en-„ tendre ce que je veux dire. M. „ de Maucroix dit dans la seconde „ Homelie de Saint Jean Chrysosto-„ me au Peuple d'Antioche : *Ce* „ *lieu qui nous a donné la naissance*, „ *nous l'évitons comme une embuche*, „ & M. Patru dit dans le Plaidoyer „ pour Madame de Guenegaud, *Ce-* „ *pendant cette Souveraine, les nou-* „ *velles Constitutions la dégradent ;* „ *toute son autorité est anneantie, &* „ *pour toute marque de sa dignité, on* „ *ne lui laisse que des reverences. La* „ *Superieure ne fait rien qu'on ne con-* „ *damne, ses plus innocentes actions,* „ *on les noircit.*

„ Il

* Remarques nouvelles, sur la Langue Françoise, *Tom.* I. *p.* 303. III. *Edition de Paris.* 1683.

„ Il ſemble, continuë le P. Bou-
„ hours, qu'il faudroit dire regulié-
„ rement, *nous évitons comme une*
„ *embuche ce lieu qui nous a donné la*
„ *naiſſance. Cependant les nouvelles*
„ *Conſtitutions dégradent cette Souve-*
„ *raine : on noircit ſes plus innocentes*
„ *actions*. On parle ainſi dans la con-
„ verſation & dans un Livre tout ſim-
„ ple ; mais dans une action publi-
„ que qui eſt animée de la voix &
„ qui demande une éloquence plus
„ vive, le tour irregulier a meilleure
„ grace. C'eſt en ces rencontres qu'il
„ eſt permis quelquesfois aux Orateurs
„ auſſi bien qu'aux Poëtes, de ſe
„ diſpenſer des régles ſcrupuleuſes de
„ la conſtruction ordinaire : & on
„ peut preſque dire du Sermon
„ & du Plaidoyer ce que l'Auteur
„ de l'Art Poëtique dit de l'O-
„ de :

„ Son ſtile impetueux ſouvent marche au ha-
zard :
„ Chez elle un beau deſordre eſt un effet de
l'art.

„ Mais ſi ces ſortes d'irregularitez

„ sont élegantes dans la Prose, *ajoûte* „ *le Pere Bouhours*, elles le sont enco- „ re plus dans la Poësie qui est d'el- „ le-même un peu impetueuse, & „ qui n'aime pas tant un Lan- „ gage tout uni. Il y en a un „ exemple dans * l'Ode à Acan- „ the ;

„ Je jouis d'une paix profonde ;
„ Et pour m'assurer le seul bien
„ Que l'on doit estimer au monde,
„ Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

„ On diroit regulierement, *je compte* „ *pour rien tout ce que je n'ai pas*: „ mais *Tout ce que je n'ai pas, je le* „ *compte pour rien*, est plus poë- „ tique & plus beau. Aussi nos ex- „ cellens Poëtes prennent ce tour- „ là dans les endroits animez :

† „ Ces moissons de Lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
„ Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.

Qu'on

* Composée par M. l'Abbé *Regnier*.
† *Racine* dans son IPHIGENIE, Act. V, Sc. II.

Qu'on juge après cela, si M. de la Bruyére n'a pas eu raison de dire *qu'on peut en une sorte d'Ecrits user de termes transposez, & qui peignent vivement*; & si au contraire M. de Vigneul-Marville n'a pas eu tort de décider que *c'est une des graces de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose ni dans la Poësie.* Il y a sans doute des transpositions forcées, & contraires à la douceur & à la netteté du Langage : mais il y en a aussi qui ont fort bonne grace, & qu'on ne peut proscrire sans priver notre Langue de cet air vif, libre & naturel qui en fait une des plus grandes beautez. C'est ce qu'avoit fort bien compris M. de Vaugelas, cet Auteur si judicieux dont l'autorité sera toujours d'un grand poids dans cette matiere. Car après avoir condamné certaines transpositions trop rudes, il ajoute * *Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de M.*

* Dans l'article intitulé, *Arrangement des mots*. Tom. II. p. 210. *Edit. de Hollande.*

M. de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable; mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose: je dis pour l'ordinaire, *parce qu'il y en a quelques-unes de fort bonne grace.* Voyez comment ce sage Ecrivain fait éviter ces décisions générales & absoluës, qui presque toûjours sont démenties par quelques exceptions incontestables.

XIV. REVENONS à M. de Vigneul-Marville. „ * Personne avant „ M. de la Bruyére, *dit M. Menage*, n'avoit trouvé la force & la „ justesse d'expression qui se rencon- „ trent dans son Livre. „ *En verité*, s'écrie sur cela notre Censeur, *M. Menage nous auroit fait plaisir de nous marquer les endroits du Livre de M. de la Bruyére où cela se trouve: en recompense on lui en montreroit au double, où cela ne se trouve point.* Que ne les montroit-il donc ces endroits, sans perdre le tems en paroles inutiles? Pourquoi abuser de son loisir & de celui du Public à faire imprimer de tels Dialogues? On ne peut pas desespe-

* Mélanges d'histoire, &c. p. 335.

perer après cela de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuses d'herbes. *Il pleuvra aujourd'hui, dites vous, & moi je n'en croi rien, & je suis prêt à parier contre vous double contre simple.* Imaginez quelque chose de plus frivole, si vous voulez, il ne le sera pas davantage que cet endroit des *Mélanges d'Histoire & de Litterature.* Car que nous importe de savoir que M. Menage auroit fait plaisir à M. de Vigneul-Marville, de lui citer des endroits des *Caractéres de ce siécle*, où paroît de la force & de la justesse d'expression, & que s'il l'eût fait M. de Vigneul-Marville *lui en auroit montré au double où cela ne se trouve point?* Après ce beau Dialogue, en sommes-nous plus savans, & plus coupables de juger du Livre de M. de la Bruyére?

Mais ajoute M. de Vigneul-Marville,* *c'est bien gratuitement & sans y penser que M. Menage vient nous dire qu'avant M. de la Bruyére personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il*

* Pag. 335. & 336.

qu'il s'imagine dans ses Caractéres. Bien auparavant cet Auteur, deux célébres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison : Ce sont Messieurs Nicole & de S. Evremond. M. de Vigneul-Marville a raison. La France a produit plusieurs excellens Ecrivains qui ont leur merite aussi bien que M. de la Bruyére. Mrs. Nicole & de S. Evremond sont de ce nombre, tout le monde en convient. M. de Vigneul-Marville qui avance tant de choses sans les prouver, a bien fait de s'en dispenser en cette occasion. Et c'est sans doute une trop grande hardiesse à M. Menage de préferer M. de la Bruyére à tant de fameux Ecrivains qui ont paru dans ce dernier siécle. Ces sortes de comparaisons sont toujours odieuses & temeraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à M. Menage qu'il faudroit s'en prendre qu'aux Compilateurs de ses Conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées qu'il

qu'il n'auroit garde de soûtenir dans un Ouvrage public ?

XV. Mr. *Menage*, continuë * notre Critique, *ajoûte que M. de la Bruyére dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire, M. de la Bruyére affectant d'entasser paroles sur paroles, & pensées sur pensées sans nulle necessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page* 90. *où il dit que* la Pruderie est une imitation de la Sagesse. *Cette pensée est si claire qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où. Cependant voyons quels tours & quels détours M. de la Bruyére prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté.* „ Un Comique, † *dit-il*, „ outre sur la scene ses Personnages : „ un Poëte charge ses descriptions : „ un Peintre qui fait d'après nature, „ force & exagere une passion, un „ contraste, des attitudes : & celui „ qui copie, s'il ne mesure au com-

„ pas

* Pag. 336. † T. I. Chap. III. intitulé, DES FEMMES, p. 224.

» pas les grandeurs & les proportions, » grossit les figures, donne à toutes » les piéces qui entrent dans l'ordon- » nance de son Tableau, plus de » volume que n'en ont celles de l'o- » riginal : de même la Pruderie est » une imitation de la sagesse. " *Outre que tout ce discours sent fort son galimathias : qui, je vous prie, après cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne soit M. Menage) que M. de la Bruyére dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six?*

Voilà ce que M. de Vigneul-Marville trouve à censurer dans cette reflexion de M. de la Bruyére, que *la Pruderie est une imitation de la Sagesse*. Ce sont, comme vous voyez, autant d'arrêts définitifs, independants de toute raison. Mais que faire? Chacun a sa methode. Celle de notre Critique n'est pas de prouver ce qu'il avance. Il pourroit pourtant avoir raison dans le fond. Voyons ce qui en est.

M. de la Bruyére veut nous faire voir comment la Pruderie est une imitation de la Sagesse, & il employe pour cela plusieurs comparaisons. Sa pensée étoit assez claire sans toutes ces com-

comparaisons, replique M. de Vigneul-Marville. Mais ce Critique se trompe. Car sans ces Comparaisons la pensée de M. de la Bruyére auroit été fort imparfaite. Il ne suffit pas de dire que la Pruderie imite la Sagesse, si l'on ne fait sentir comment & jusqu'à quel point elle le fait. La plûpart des vertus consistent en un certain milieu dont les deux extrémitez sont également dangereuses. Demeurez en deçà, ou passez au delà des justes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'est plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'Avare croit être bon menager, & le Prodigue qui le traite de fou, croit être le seul qui sache faire un bon usage des richesses. Les Lâches donnent à leur foiblesse le beau nom de Prudence, & les Temeraires pensent être de vrais Braves. Tous ces gens-là ignorent les justes bornes des vertus qu'ils croyent pratiquer. Ils vont au delà du but, ou demeurent en deçà, faute de connoître ce juste milieu dont les deux extrémitez sont également vicieuses. Et par conséquent, lorsqu'on

veut faire voir l'imperfection d'un de ces Vices, il faut marquer comment & jusqu'à quel point il imite une certaine Vertu. Car de dire en général que c'est une imitation d'un telle Vertu, c'est en donner une idée qui peut tout aussi bien convenir à un autre Vice qui lui est directement opposé. L'Avarice, par exemple, est une imitation de la Frugalité, mais qui dans le fond en est autant éloignée que la Prodigalité même. M. de la Bruyére avoit l'esprit trop juste pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la Pruderie est une imitation de la Sagesse; mais il a soin de marquer en quoi consiste cette imitation. Ce qu'il fait par un parallele ingenieux qui amusant agréablement l'Esprit, fait voir nettement, que c'est une imitation outrée qui passe les bornes de la Raison. *Un Comique outre sur la scene ses Personnages: Un Poëte charge ses descriptions, &c.................. de même la Pruderie est une imitation de la Sagesse.* Qu'y a-t-il là d'obscur, & qui sente le galimathias? La Prude-

rie

rie imite mal la Sageſſe, en portant les choſes dans l'excès, comme un Comique qui outre ſes Perſonnages, comme un Poëte qui charge ſes deſcriptions, comme un Peintre qui travaillant d'après nature, force & exaggere les paſſions & les attitudes qu'il tâche de repréſenter, ou qui voulant copier un Tableau, en groſſit les figures. Notre Critique ne trouve aucune juſteſſe en tout cela. Je ne ſaurois qu'y faire. Mais il me ſemble que des Comparaiſons ſont juſtes, lorſque les choſes comparées conviennent dans le point ſur lequel roule la comparaiſon; ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce Parallele. Car le Comique, le Poëte, le Peintre y conviennent tous en ceci, qu'ils vont au delà de certaines bornes qu'ils ne devroient pas paſſer, auſſi bien que la Pruderie qui va au delà des bornes de la Sageſſe en prétendant l'imiter.

Une autre choſe que M. de Vigneul-Marville blâme dans ce Parallele, c'eſt que l'Auteur y employe trop de paroles, d'où il conclut que M. Menage a tort de dire, que *M. de la Bruyé-*

re dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. Mais cette conclusion est un peu trop précipitée, ne lui en déplaise. Car de ce qu'un Auteur seroit un peu plus diffus qu'à son ordinaire dans un certain endroit de son Livre, il ne s'ensuivroit nullement qu'il le fût par tout ailleurs. Et où en seroient les meilleurs Ecrivains, M. de Vigneul-Marville lui-même, si cette maniére de raisonner étoit reçuë? Virgile est obscur dans un tel endroit: Donc c'est un méchant Ecrivain qui ne s'entend pas lui-même. Il y a dans Ciceron une periode embarrassée & d'une longueur accablante: Donc Ciceron ne sait pas écrire. M. de Vigneul-Marville raisonne mal dans un tel endroit de son Livre, il conclut du particulier au général: Donc c'est un méchant Logicien qui parle au hazard & sans reflexion. Qui ne voit que toutes ces conclusions sont impertinentes, & que notre Censeur auroit droit de se plaindre de la derniére? Qu'il fasse donc aux autres la même justice qu'il exige pour lui-même. Bien plus: non seulement, ce Criti-

que a tort de conclurre d'un seul passage des *Caractéres de ce siécle*, que l'Auteur de ce Livre affecte ordinairement d'entasser paroles sur paroles sans nécessité, mais ce passage même qu'il cite pour le prouver, est, à mon avis, très-mal choisi. Mr de Vigneul Marville pourroit peut-être dire, que l'Auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entasse quatre comparaisons sans nécessité, puisqu'une ou deux auroient pû suffire. Mais la question n'est pas de savoir si Mr de la Bruyére parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire, & si l'on pourroit le dire aussi nettement en moins de paroles. Ce sont deux choses fort differentes. On peut être concis & grand parleur en même tems, sur tout en écrivant : car dans la conversation grand parleur & diseur de rien ne signifient ordinairement qu'une seule & même chose.

XVI. MAIS après tant de fausses attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'est la critique de quelques expressions que M. de la Bruyére a employées dans le passage que

que nous venons d'examiner, & qui ne paroissent pas Françoises à M. de Vigneul-Marville. Il y en a quatre, savoir, (1) *un Peintre qui fait d'après nature*, pour dire *qui travaille, qui peint d'après nature* : (2) *forcer une passion, un contraste, des attitudes*, expressions barbares en langage de peinture, si l'on en croit notre Censeur : (3) le terme de *volume* appliqué aux figures d'un Tableau, quoi qu'il ne se dise, selon M. de Vigneul-Marville, que des choses qui se mesurent & se pesent : & (4) enfin les *piéces d'un Tableau*, au lieu de dire les figures d'un Tableau, le mot de *piéces* étant reservé pour le blazon, *comme M. de la Bruyére le sait ou ne le sait pas*, ajoute poliment notre Critique.

Je ne sai si l'on ne pourroit point douter de la solidité de quelques-unes de ces décisions : mais je suis fort tenté de ne pas disputer cette petite victoire à M. de Vigneul-Marville, quand ce ne seroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample Critique des *Caractéres de ce siécle*. Car afin que vous le sachiez, tout ce

que

que vous avez vû jusqu'ici, n'est que le prélude d'un combat à toute outrance. M. de Vigneul-Marville avoit composé un plus gros Ouvrage * *qu'il a supprimé* après avoir appris la mort de M. de la Bruyére. Ce n'est ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la piéce. Mais si j'accorde à M. de Vigneul-Marville qu'il a eu raison de censurer ces quatre expressions dans le Livre de M. de la Bruyére, c'est à condition qu'il n'abusera pas de ce petit avantage, comme s'il lui donnoit droit de conclurre que M. de la Bruyére ne sait pas écrire en François, † *qu'il n'a point de stile formé, qu'il écrit au hazard ;* & § *que la plûpart de ses expressions sont forcées, impropres & peu naturelles.* Ce seroit imiter ces Critiques dont parle Madame Des-Houliéres qui pour un mot bien ou mal placé approuvent ou condamnent tout un Ouvrage.

Quel-

* Pag. 345.
† Mélanges d'Histoire, &c. p. 336.
§ Pag. 339.

Quelques faux brillans bien placez,
Toute la piéce est admirable:
Un mot leur déplaît, c'est assez,
Toute la piéce est détestable.

Je croi M. de Vigneul-Marville trop raisonnable pour donner dans cet excès. Il sait qu'Homere s'endort quelquefois & qu'on trouve des fautes dans les plus excellens Ecrivains. Il est Auteur lui-même, & par conséquent sujet à se méprendre aussi bien que Pindare, Virgile, Horace, & tous les plus fameux Ecrivains Anciens & Modernes.

Du reste, quoique je ne veuille pas disputer à M. de Vigneul-Marville la gloire d'avoir censuré avec raison des expressions qu'on vient de voir, * celle-ci sur tout, *un Peintre* qui

* Je viens de voir dans les *Entretiens sur les Ouvrages des Peintres* une expression qui pourroit bien servir à justifier celle dont se sert ici M. de la Bruyére. „ Si ce beau *faire*, & „ cette belle union de couleurs que l'on voit „ dans leurs Ouvrages non contestez, *&c.* p. „ 217. Tom. III.

qui fait d'après nature, je suis obligé d'avertir le Public que ce Censeur ne donnant pour preuve de la solidité de cette censure, que sa propre autorité, & la connoissance qu'il prétend avoir du Langage des Peintres, on fera bien de ne s'y fier que sous bonne caution : puisqu'on trouve, dans le Livre même de M. de Vigneul-Marville, des expressions tirées de la Peinture qui peuvent faire douter qu'il entende aussi bien les termes de cet Art, qu'il semble se le persuader, comme quand il dit, * que M. de la Bruyére *travaille plus en détrempe qu'à l'huile*. On dit, *peindre en huile*, j'en suis sûr ; & je puis le prouver par des autoritez incontestables : mais je doute qu'on puisse dire, *peindre à l'huile*. Je m'en rapporte aux Experts.

XVII. Je ne sai pourquoi j'ai crû si legerement que M. de Vigneul-Marville useroit moderément du petit avantage que je viens de lui ceder. Bien loin de là, ce Critique en est devenu si fier qu'il commence

* Pag. 340.

mence à s'oublier lui-même, tant c'est une chose difficile de se moderer dans la victoire. *Ce ne seroit jamais fait* dit-il, *si l'on vouloit critiquer toutes les expressions forcées, impropres, & peu naturelles qu'on veut faire passer pour des beautez & des rafinemens de Langage.* Voilà de terribles menaces, mais qui par bonheur pour M. de la Bruyére ne seront pas mises en execution. M. de Vigneul-Marville veut lui épargner la honte d'une entiére defaite. Il se contentera de lui porter deux ou trois coups pour faire voir au Monde ce qu'il seroit capable de faire s'il vouloit déployer *toutes ses* forces contre lui. Il semble pourtant, à en juger par ces *deux ou trois* attaques, que ce Critique n'est pas dans le fond si redoutable qu'il voudroit nous le faire accroire. Vous en jugerez.

1. *Est-ce parler naturellement, & proprement*, dit-il d'abord, *comme le souhaite M. de la Bruyére en plusieurs endroits de son Livre, de dire*, † que la

* Pag. 339. † T. I. Chap. II. DU MERITE PERSONEL, p. 200.

la veritable grandeur se laisse toucher & manier. *Cela en bon François & selon la Raison*, poursuit notre Critique, *ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent.* Je connois pourtant un habile homme qui se mêle de faire des Livres, & qui croit entendre les regles & les beautez de la Langue Françoise, qui se sert du terme de *manier* en parlant de choses qui ne sont pas corporelles. Et cet homme (qui le croiroit?) c'est M. de Vigneul-Marville lui-même qui s'en sert ainsi deux fois, & cela dans le même Ouvrage où il censure si fierement M. de la Bruyére pour avoir employé ce terme une seule fois, *risum teneatis amici. Un homme*, dit M. de Vigneul-Marville page 251. de ses Mélanges, *un homme a composé un Sermon, un Plaidoyer, ou une Harangue avec bien du soin. Il en* A MANIÉ, *tourné, ajencé les pensées.* Si ce rigide Censeur croit qu'on ne peut *manier* que des choses corporelles, comment a-t-il pû *manier* des pensées? Qu'il nous explique cette énigme. *Les bons Ecrivains*, dit-il

-ri * ailleurs, *s'approchent du stile laconique qui n'est pas moins difficile à* MANIER.

2. Passons à sa seconde remarque *Dit-on en bons termes*, jetter de la profondeur dans ces Ecrits ? *M. de la Bruyére le dit † page 45. Mais le Bon Sens & l'Usage ne le disent point*. Après cela, il n'y a plus rien à dire. Le moyen de résister à des décisions si formelles ! Mais pourtant d'où vient que M. de la Bruyére n'auroit pû se servir de cette expression, puisque M. de S. Evremond, *qui*, comme dit très-bien notre Critique, *revêt ses pensées qui sont nobles, d'expressions hardies, mais toûjours justes, toûjours propres à son sujet*, n'a pas fait difficulté de dire: § *Lorsque le choix du sujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre susceptible de force & d'ornement : il doit* jetter de l'ordre *dans son dessein*, *&* de la liaison *dans ses pensées*. Pourquoi ne pour-

* Pag. 159. de ses *Mélanges*.

† T. I. Ch. I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, p. 171.

§ Oeuvres mêlées. *De l'Eloquence*, p. 298. Tom. I.

pourroit-on pas *jetter de la profondeur dans un Ecrit*, aussi bien *que de l'ordre dans un dessein & de la liaison dans ses pensées* ? Autre énigme que notre Critique est prié d'expliquer, si tel est son bon plaisir.

3. Il ajoûte une troisiéme remarque qu'il exprime en ces termes: *dire comme M. de la Bruyere*, pag. 173. *en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret*, * qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils sont transparens ? *N'est-ce pas là outrer ses expressions ? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit* : Ils ne remuent pas les levres, & on les entend : on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurez*. Je dirois volontiers à cette égard ce que M. de Fontenelle a dit quelque part du stile sublime, *qu'il n'y faudroit donner qu'à son corps defendant*. Il est pourtant certain que les termes figurez trouvent fort bien leur place en quelques rencontres. Mais sans prétendre traiter cette matiére

* T. I. Chap. V. DE LA SOCIETE', p. 201.

tiére à fond, il me semble qu'on peut s'en servir pour deux raisons. L'une, lorsqu'on manque de termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire, ce qui arrive fort souvent, & dont il ne faut pas tant attribuer la cause à la pauvreté des Langues, qu'à l'ignorance des hommes qui ne connoissant pas les choses en elles-mêmes, n'en peuvent parler que par voye de comparaison. L'autre raison pourquoi l'on peut employer des termes figurez dans le discours, c'est pour divertir l'Esprit en lui représentant par des images corporelles ce qu'on lui a déja expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres, & qui peignent la chose telle qu'elle est en elle-même. Car en ce cas-là, les expressions figurées n'ayant rien d'obscur amusent agréablement l'Esprit, en lui traçant d'une maniére sensible ce qu'une expression propre lui fait comprendre avec une entiere exactitude. Et c'est là si je ne me trompe, le seul usage qu'on devroit faire des termes figurez lorsqu'on n'est pas indispensablement obligé de s'en servir. C'est comme

une débauche d'esprit qui ne peut que plaire lorsqu'elle vient à propos, mais qui sans cela choque, déplaît, & embarrasse infailliblement.

Je laisse à d'autres le soin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractéres* qui n'a pû échapper à la censure de M. de Vigneul-Marville. Ce sont des choses de goût & de sentiment qu'on ne peut gueres faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent point d'eux mêmes.

XVIII. Notre Critique ne peut souffrir que M. Menage doute que la maniére d'écrire de M. de la Bruyére soit suivie. *Pourquoi non*, * dit-il ? *Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux?* *Neanmoins*, ajoûte-t-il, *j'accorde à M. Ménage que jamais personne de bon goût n'imita le méchant stile de M. de la Bruyére.*

Belle conclusion, & digne de l'Exorde !

Non seulement M. de la Bruyére a pu avoir quelques Imitateurs, mais il

* Pag. 340.

il en a eu effectivement un grand nombre. Son Censeur ne peut l'ignorer; tant la chose a éclatté dans la République des Lettres. Les uns ont pillé ses mots & ses expressions, les autres ses pensées; & tous se sont parez du *titre* de son Ouvrage, comme s'il suffisoit, pour avoir part à la gloire d'un excellent Ecrivain, de faire des Livres sous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque tems que des Ouvrages qui portoient le nom de *Caractéres*, ou quelque autre qui signifioit à peu près la même chose. *Ouvrage dans le goût des Caractéres. Les différens Caracteres des femmes du siécle. Caractéres & Portraits Critiques sur les défauts ordinaires des hommes. Portraits serieux & critiques. Caractéres tirez de l'Ecriture sainte, & appliquez aux Mœurs de ce siécle. Caracteres naturels des hommes, en forme de dialogue. Caractéres des vertus & des vices. Suite des Caractéres de Theophraste & des Mœurs de ce siécle*, &c. On ne voyoit que *Caractéres*. Les Boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais, je vous prie, le

Cen-

Censeur de M. de la Bruyére pouvoit-il mieux faire valoir le merite des *Caractéres de ce siécle*, qu'en nous faisant ressouvenir de ce grand nombre d'Ouvrages qu'a produit le desir d'imiter cet excellent Original : fades copies, la plûpart méprisées du Public, & toutes fort inferieures à leur modelle?

Mais peut-être que M. de Vigneul-Marville a cru que parmi tous ces Copistes, il y en a quelques-uns qu'on peut comparer à M. de la Bruyére. D'où vient donc qu'il ne les a pas nommez ? Pourquoi perdre une si belle occasion de nous convaincre de l'étenduë de ses lumiéres, & de la solidité de son jugement ? Car infailliblement, on lui auroit fait honneur de cette belle découverte ; puisqu'il ne paroît pas que le Public ait encore préferé ou égalé aucun de ces Imitateurs à celui qu'ils ont tâché de copier.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,

a pris le titre orgueilleux, de *Theophraste moderne* : & c'est, dit-on,

celui qui approche le plus de M. de la Bruyére. Mais s'il le suit, ce n'est qu'à la trace, & de bien loin, comme l'a montré depuis peu * un Ecrivain, qui après avoir assez bien découvert les défauts du *Theophraste moderne*, n'a pas toujours rendu justice à M. de la Bruyére. Ce qui soit dit, sans conséquence. Car outre qu'on a déja † repoussé les attaques de ce nouveau § Critique, je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui après m'être attiré sur les bras un adversaire aussi redoutable que M. de Vigneul-Marville.

XIX. ENFIN, je vois terre, comme disoit * *Diogene*. Il ne me reste plus qu'à examiner quelques refléxions de notre Critique sur les per-

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques sur les Caractéres de M. de la Bruyére.*

† Dans un Livre intitulé; *Apologie de M. de la Bruyére, ou Réponse à la Critique des Caractéres de Theophraste.*

§ C'est, dit-on communément, M. de Vigneul-Marville lui-même.

* *Le Cynique*. Voyez sa Vie dans *Diogene-Laërce*, Liv. VI. §. 38. Edition d'Amsterdam de 1692.

personnes qui ont approuvé le Livre de M. de la Bruyére. *Si ce ne sont pas des Esprits superficiels*, dit-il * d'abord, *je puis bien assurer que ce sont, ou des gens qui lisent les Livres superficiellement & sans examen, ou des personnes qui se trouvent dans l'obligation de loüer M. de la Bruyére.* Je vous laisse à penser, après ce que nous venons de voir, s'il lui sied bien de parler ainsi.

Il nomme ensuite quelques-uns de ces approbateurs, dont il tâche de diminuer l'autorité.

XX. Le premier est le P. *Bouhours*, qui, † dit-il, *a élevé M. de la Bruyére jusqu'aux nuës, le rangeant entre les Auteurs celebres qui ont fourni à son Recueil de Pensées choisies. Cela*, ajoute-t-il, *s'est fait, je croi, autant par politique qu'autrement.* Il le croit, à la bonne heure; mais que nous importe de savoir ce qu'il *croit*, s'il ne nous apprend le fondement de sa croyance? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il *croit* le contraire; & les voilà à deux de jeu, lui & M. de

* Pag. 346. † Pag. 347.

de Vigneul-Marville, tout aussi avancez l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela ? *Mais à tout prendre*, continuë notre Censeur, toujours sur le ton d'un homme qui veut en être crû sur sa parole, *je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loué absolument M. de la Bruyére, & sans restriction mentale. Il est trop habile Jesuite pour avoir fait ce coup-là purement & simplement.* Voilà ce qu'on appelle, offenser les gens sans raison & sans aucune nécessité. *D'ailleurs*, ajoûte-t-il, *si M. de la Bruyére est un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les regles du P. Bouhours sont fausses ; ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus.* Si ce n'est là *perdre impunément de l'encre & du papier*, qu'on me dise ce que ce peut être : car pour moi je n'y vois autre chose que des paroles qui ne signifient rien. Quelles sont donc ces Régles que M. de la Bruyére a violées ? Sont-ce toutes les Régles du P. Bouhours, ou quelques-unes seulement ? Et puis, ces Régles sont-elles fondées sur un usage incontestable, ou sur l'autorité de celui qui

les

les a publiées ? Peut-on condamner un homme sans instruire son procès ? Et le moyen d'instruire un procès sans en voir les piéces ! M. de Vigneul-Marville néglige un peu trop les formes, pour un homme qui a étudié en Droit Civil.

D'ailleurs, à voir la maniére dont il parle de l'estime que le P. Bouhours a fait paroître publiquement pour le Livre de M. de la Bruyére, ne diroit-on pas que le P. Bouhours ne l'a loué qu'en termes vagues, & sans donner aucune raison de son estime ? C'est pourtant tout le contraire. Car non content de dire que M. de la Bruyére pense d'une maniére solide & agréable, il tire des *Caractéres de ce siécle*, des pensées qui sont effectivement pleines de solidité, d'agrément, & de délicatesse. Par exemple, après avoir dit * que la pensée d'un Ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux Petits, lui semble très-belle & très-noble, il ajoute : *Un Auteur Moderne*, c'est à dire M. de la Bruyére, *tour-*

* *Pensées ingenieuses*, *p.* 194. *Edit. de Holl.*

tourné agréablement la même pensée en Satire : » Les Grands se piquent, *
» *dit-il*, d'ouvrir une allée dans une
» forêt, de soutenir des terres par
» de longues murailles, de dorer des
» plat-fonds, de faire venir dix pou-
» ces d'eau, de meubler une oran-
» gerie: mais de rendre un cœur con-
» tent, de combler une ame de
» joye, de prévenir d'extrêmes be-
» soins, ou d'y remedier, leur cu-
» riosité ne s'étend pas jusques-là ".
M. de Vigneul-Marville croyoit-il cet endroit mal pensé & plus mal exprimé ? Pourquoi ne le faisoit-il pas voir en corrigeant ce qu'il y voyoit de faux, & en l'exprimant d'une maniére plus fine & plus agréable ? C'étoit là le vrai moyen de plaire au Public en censurant le Livre de M. de la Bruyére : c'est par là qu'il pouvoit donner de l'autorité à sa Critique, affoiblir le témoignage du P. Bouhours, & plaire à ses Lecteurs en les instruisant.

* T. I. *Chap.* IX. intitulé DES GRANDS, p. 421.

» Il y a, dit * ailleurs M. de la » Bruyére, un Païs où les joyes » sont visibles, mais fausses; & » les chagrins cachez, mais réels.

» La Vie de la Cour, dit-il † encore, est un jeu serieux, melancolique, qui applique. Il faut arranger ses piéces & ses batteries; » avoir un dessein, le suivre, parer » celui de son adversaire, hazarder » quelquefois, & jouër de caprice: » & après toutes ces rêveries & toutes ces mesures on est échec, quelquefois mat, le plus fou l'emporte » & le plus heureux.

Le P. Bouhours a trouvé à propos d'inserer ces deux passages dans son Recueil de *Pensées ingenieuses*; & selon lui § *ces sortes de definitions ou de discriptions où l'antithese joüe un peu, ont quelque chose de bien agréable.* M. de Vigneul-Marville est-il d'un autre avis? Croit-il que le le P. Bouhours n'a pas parlé de bonne foi en cette occasion, ou qu'il a eu tort de louër

* T. I. Chap. VIII. DE LA COUR, p. 403.
† *Ibid.*
§ Pag. 217.

louer ces pensées, qui, selon lui sont fausses & grossierement exprimées? Que ne faisoit-il donc voir ce qu'elles avoient de faux? Ou s'il ne les croit pas fausses, mais seulement assez mal tournées, pourquoi ne leur donnoit-il pas un tour plus vif & plus agréable pour nous convaincre tout d'un coup de la beauté de son esprit, du peu d'adresse de M. de la Bruyére & du mauvais goût du P. Bouhours? Mais il est encore tems d'en venir à cette épreuve. Qu'il nous fasse voir cette rare merveille, & nous le regarderons comme le *Phénix* des Ecrivains de ce siécle.

XXI. Après le P. Bouhours, notre Critique met en jeu M. l'Abbé *Fleury* qui dans son remerciment à l'Academie Françoise fit l'éloge de M. de la Bruyére dont il prenoit la place, en ces termes: » Le Public » fait tôt ou tard justice aux Au- » teurs; & un Livre lû de tout le » monde, & souvent redemandé, ne » peut être sans mérite. Tel est * » l'*Ou-*

* *Les Caractéres de ce siécle*, dont la huitiéme Edition est la derniere que *M. de la Bruyére*, a revuë & augmentée.

» l'Ouvrage de cet ami dont nous
» regrettons la perte, si prompte,
» si surprenante; & dont vous avez
» bien voulu que j'eusse l'honneur de
» tenir la place : Ouvrage singulier
» en son genre ; & au jugement de
» quelques-uns, au dessus du grand
» Original que l'Auteur s'étoit d'a-
» bord proposé. En faisant le ca-
» ractére des autres, il a parfaitement
» exprimé le sien : on y voit une
» forte meditation & de profondes
» reflexions sur les esprits & sur les
» mœurs : on y entrevoit cette éru-
» dition qui se remarquoit aux occa-
» sions dans ses conversations parti-
„ culieres, car il n'étoit étranger en
„ aucun genre de doctrine : il savoit
„ les Langues mortes & vivantes.
„ On trouve dans ses *Caractéres* une
„ severe critique, des expressions vi-
„ ves, des tours ingenieux, des pein-
„ tures quelquefois chargées exprès,
„ pour ne les pas faire trop ressem-
„ blantes. La hardiesse & la force n'en
„ excluent ni le jeu ni la délicatesse :
„ par tout y regne une haine impla-
„ cable du vice, & un amour décla-
„ ré de la vertu : enfin, ce qui cou-
 „ ronne

„ ronne l'Ouvrage, & dont nous „ qui avons connu l'Auteur de plus „ près, pouvons rendre un témoignage, on y voit une Religion sincere“ .... Toutes ces louanges ont un air de verité qui les rend respectables. Qu'en juge M. de Vigneul-Marville? Il les compte pour rien. Selon lui, ces louanges ne sauroient être d'un grand poids, *parce que l'honnêteté dont M. l'Abbé Fleury fait profession, l'a obligé de loüer avec excès M. de la Bruyere, outre que l'Academie exige de ses Candidats cet encens comme une espêce de tribut qu'ils doivent à la memoire de ceux qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité.* C'est tout ce qu'on pourroit dire de cet Eloge, si ce n'étoit qu'un amas d'épithetes vagues & générales qui ne pussent pas plûtôt convenir à M. de la Bruyére qu'à toute autre personne. Mais si M. l'Abbé Fleury a prétendu peindre au naturel M. de la Bruyére, nous donner le vrai caractére de son Esprit & de ses ouvrages, comme on a tout sujet de le croire, M. de Vigneul Marville a tort de décrier cet Eloge, sans faire voir en détail qu'il ne

ne sauroit convenir à la personne qui en est le sujet. Ce n'est pas tant M. de la Bruyére qui est interessé dans cétte censure, que l'Auteur de son Panegyrique. Ce sont les Ouvrages d'un auteur qui font son veritable éloge, & non des Discours étudiez qu'on publie à sa louange aprés sa mort. M. de la Bruyére avoit remporté l'estime du Public avant qu'il eût été loué par M. l'Abbé Fleury, ou par le * Secretaire de l'Academie, qui dans la reponse qu'il fit à cet illustre Abbé prit soin d'exprimer le caractére de M. de la Bruyére par des traits si justes & si délicats que je me crois obligé d'en orner ce Discours. *L'excellent Academicien à qui vous succedez*, dit-il à M. l'Abbé Fleury, *étoit un genie extraordinaire. Il sembloit que la nature eût pris plaisir à lui reveler les plus secrets mysteres de l'interieur des hommes, & qu'elle exposât continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs*

ne

* M. l'Abbé *Regnier*.

ne les a-t-il point depeints ! Ecrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & singulier donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par-elles mêmes : Peintre hardi & heureux qui dans tout ce qu'il peignoit, en faisoit toûjours plus entendre qu'il n'en faisoit voir. Si ce Portrait a paru chimerique à M. de Vigneul-Marville, il est étonnant qu'il n'ait pas daigné dire un mot pour désabuser tant de bons Esprits qui en France & dans tout le reste de l'Europe sont persuadez qu'il represente fidellement l'Original d'après lequel il a été tiré.

XXII. Le troisiéme approbateur de M. de la Bruyére que notre Critique a jugé à propos de citer, c'est M. Menage, *qui a donné* * dit-il, *un grand relief aux Caractéres de Mr. de la Bruyére. Mais*, ajoûte M. de Vigneul-Marville, *ce M. Menage disoit bien des choses sans reflexion : ses* Menagiana *le témoignent assez. Il louë & blâme d'ordinaire, plûtôt, ce semble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & louër avec jugement &*

* Pag. 548.

& la balance à la main. Sans pretendre défendre ici M. Menage ou ses *Menagiana*, je vous laisserai le soin de conclurre, après tout ce que je viens de dire qui de M. Menage ou de M. de Vigneul-Marville est plus coupable du défaut de parler, pour parler de louer & blâmer sans connoissance de cause. Mais d'où vient que notre Critique ne dit rien de l'Eloge que M. Menage a fait de la traduction des Caractéres de Theophraste? *Elle est*, * dit-il, *bien belle, & bien Françoise, & montre que son Auteur entend parfaitement le Grec. Je puis dire que j'y ai vû bien des choses que peut-être, faute d'attention, je n'avois pas vûës dans le Grec.* Voilà qui est bien exprès, & qui doit être compté pour quelque chose, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la Langue Grecque. Peut-être que M. de Vigneul-Marville se prépare à nous donner une nouvelle Version des Caractéres de Theophraste plus

* *Menagiana*, Tom. IV. pag. 219. *Edit, de Paris.* 1715.

plus exacte, & surtout plus Françoise que celle qu'en a fait M. de la Bruyére. Il ne sauroit mieux faire. Car outre qu'il rendoit par ce moyen un assez grand service à sa Patrie en lui procurant une meilleure Traduction d'un Ouvrage qui merite d'être entre les mains de tout le monde, il feroit enfin revenir le Public de ce prodigieux entêtement où il est pour *ce M. de la Bruyére*, s'il m'est permis de parler le langage de M. de Vigneul-Marville, qui aura sans doute le credit d'introduire cette belle expression parmi les honnêtes gens où je ne croi pas qu'elle soit encore fort en usage.

XXIII. Pour conclusion notre Critique suppose je ne sai quels défenseurs de M. de la Bruyére qui se retranchent sur l'estime que Mrs. de l'Academie Françoise ont fait paroître pour sa personne & pour ses Ouvrages en les recevant dans leur Corps. A quoi M. de Vigneul-Marville repond, *que* * *ces Messieurs ne l'ont choisi qu'à la recommandation du Prince*

* Pag. 348.

ce qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, comme il l'avouë lui-même dans ses CARACTERES, *quoi qu'il déclare expressement dans son* Discours *à l'Academie* » qu'il n'a employé au-» cune mediation pour y être reçu » que la singularité de son Livre ». Mais cette recommandation du Prince & cet aveu qu'en a fait M. de la Bruyére, sont de pures chiméres. C'est ce que nous avons * déja montré, & avec tant d'évidence, que ce seroit perdre le tems, & abuser de la patience de ceux qui liront ce Discours, que d'y insister davantage.

Cependant si M. de la Bruyére avoit été reçu dans l'Academie Françoise, à la recommandation du Prince, pourquoi ne pourroit-on pas régarder cette faveur comme une preuve du merite de celui qui en auroit été honoré? *Il semble que M. de Vigneul-Marville voudroit conclurre que le Prince ne fait jamais de bons choix, & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du Peuple,* comme

* Ci-dessus, p. 415. 416.

me * on a accusé injustement M. de la Bruyére de l'avoir pensé. Boileau fut admis dans l'Academie † à la recommandation du Roi, & n'y seroit apparemment jamais entré sans cela : est-ce à dire qu'il ne meritoit pas d'être reçû dans cette illustre Compagnie ? Je sai ce qu'on peut repliquer à cela : que, *si la faveur des Princes n'exclut pas le merite, elle ne le suppose pas aussi*, comme remarque fort bien M. de la Bruyére.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils se trompent en vers comme les autres hommes.

Cela est vrai, j'en tombe d'accord. Mais il n'est pas moins certain, ce me semble, qu'on devroit faire beaucoup plus de fond sur l'estime qu'un Prince auroit témoigné pour un Auteur généralement estimé tel qu'est M. de la Bruyére, que sur les dégoûts

* *Sentimens Critiques sur les Caractéres de M. de la Bruyére*, pag. 405. Edit. de Paris.

† Voyez *l'Histoire de l'Academie Françoise*, pag. 260. Edit. de Holl. *an.* 1688.

goûts d'un Critique chagrin qui auroit diffamé sa *Personne* sans raison, & censuré ses *Ecrits* sans les entendre, comme a fait M. de Vigneul-Marville, ainsi que chacun peut s'en convaincre par la lecture de ce petit Ouvrage.

FIN.

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES

Contenuës dans la DE'FENSE DE LA BRUYERE.

PREMIERE PARTIE

De la personne de M. de la Bruyére.

ARTICLE I.

Expli-

SECONDE PARTIE.

Du Livre de M. de la Bruyére, *intitulé* les Caractéres de ce siécle.

ART. I.

FIN DE LA TABLE, ET DU TOME II. ET DERNIER.







